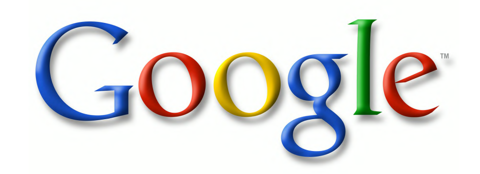


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

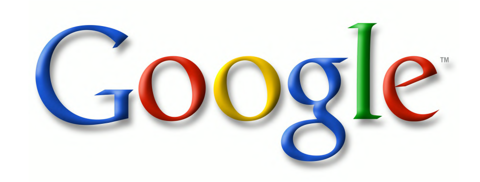
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

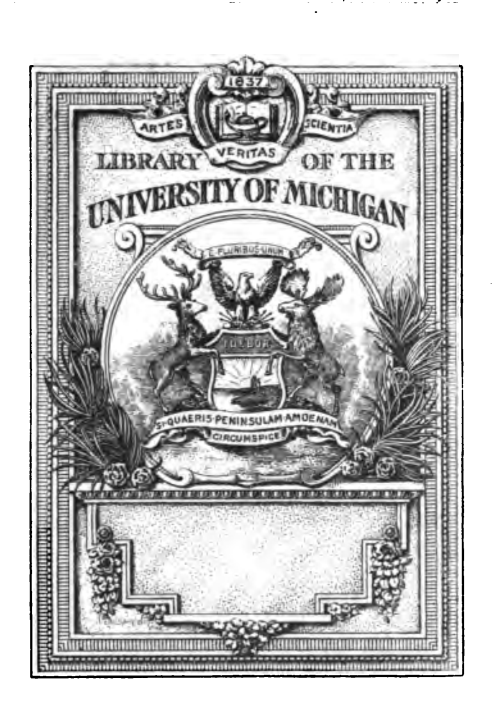
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

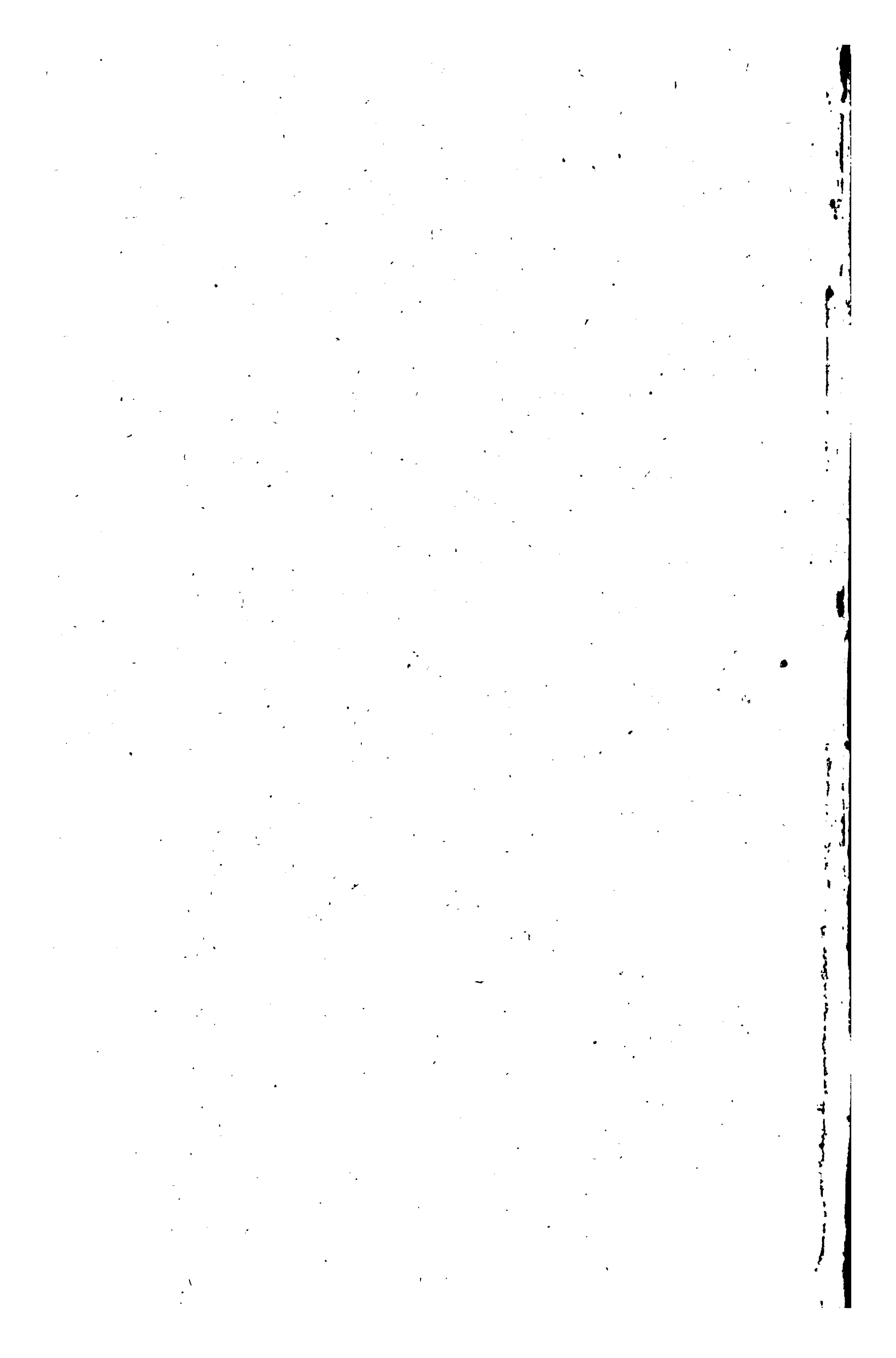
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



CONFESSION

d'un Enfant d'hier

DU MEME AUTEUR

Sous presse :

Confession d'un Homme d'aujourd'hui. . . . I vol.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie PAUL OLLENDORFF, *50, Chaussée d'Antin, Paris.*

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS — 14940

ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'histoire de la Société

CONFESSION
d'un Enfant d'hier

ONZIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50
1903

Tous droits réservés.

Il a été tiré à part

cinq exemplaires sur papier du Japon

et dix exemplaires sur papier de Hollande

numérotés à la presse.

CONFESSION

d'un Enfant d'hier

*A Madame ***, à Venise.*

LETTRE I

J'admire que, si souvent, il nous soit donné de connaître que l'ordre de notre conduite ou la fatalité de notre caractère nous impose certaines actions, et que jamais il ne suffise de cette logique ou de cette nécessité vérifiée pour nous déterminer à les accomplir. Il nous faut, en plus, des motifs occasionnels et illégitimes, des raisons hors la raison. Nous ne suivons notre voie que poussés par ailleurs, et c'est toujours, en fin de compte, par hasard que nous remplissons notre destinée.

Je sais dès longtemps que je dois faire cette confession générale, et que je n'y échapperai pas.

149608

Je n'en ai peut-être déduit les raisons que tout à l'heure, en y pensant pour vous écrire; mais je les pressentais — du moins un instinct sûr m'avertissait de mon obligation. Je ne pouvais plus songer à autre chose. Je vous en ai parlé maintes fois. Ma mémoire avait déjà pris l'initiative d'en réunir les matériaux, qui s'ordonnaient d'eux-mêmes. Je portais le plan de l'édifice, et je ne pouvais me résoudre à l'exécution. Quel ton prendre? J'étais indécis, timide; jamais peut-être je n'aurais surmonté mon appréhension et ma paresse, si hier, par chance, je n'eusse ouvert pour une recherche les mémoires de Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz. Voilà bien vingt ans que je les ai lus, et je ne me souvenais pas qu'ils sont adressés à une femme. Il n'y a point de ressemblance entre le cardinal et moi, ni entre son œuvre et celle que j'entreprends. Mais, dès la lecture de ses premières lignes, il me fut révélé que je devais, comme lui, m'adresser à une femme, et que cette femme devait être vous.

Toute la figure de mon livre me fut révélée dans l'instant même, et mes chapitres me parurent écrits dès que je les conçus en forme de lettres. Je vous imaginai, dans votre bibliothèque de Venise, recevant, soupesant mes lourdes enveloppes, et debout, à la fenêtre, tournant les feuillets, avec cette hâte de lire qui empêche de lire.

Mais votre attention ni vos regards ne se fixaient; vous vous penchiez dehors malgré vous, comme entraînée par l'obliquité vertigineuse du palais D***, qui se penche en avant sur le canal pour s'y mirer. Alors, du geste despotique et impatient qui vous est familier, vous ramassiez toute ma copie, vous montiez l'escalier étroit, disproportionné à votre stature, vous alliez vous réfugier sur le toit, dans le belvédère d'où l'on découvre l'Adriatique par-dessus le Lido. Je voyais autour de vous tous les autres toits de Venise, rougeâtres, lépreux, hérissés de cheminées qui s'évasent comme des fleurs épanouies. J'entendais, sur le silence des lagunes, votre petite toux nerveuse et passionnée. Je me vis moi-même écrivant pour vous, et l'hallucination devint si obsédante que, sur-le-champ, je commençai de vous écrire.

Je comprends pourquoi je serais indéfiniment resté court sans cette artificielle mise en train : il ne suffit pas qu'on ait une confession à faire pour la faire, il faut encore que l'on ait quelqu'un sous la main à qui l'adresser, et l'histoire ne cite que le barbier du roi Midas qui creusât la terre pour y enfouir ses secrets.

A vrai dire, les auteurs de confessions et de mémoires s'adressent d'habitude au public directement. Cela se conçoit, si c'est leur apologie qu'ils écrivent : ils en appellent à l'Opinion, le Peuple est

leur interlocuteur désigné. Cela se conçoit de même s'ils se confessent à la lettre, c'est-à-dire par humilité chrétienne : car leur foi veut qu'ils s'humilient devant l'assemblée entière des fidèles. Mais je ne suis ni un opprimé ni un pécheur repentant, je n'ai point souci de justice meilleure ni de rachat par l'humiliation : je ne prétends qu'à dresser un tableau de ma vie et un état de ma personne. Je sens bien que je ne saurais parler de moi-même avec un peu d'accent à une collectivité. J'ai besoin d'un auditeur individuel, qui m'offre des garanties d'intelligence, pour m'entendre toujours, et de sympathie, pour me deviner quelquefois. Encore un coup, cette personne, ce ne peut être que vous.

Rien n'empêche que, par la suite, on livre ces lettres au public, comme on lui en a livré tant d'autres, de gens qui avaient correspondu pour leur plaisir et sans faire acception de lui. Il s'y intéresse d'autant plus, apparemment parce que cela sent mieux l'anecdote et l'indiscrétion. On le sait si friand d'affaires d'autrui qu'en vérité on ne fait pas preuve de trop d'aveuglement et d'orgueil en comptant qu'il prendra goût à toutes celles où on lui permet de fureter.

Je sais qu'il est convenu que tous les faiseurs de mémoires sont atteints de vanité maladive, et de ce que notre jargon médical appelle hypertrophie

du moi. Je ne m'attarderai pas à m'en défendre, et mes conclusions, qu'il ne me plaît point d'anticiper, répondront plus tard pour moi. Je me borne à vous signaler que ce lieu commun repose sur un sophisme : car si on se flatte d'intéresser le public à soi et à ses gestes, cela ne suppose pas tant, il me semble, la prétention d'être exceptionnel, que la prétention, plus médiocre, d'être représentatif. Je ne me targue pas d'autre chose.

Je devine que cette modestie vous scandalisera. Vous êtes superbe en amitié; vous ne savez voir ceux qui vous tiennent au cœur que sous la catégorie du sublime; vous déguisez vos tendresses en admirations intraitables et effrénées. Laissez-moi, pour ce qui me touche, réduire vos épithètes hyperboliques. Je ne regarde pas qu'en moi-même, je regarde autour de moi, et je vois qu'à l'heure qu'il est, en France, rien n'est si commun que la supériorité : ne vous hâtez pas de crier au paradoxe parce que les mots dont j'use se contredisent.

Aucune de ces supériorités ne s'exalte au point de dominer les autres : aucune, à vrai dire, ne semble parvenir à terme. En revanche, l'élite est innombrable et, par là même, elle ment à sa définition d'élite. Vous savez que, chez les abeilles, toutes les larves sont indifféremment capables de devenir ouvrières ou reines. Leur avenir dépend de la cellule qu'on leur assigne et de la nourriture

qu'on leur fournit. Dans les ruches bien ordonnées, on ne sacrifie à cet emploi de luxe, d'amour et d'oisiveté que le moins possible de larves, au lieu que, dans les ruches vieillies, on multiplie le nombre des reines inconsidérément. J'ai peur que cette surproduction de l'élite ne soit de même, pour notre société, un signe de vieillissement et de mauvaise économie.

Je vois du moins qu'elle coïncide avec la rupture de tous les cadres et le relâchement de tous les liens sociaux, et je pense que sa cause unique est en effet la diminution de la vertu sociale. Il y a plus d'individualités comme on dit, quand l'individu n'a d'autre fin que soi. On devient à moins de frais original ou éminent. Mais on ne devient tel que pour soi-même. On est une valeur, mais une valeur inutilisable. Faute d'expansion possible, on se recroqueville, on se stérilise, on s'atrophie, et le développement s'arrête pour les mêmes causes qui d'abord l'ont précipité.

Certes les génies, les héros, les conducteurs d'hommes n'ont jamais pu atteindre leur taille sans faire éclater autour d'eux, au fur et à mesure de leur croissance, tous ces pauvres cadres de la société. Ils s'affranchissent de la famille, de la tradition, de la religion, de la loi civile : peut-être même se doivent-ils de se placer « par delà le bien et le mal ». Mais ils ne peuvent naître et grandir

que parmi toutes ces entraves qu'ils briseront. Ils ne sont pas des végétations de hasard, une moisissure à qui la moindre couche d'humanité suffit. La race qui les élabore n'en devient capable que si elle est civilisée en profondeur. La famille qui reçoit la mission de les produire au monde est élue à cet effet et cultivée depuis des siècles, ce qui suppose que la famille existe mieux que de nom, et que la société, autour de la famille, est organisée fortement.

Si cet organisme où ils doivent naître opprime ensuite leur développement, l'effort qu'ils auront à faire pour s'y donner de l'espace sera le premier exercice de leur énergie. Ce n'est pas une facilité enviable de trouver la besogne toute faite d'avance et, comme aujourd'hui, la famille désagrégée, l'état sans être, réduit à une fonction de machine, la religion désunissant au lieu d'unir, les mœurs privées de règle et, par delà le bien et le mal, au lieu de la solitude, la foule.

Il est vrai que nos individus d'élite ont ailleurs l'emploi de leur activité. Ils sont trop, il leur faut lutter les uns contre les autres, pour la vie. Quand une aristocratie n'est pas en même temps une oligarchie, elle s'épuise en concurrences vaines et sans aucun résultat valable de sélection. Les adversaires ont des forces trop égales, la bataille n'est qu'une mêlée, et c'est surtout des

coudes qu'on y joue. On s'y dépense plus qu'on ne s'entraîne. Pour obtenir la victoire, il faut faire preuve d'aptitudes si peu nobles qu'elle est plus souvent une tare qu'une distinction. Et le prix de cette victoire, c'est le succès, la réputation, quelques avantages matériels, jamais l'accroissement de la personne. Qui voyez-vous sortir de ces âpres luttes autrement que diminué? Parmi tant de supériorités véritables, dont chacune peut-être avait en puissance la destinée de grandir par dessus les autres et de tout étouffer autour d'elles, laquelle voyez-vous qui donne sa mesure, qui, en un mot, s'accomplisse?

Si la tristesse n'est que le sentiment d'une diminution, la tristesse essentielle est celle de ne s'accomplir pas. Nul ne s'y résigne, et moins que personne les individus d'élite, qui ont aussi pleinement conscience de leur imperfection, aujourd'hui fatale, que de leur inutile, mais éminente dignité. Ils cherchent des pis-aller, des biais. Ce qui les tente le plus ordinairement, c'est de s'exprimer en paroles et de se coucher par écrit. Voilà pourquoi certaines époques sont si encombrées de littérature. Ce n'est pas une maladie comme on a cru, mais le symptôme d'une maladie.

Vous m'accorderez que c'est une compensation assez misérable, de s'exprimer faute d'avoir pu s'accomplir. Pour moi, j'ai toujours considéré le

littérateur comme un raté transcendant. J'excepte celui dont le génie spécialisé ne peut se traduire d'autre façon. — Où est-il?... Quant à la littérature-métier, c'est le métier honteux et parasite, celui qu'il faut en effet supprimer de la République.

Mais je voudrais que la littérature qui n'est pas de métier, et qui n'est pas non plus l'expression spontanée d'un génie né littéraire, la littérature enfin qui ne vise qu'à exprimer le moi, prît toujours le moi pour sujet, franchement et directement. Je ne lui souffre que deux formes, l'essai et la confession. Toute fiction y est de rhétorique surannée, d'invention puérile et pauvre. Tout arrangement sent la supercherie, le mensonge, le pseudonyme. Ces incognitos ne trompent personne, ils ne seraient pas même bons à ménager notre pudeur — à supposer que nous eussions de la pudeur : mais nous sommes si accoutumés à nous regarder avec complaisance et à nous exposer de même aux regards d'autrui, que nous n'y voyons non plus de mal que les athlètes d'autrefois à s'exhiber nus; la nudité morale ne nous effarouche pas, et nous avons l'impudeur psychologique comme ils avaient l'impudeur gymnastique.

J'en userai. Je ne veux pas dire particulièrement que je manquerai aux bienséances (quoique je n'aie pas à en tenir compte), mais que je me montrerai

sans voiles et dans ma vérité. N'allez pas après cela vous méprendre sur ce que j'entends par cette vérité. Tous les auteurs de mémoires affichent un respect superstitieux des faits, ils déclarent s'en tenir à la lettre de la réalité, et ils s'excusent par avance sur leur défaut de mémoire, des erreurs matérielles qu'ils pourraient commettre à leur insu. Je veux qu'ils soient de bonne foi : leur dessein d'exactitude n'est louable que s'ils font une confession à la chrétienne, une liste de leurs péchés. Mais s'il s'agit, comme je disais, de s'exprimer faute d'avoir pu s'accomplir, quelle inconséquence de réduire l'expression à l'incomplet de la réalité! Et quand on le voudrait sincèrement, comment peindre l'homme qu'on est sans y ajouter, malgré soi, l'homme qu'on pense être? l'homme qu'on regrette de n'avoir pas été? l'homme qu'on redoute d'être? N'est-ce pas la synthèse de toutes ces vérités, les unes simplement vraies, les autres virtuelles, les autres imaginées, qui constitue la vérité supérieure? La légende enseigne, quand l'histoire ne fait que renseigner. Chez les êtres qui ont une abondante vie intérieure, l'imagination est une réalité qui vaut l'autre, et il leur devient souvent malaisé de déterminer dans la pratique la ligne de démarcation qu'on admet qui est entre les deux.

Est-ce parce que j'ai coutume de franchir en effet cette frontière et de la chevaucher à tout instant?

Et parce que je fais foisonner le réel de tout le possible que j'y mêle ? Je ne puis partager l'opinion qui a cours, de la platitude des choses contemporaines. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de caractères plus complexes, plus originaux, ni d'existences plus pittoresques et plus mouvementées qu'aujourd'hui. Or, il est convenu que tous les caractères sont neutres et toutes les carrières sans accidents.

Au fait, pourquoi tenir compte d'une telle opinion? L'on ne veut pas voir que l'expérience quotidienne la dément? Mais, à ne rien faire que raisonner, elle est insoutenable. Raisonnez donc!

L'individu ne naît plus prédestiné, il n'a plus de limites, et il n'a plus de freins. La société ne lui assigne plus, dès le ventre de sa mère, son rang, son avenir et les bornes de son ambition. Dans l'ordre matériel, l'abolition de la distance correspond à l'abolition des rangs dans l'ordre social, et ce n'est pas un avantage que pour le commerce : aujourd'hui les plus sédentaires peuvent prendre contact avec toutes les races, comme les plus humbles avec toutes les castes, en y dépensant moins de temps et d'énergie qu'il n'en fallait naguère pour faire trois ou quatre fois le voyage de Londres, et pour s'élever insensiblement à un rang à peine supérieur. C'est d'aujourd'hui qu'on peut dire que la foire du monde est ouverte à tous.

Les mouvements d'ascension et de chute sont brusques, sans rythme ni loi. On se meut dans le milieu social comme un infusoire dans un bocal d'eau. On n'est pas plus tôt à la surface qu'on retombe au fond, pour remonter avec la même rapidité prodigieuse. Rien n'est assuré, rien n'est acquis, même la ruine, et quand on est déshonoré, on n'est plus déshonoré qu'à temps.

Les existences contemporaines de la Révolution et de l'Empire, que nous envions pour l'imprévu de leurs péripéties, n'étaient pas plus riches d'incohérence que les nôtres. Mais en ce temps-là, où tout se décomposait pour se refondre, l'incohérence provenait d'un état révolutionnaire, au lieu qu'elle provient maintenant d'un état social établi. Cela est plus paradoxal, donc plus amusant; mais cela saute moins aux yeux, et les gens à vue courte, qui sont témoins de ces soubresauts, proclament naïvement que nous vivons dans la platitude morne et dans l'immobilité. Ils me font penser au héros de la *Chartreuse de Parme*, qui assiste à Waterloo et se demande si c'est une bataille.

Le soldat placé au niveau de la bataille y prend part et ne la voit pas. Mais quand on prétend se regarder soi-même vivre, et qu'on se dédouble, si le moi qui agit est comme un soldat noyé dans la mêlée, il faut que l'autre moi, qui observe, soit comme le général placé pour voir les ensembles.

De l'éminence d'où je me regarde vivre, j'ai vu, par-dessus le détail des premiers plans, par delà les apparences moroses, se continuer en moi et tout autour tous les grands drames de l'Humanité.

Je l'ai vue se terminer en moi, comme si j'étais le but de son effort : ce n'est point orgueil ni folie, c'est une illusion d'optique, d'ailleurs commune à tous les hommes, car elle est nécessaire à toute pensée comme à toute action. Les siècles ont tâtonné pour que je sache. Ils ont joui et souffert pour que je sente. Ils m'ont légué leur expérience infinie du plaisir et de la peine. Je leur dois un cœur capable de toutes les violences, un cœur éclairé qui réfléchit ce qu'il sent. Pour élaborer ma sensualité curieuse, inquiète, ils ont anobli et raffiné la plus basse, la plus animale des fonctions. Tantôt ils l'ont exaspérée par une chasteté hors nature, tantôt ils l'ont débridée, et je profite de leur retenue comme de leurs débauches, dont mes voluptés les plus naïves gardent l'arrière-goût et l'assaisonnement. Pour achever mon être voluptueux, une doctrine s'est répandue parmi les hommes qui faisait de l'amour un péché, et bien que je ne croie plus à cette doctrine, je continue de goûter dans l'amour la saveur supplémentaire du péché.

Les morales contradictoires se sont amalgamées pour produire l'être moral que je suis, incertain

mais compréhensif, délicat, scrupuleux, affranchi de tout principe, capable de vertu, capable de crime, héroïque, monstrueux et bourgeois. Les deux grands courants opposés de la religion humaine ont passé à travers mon âme. J'ai cru et apostasié le Dieu unique et les dieux innombrables, païen, chrétien, mystique, destructeur forcené de mes idoles, amateur de mes idoles mortes. Enfin toute la lignée de mes ancêtres revit en moi, et comme ils ne se ressemblent pas entre eux, je ne ressemble jamais à moi-même : je suis tendre et dur, cruel et pitoyable ; les générations précédentes m'ont légué leur expérience et je suis né blasé de tout ; mais elles m'ont légué aussi leurs illusions invétérées, et je suis aussi jeune que vieux, aussi primitif que décadent, aussi affamé d'avenir que soûl de passé.

Ce que je suis, tous mes contemporains doivent l'être, sauf les nuances, et le bon sens refuse d'admettre que des créatures si instables aient des destinées tout unies. En effet, elles n'en ont point : seulement elles ne voient pas ce qui leur arrive. Encore un coup, je ne veux pas me croire une exception pour avoir été promené des bas-fonds aux sommets et rejeté des sommets au gouffre. Je suis de souche médiocre et j'ai vécu dans l'intimité d'une reine. Rien ne me désignait pour les affaires publiques et j'ai été porteur de secrets d'État. J'ai tenu comme Fabius la guerre et

la paix dans le pli de mon manteau, j'aurais pu mettre le feu à l'Europe. A défaut de cet incendie, j'ai vu brûler Paris quand j'avais à peine l'âge de raison, et je l'ai regardé brûler, comme Néron regardait brûler Rome. Mes oreilles d'enfant s'étaient accoutumées à la voix du canon, et ma jeunesse s'est alanguie dans la paix. J'ai été pauvre, parasite, riche. J'ai eu faim et froid, ensuite j'ai tâté de tous les luxes. J'ai mordu à tous les fruits de l'arbre J'ai risqué ma réputation, je l'ai perdue, je l'ai reconquise, et j'ai méprisé le monde parce qu'il me rendait son estime trop lâchement, sans me la marchander.

Vous me jugez téméraire de tant généraliser et et de conclure? A votre gré, je suis trop jeune pour prendre ce ton d'outre-tombe? Oui, jadis on attendait d'être plus proche de la fin pour parler en homme qui a vécu. Mais c'est que, jadis, on ne vivait qu'une fois. Depuis que l'homme, en un court espace, s'est transformé, comme dit Spencer, aussi complètement qu'un animal à sang froid et à circulation lente qui deviendrait un animal à sang chaud et à circulation rapide, depuis que le rythme de vivre est modifié, chaque homme a le temps de vivre plusieurs vies; chacune de ces vies ..n commencement, un milieu et une fin, et elles ..nt séparées les unes des autres par des solutions .. continuité bien nettes. De même que je n'ai

plus dans mon corps aucune des particules de matière qui le constituaient il y a peu d'années, de même je ne suis plus du tout l'homme que j'étais à de précédentes époques; je me souviens de moi comme d'un autre et j'en puis parler comme d'un mort. Je suis peut-être à la veille de recommencer une nouvelle vie, mais à coup sûr je suis au terme d'une de mes existences : j'ai droit aux vues rétrospectives, aux jugements d'ensemble et aux conclusions.

Celles-ci vous étonneront par leur optimisme, après ce que je vous ai dit : qu'on n'entreprend de s'exprimer que faute d'avoir pu s'accomplir, et que la tristesse de ne l'avoir pu est la tristesse même, par définition. Mais si l'époque, si la société présente nous atrophient, il y a quand même des avantages, que nous ne pouvons nier, à n'être des hommes que d'à présent. Certes, la doctrine du progrès fatal est absurde pour tout ce qui dépend, non de la date, mais du milieu, des conditions de vivre, qui pouvaient être meilleures hier, pires aujourd'hui. Le même gland qui, dans la forêt, devient chêne, devient plante d'étagère au Japon, et tous ceux qui, recélant un germe de grandeur, n'ont trouvé pour le développer que le pauvre terrain d'aujourd'hui, partagent l'humiliation de ce chêne apprivoisé. Il est pourtant un progrès fatal, celui qu'assurent les acquisitions continuelles de

l'esprit, son épargne inaliénable. Tel homme, qui ailleurs ou autrefois eût été grand, n'est que vainement supérieur faute d'une culture favorable : mais son intelligence, riche du passé, est toujours plus riche que le passé.

Elle devient capable de miracle : elle brise ses propres formes et elle abolit ses propres limites; je veux dire qu'elle rectifie cette erreur d'optique que je vous prétendais nécessaire à toute action et à toute pensée, par laquelle chacun s'apparaît comme étant le centre et l'aboutissement de tout. Elle s'affranchit du présent et du personnel, elle embrasse les siècles, elle déborde de partout ce moi transitoire et borné, elle se répand, elle s'identifie à ce qui fut, à ce qui sera : alors, que lui importe si l'actualité est mesquine et si le moment qui passe est un mauvais moment?

A défaut des éthiques doctrinaires, toujours critiquables, l'expérience quotidienne démontre que le secret de se supporter soi-même, c'est de se renoncer, car le culte du moi aboutit à la déchéance du moi : manie d'abord — puis dégoût et, si on est logique, vertige du suicide. Mais le renoncement pur et simple n'est qu'une vertu populaire, et il est une façon supérieure de renoncer sa personne, qui est de la dépasser.

Je m'arrête. Voilà bien de l'idéologie. Ne craignez pas d'en retrouver dans mes prochaines lettres :

j'ai horreur de la cuistrerie en vogue, et c'est justement pour n'avoir plus à y revenir que je vous ai tout dit en une fois. Je vous aj esquissé là une manière de système de ma vie. Ne vous attendez pas que les faits y rentrent toujours exactement, ni que je les arrange et les compose comme dans un roman à thèse, où chaque fait doit prouver la thèse. Je me garderai bien de redresser les fautes de logique de mon histcire : je vous la servirai telle quelle. Vous pourrez à votre tour en tirer des raisonnements, s'il vous plaît; moi je ne vous fournirai plus qu'à sentir — à vous passionner peut-être, à pleurer quelquefois et à rire souvent. J'aime le rire. Les cuistres n'ont pas le sens du comique et nient la valeur esthétique du rire. Cependant l'art est un jeu, pourquoi serait-ce un jeu funèbre? La tristesse n'est pas un mérite, puisqu'elle est une diminution. La joie peut se contenir et rester grave, c'est une de ses grâces; mais je préfère qn'elle soit plus franchement elle-même, j'aime la joie qui danse et qui rit. J'aime tous les rires, le rire amer et ironique, rire de revanche — et surtout le rire gai, rire de liberté, rire de victoire.

LETTRE II

Vous n'attendez pas de moi, j'imagine, la phrase par où toutes les confessions débutent : « Je ne me rappelle rien de mon enfance. » Moi, je m'en souviens au contraire; mais je crois que c'est une exception.

Quand je vois combien tous les parents sont ineptes à l'éducation de leurs jeunes, ignorant par où prendre ces petits êtres, qui leur sont pourtant similaires, et faits, au moral comme au physique, de leur même substance; quand je vois avec quelle aveugle cruauté les adultes froissent les sensibilités puériles, sous l'imbécile prétexte qu'il n'y a que les sensibilités des grandes personnes qui comptent — je ne puis m'expliquer tant de ottise que par une défaillance de mémoire, commune, paraît-il, à tous les hommes, et qui va jusqu'à l'effacement total de leurs souvenirs primiifs.

Il est tout de même étrange que l'on oublie absolument la plus magnifique période de la vie, celle où même les médiocres et les imbéciles de demain sont prodigieux, découvrent par le menu et recomposent l'Univers, et refont pour leur propre compte l'œuvre séculaire de l'Humanité.

Vous savez que les métamorphoses de l'individu enfermé dans le sein maternel imitent celles de la race au cours de l'évolution. Ce principe s'applique à la vie morale. Nous revivons dans nos premières années les mystères de la préhistoire et les splendeurs de l'âge antique. Notre science est avide, neuve, hardie; notre imagination surabondante crée de l'art et de la poésie sous la forme du jeu; nous sommes inspirés, nous avons, par retour atavique, des crises, des coups de génie. — Au fait, si les hommes arrivés à maturité ont tant de peine à retrouver le moindre souvenir de leur enfance, c'est peut-être tout bonnement que leur bêtise actuelle n'est plus capable de comprendre leur génie passé.

On serait tenté de croire qu'à cette aurore de la vie, c'est la sensibilité qui est magnifique. Mais non, c'est l'intelligence. Les premières sensations sont bien trop rudimentaires, éparses et discontinues. L'enfant ne voit que le gros des objets, et quelques détails qui crèvent les yeux : il n'aperçoit pas l'ensemble ni, par suite, la beauté. Son plaisir

lui vient d'élaborer cette matière informe et de la digérer en connaissance. Sa raison puissante ne cesse point de s'évertuer, de s'efforcer, et tous ses efforts intellectuels sont invariablement couronnés de succès. Voilà ce qui est la grande joie, la gloire de l'enfance, et qui en devrait être le souvenir impérissable.

C'est de cela en effet que, moi, je me souviens, et non d'impressions isolées, de faits précis ou de scènes. Je n'ai retenu de ce lointain passé que cinq images exactement qui aient une figure et une couleur.

La plus ancienne date de ma deuxième année. Je vois un enfant dans une voiture qui tourne autour d'un pelouse. Le reste du décor se fond dans ce que les photographes appellent un dégradé. La voiture verse, l'enfant tombe, j'entends un cri et la nuit se fait.

Du même temps, je me rappelle un désespoir d'amour pour une bonne qu'on avait chassée. J'ai encore le sentiment net de l'effort que je fais pour crier, et du souffle qui me manque. Cette femme de chambre est la seule que j'aie aimée, et je n'ai point persévéré dans les goûts ancillaires; mais, en revanche, je reconnais déjà tout mon cœur à cette première manifestation, ma passion déguisée de froideur, qui ne se trahit que par des colères brusques, et mon despotisme amoureux qui n'ad-

met ni obstacles ni lois. On dut rappeler cette fille : j'aurais eu la malice d'en mourir.

Un soir d'été, j'étais déjà couché au crépuscule et j'allais m'endormir, quand on me tira de mon petit lit pour me faire voir l'Empereur qui passait en landau sous nos fenêtres. Une autre fois, j'assistai à la consécration d'une église, et, comme je me trouvais sur le passage de l'archevêque, il me bénit. Je ne sais par quel hasard j'ai retenu ces deux événements, qui me remuèrent fort peu. J'ai un souvenir beaucoup plus agréable et plus coloré d'un coin de l'exposition de 1867 où il y avait des musiques orientales. Je les entends, je vois les costumes des musiciens. Le bariolage et le charivari choquent et amusent mon goût naissant. Je retrouve, dans ma façon de sentir aujourd'hui la turquerie, exactement le même dosage de répugnance et de curiosité.

Mais à côté de ces images éteintes survit en moi, toute vibrante encore, une émotion d'un autre ordre, et qui m'apparaît comme le type des joies intellectuelles de l'enfance. Le jour où j'eus quatre ans, on me donna une boîte rectangulaire aux coins arrondis, pleine d'animaux en bois blanc et sculptés au couteau. Je crois qu'aujourd'hui encore je les reconnaîtrais entre mille, notamment un coq qui, à première vue, m'émerveilla. J'étais dans ma chambre, un domestique allait et venait à côté,

dans la salle à manger. Je voulus lui montrer ma boîte. Par taquinerie, il m'empêcha d'ouvrir la porte. Je voulus lui crier quelque chose, et pour la première fois de ma vie, tous les mots dont j'avais besoin me vinrent à l'esprit soudainement, je les ordonnai sans peine et je les prononçai d'un trait. J'eus conscience que j'étais maître de ma pensée et de mon expression, et que c'était la première fois; j'estimai à son prix cette acquisition considérable, sans doute définitive; je sentis que ma valeur grandissait et que je me haussais à un degré supérieur dans la hiérarchie des êtres. Nulle trouvaille d'intelligence ne m'a procuré depuis pareille ivresse. Il ne me paraissait plus que rien désormais pût me résister. En effet j'ouvris la porte malgré l'effort de l'homme qui la maintenait close — et du même coup je conçus la force physique, et l'orgueil de la posséder. Mais je n'étais pas encore au bout de ma veine : car à l'instant où je tendis au domestique le fameux coq de bois, il me fut révélé tout d'un coup que cette sculpture était rudimentaire et ressemblait vraiment trop peu à la réalité. Je laissai choir l'objet, n'y songeant plus, tout entier à cette troisième et suprême joie, de prendre conscience que je savais voir comme je savais parler.

C'est de ce jour-là, en effet, et non point d'auparavant, que je date mes premiers souvenirs visuels : la vision de ma chambre en longueur, le brun du

papier, dont les rosaces familières devenaient pour moi expressives comme des figures d'hommes, le carré parfait de la salle à manger, froide, vêtue de stuc, très claire, avec une fenêtre à quatre vantaux Ce n'est aussi que de ce jour-là qu'il me semble me souvenir de mes parents.

Il faut vous parler d'eux, cela me gêne. Je vous ai fait l'autre jour une belle théorie de l'immodestie psychologique; mais on n'y a droit que pour soi, et j'en dois surtout excepter ces deux êtres, que je souffrirais trop de juger. Je sais que je le ferais avec faveur et avec la plus naïve partialité : cela me serait pénible quand même; car tout jugement, même favorable, supposant le droit de juger, implique la possibilité, ici révoltante, d'une condamnation. J'aurais même honte de vous les peindre. Je ne veux pas leur donner une physionomie. Je ne dirai d'eux que ce qui importe relativement à moi et ce qui fait document.

Ils ne m'élevèrent pas à l'ancienne mode, je ne fus pas soumis à cette étiquette, à cette discipline, qui jadis comprimaient et déformaient les affections de famille, leur imposaient un caractère spécifique, les différenciaient profondément de toutes les affections, libres ou naturelles : et pourtant, le sentiment que j'éprouvais pour les miens était d'une qualité bien curieusement filiale. Sans doute ils m'inspiraient de la tendresse, du respect,

mais d'abord, et ce qui résume tout, ils me semblaient être comme on doit. Les autres gens, qui n'étaient pas pareils, me semblaient bizarres, et eux seuls bien. Je sentais ainsi tout d'une pièce, je n'analysais pas, je n'envisageais pas séparément la délicatesse de mœurs de mon père, ou la beauté de ma mère; et ce petit mot sommaire, net : bien, est le seul qui rende justement ce que j'éprouvais. Ce sentiment n'était pas non plus susceptible d'exaltation, car il ne pouvait croître ou diminuer, étant d'emblée absolu.

Mon père était fonctionnaire de l'État, et suffisamment appointé pour faire figure sans fortune personnelle. Marié tard, il accomplissait sa quarante-cinquième année quand je naquis. Il avait reçu, comme cela est fréquent en France, une excellente instruction classique, fort disproportionnée à sa destinée ultérieure de bureaucrate. Il avait gardé le culte des choses de l'esprit et passait toutes ses après-dînées à lire. Mais il ne se tenait point au courant des nouveautés : il n'osait plus acheter de livres. Depuis qu'il avait dû prendre un métier utilitaire, il considérait sagement l'intellectualité comme un luxe, le plus noble de tous, mais enfin un luxe : il ne s'en permettait aucun autre, et il ne se passait aussi celui-là qu'avec un peu de scrupule.

Il ne parlait jamais de ses petites écoles buisson-

nières à travers la littérature. Il se défendait de porter des jugements. Je sentais bien, dès mon plus jeune âge, que cette modestie, cette réserve étaient touchantes et distinguées. Sauf quelques vivacités sur la politique, l'unique sujet de ses conversations était le tran-tran de sa vie de bureau. Comme les bons ouvriers, il n'avait ni honte, ni dégoût de son travail. Il était content de l'avoir fini, mais il était content aussi de l'avoir fait, et il se rappelait volontiers son effort, pour jouir mieux de son repos. Il rentrait toujours à la maison quelques minutes avant dîner et il se mettait à son aise. Les gens se divisent assez exactement en deux classes : ceux qui s'habillent et ceux qui se déshabillent pour dîner.

L'air de notre maison était bon à respirer. L'ordonnance de notre vie était régulière. On s'aimait, chez nous, sans mièvrerie et sans nervosité. On n'y sentait pas sa conscience, tant elle était bien portante. Je m'y suis fait, comme on dit, un fonds de santé morale. C'est beaucoup peut-être, mais c'est tout ce que je dois à l'éducation de mes parents. Il n'y a pas de leur faute. On ne peut donner aux enfants d'enseignements plus positifs que s'ils fournissent eux-mêmes des occasions par leur étourderie et par leur indocilité : alors on les corrige au fur et à mesure. Ma mère, avec qui je vivais plus continuellement, n'avait, à la lettre,

jamais d'observations à me faire. J'étais ce qu'on appelle un enfant facile. Les parents se réjouissent de cette facilité, en quoi ils ne sont pas très sages : car elle ne garantit nullement que le petit être mystérieux ait toutes les vertus et point de vices. Ce qui est seulement sûr, c'est qu'il n'offre aucune prise, qu'il ne se livre pas; peut-être a-t-il une dangereuse précocité de vie intérieure.

Outre l'éducation empirique, un peu de doctrine est bien utile dès le premier âge. Ma mère m'enseignait les éléments de la religion ; mais je n'en recueillais point de profit moral, car je n'étais d'abord sensible qu'à la forme et aux mesquineries du culte. Je m'amusais à faire de petites chapelles, tout en dédaignant la religiosité parce que mon père était impie. Je n'avais pas de sœurs, j'étais fils unique : nous étions donc, à la maison, deux mâles pour une femme, et l'élément masculin y prédominait, rien que pour cette cause arithmétique. Par suite, j'estimais très haut tout ce qui me semblait plus particulièrement mâle, et très bas ce qui me semblait femelle. C'était alors, à dire le vrai, mon seul et grossier criterium. J'ai ri un jour d'entendre une vieille Anglaise qui s'indignait ...'en France on donnât un sexe aux noms com-...ns. Moi, je faisais mieux : je donnais un sexe à ...us les sentiments, à toutes les façons d'être et ...agir, même aux objets inanimés, et je ne consi-

dérais pas du tout ce qui était du sexe féminin. La religion en était, selon moi.

Je mis bientôt la morale dans le même sac, parce que j'observai que mon père, qui n'aimait pas les généralités et les grands mots, s'abstenait de tout discours sur le bien, le mal, le sacrifice et la vertu. J'aperçus une identité de cagotisme entre la morale à principes et la religion, et j'atteignis du premier saut à un nihilisme théorique, auquel il ne manquait vraiment plus que l'expression nietzschéenne. Je ne m'en conduisais pas plus mal, je ne pratiquais pas ma doctrine : elle dévia, et, vers ma dixième année, je versai dans un anticléricalisme qui était plus du style de M. Homais que de celui de Nietzsche.

Mon père n'ayant plus aucun parent, et ma mère ayant une famille nombreuse, j'appliquais à l'idée de famille mon baroque criterium du masculin et du féminin. Je trouvais, bien entendu, que rien n'est femme comme d'avoir une famille. Cette bêtise logique est une des causes qui ont contribué le plus puissamment à faire de moi, dès l'enfance, un individu dissocié. Je n'ai reconnu que bien plus tard les avantages de mon hérédité : mes ascendants, venus les uns du nord, les autres du centre, étaient naturalisés parisiens depuis plusieurs générations ; ils formaient deux bonnes lignées, cultivées dès longtemps, et dont le croisement pouvait être

heureux. Mais je ne me sentais, pour l'heure, pas la moindre solidarité avec mes grands-parents. Je suivais un peu, en cela, l'exemple de mes parents mêmes, qui vivaient fort à part, jaloux de leur bonheur à deux, et qui faisaient un excellent ménage, chose fort différente d'une famille.

Je n'avais non plus aucun goût pour mes cousines et cousins, parce que je me révoltais *a priori* contre toute idée de chérir par obligation. J'étais averti par un instinct vif qu'on n'aime, à proprement parler, que par hasard et par choix, bien que je n'eusse encore éprouvé aucune affection de cette sorte, ni même aucun besoin d'en éprouver une : car je me complaisais dans ma solitude d'enfant unique.

Cette excommunication détestable influait déjà sur mon caractère : je n'étais occupé que de moi — est-ce ma faute? Je ne connaissais de *non-moi* que les objets matériels. Je me développais sans froissements, mais sans contacts; j'avais une instinctive peur d'autrui et déjà l'ambition de m'en distinguer. Je n'étais pas impatient de devenir grand, mais de devenir grand homme, comme je disais en mon langage rudimentaire. Et cette nbition comique tournait tout de suite à la littéra- ure : sachant à peine former mes lettres, je rédi- eais des biographies de musiciens célèbres, dont e pillais les éléments dans les dictionnaires.

Je jouais peu : je n'étais pas plus sérieux qu'un autre, mais j'avais la fantaisie courte. Mon imagination manquait d'aliment. Je vivais replié sur moi-même. Je n'avais pas encore découvert la nature. J'étais allé quelquefois à la campagne, mais chez mes cousins qui me la gâtaient. J'avais plutôt des dispositions métaphysiques. Je me rappelle qu'à cinq ou six ans, je pensais que la vie est peut-être un rêve, et je me vois encore, tout petit, dangereusement penché hors d'une fenêtre, tenté de mourir par curiosité, mais retenu par ce goût sain et positif de vivre que j'avais déjà et que j'ai gardé depuis.

C'est au cours de ma septième année que je fis la grandiose découverte de la beauté des choses. Depuis ma naissance, nous passions les étés dans les environs de Paris; mon père, qui avait un mois de congé, nous emmena cette année-là sur la côte normande, à Étretat. J'allais voir la mer pour la première fois, je sentais l'importance de cette initiation. Les enfants se font souvent un point d'honneur de ne pas s'étonner; mais au contraire il me paraissait que, si le spectacle nouveau de la mer ne me remuait pas profondément, ce serait un fâcheux symptôme de froideur et de médiocrité.

L'humiliation que je redoutais ne me fut pas épargnée : je demeurai insensible à l'immensité de l'Océan. L'horizon était trop net, la vue ne se per-

dait point, l'infini était limité. Cette masse d'eau, agitée sans rythme, ne me causa qu'une répugnance bizarre, que je me suis expliquée depuis : cela tenait à la couleur du flot, qui était. ce jour-là, cadavérique. La mer avait l'air d'une énorme chose morte qu'on eût remuée artificiellement. L'enfant déteste la mort, qu'il ignore, et l'aspect de la mort, qu'il devine. Il n'aime la nature que du jour où elle s'est révélée à lui toute vivante, et cette mer morte ne pouvait que différer pour moi, au lieu de la hâter, cette révélation.

Par bonheur, ce ne fut qu'un retard de peu de jours. L'été devint ardent, rafraîchi de brises salées. Chaque après-midi, vers trois heures, nous allions nous promener sur la falaise ou dans la campagne Mes parents s'asseyaient à côté l'un de l'autre, sans rien faire que respirer. On me laissait libre. J'allais à l'écart, je ne jouais pas, je m'étendais tout de mon long, à la renverse, le front, les joues perdues parmi les herbes, dont la caresse agaçante m'obligeait à cligner des yeux, et je restais là immobile, dans l'attente de quelque chose qu'il me semblait que le moindre mouvement eût empêché.

Un jour, comme j'étais ainsi, je vis, au-dessus mon visage renversé, un insecte d'une couleur ive, qui grimpait le long d'un haut brin d'herbe n forme de glaive. L'ascension était difficile, parce ue ce brin, au lieu de se tenir rigide, se contour-

nait; et le bel insecte, chaque fois qu'il arrivait au tournant, hésitait. Je le voyais se consulter. Aucun de ses mouvements, de ses gestes ne m'échappait. Tout annonçait la délibération, la volonté, l'âme. Et puis, de si près, cette bestiole m'apparaissait grossie comme au microscope, digne de fixer l'attention d'un être de mon volume. Je souriais comme un bon géant, à l'idée que, tapi sous l'herbe, je la guettais sans qu'elle me vît. Mais j'avais aussi le cœur gros. Mon émotion devenait trop intense, et je sentais avec épouvante que je n'étais plus maître de la modérer, qu'elle grandirait encore, toujours, jusqu'à briser ma petite poitrine puérile. J'avais envie de pleurer, j'étais tendre, j'étais bon, j'étais foudroyé comme Moïse devant le buisson ardent; et, en effet, j'étais favorisé comme lui d'une présence réelle de Dieu, mais pas du même dieu : du dieu païen, du grand Pan, qui m'apparaissait enfin dans sa gloire, et qui m'inondait de sa grâce efficace pour le comprendre et pour l'aimer.

Tandis que je frissonnais de sentir, pour la première fois, vivre tout à l'entour de moi l'infiniment petit, mes oreilles perçurent, pour la première fois aussi, ce bourdonnement confus qui remplit tout l'espace par les beaux jours d'été. Je m'en délectai comme d'un chant de gloire qui saluait mon entrée dans le paradis de la beauté uni-

verselle. Mais cette sensation de musique diffuse était destinée à me servir comme de transition entre l'infiniment petit et l'infiniment grand qui devaient m'être révélés coup sur coup. Voilà brusquement que je mesurais la hauteur du ciel, je me baignais dans sa splendeur fluide, j'étais ébloui de ses vibrations et de ses paillettes lumineuses. Je fermai les yeux. Ensuite, je n'osais plus les rouvrir, ni rester là : une peur me prenait de cette vie infinitésimale, dont je sentais le contact trop prochain. Je me levai en titubant. Je courus vers mes parents avec un enfantillage d'allures où il y avait de l'inconsciente hypocrisie; et ils ne se doutèrent point que, dans l'instant même, à quatre pas d'eux, une révolution venait de s'accomplir en moi, mon âme venait de s'ouvrir et l'Infini de s'y précipiter comme un torrent dans un gouffre.

Mais ce n'est pas encore tout le bilan de cette journée mémorable. Nous retournâmes vers la plage, l'heure du bain approchait. Ma sensibilité nouvellement éclose ressuscitait des émotions contemporaines des premiers âges. J'étais pareil à mes ancêtres classiques, j'étais un faune enfant. La mer complaisante, pour se mettre en harmonie avec moi, s'était parée de lumière méridionale, tachée de bleu et de violet. Je me souvenais du passé divin antérieur à ma naissance, et je reconnaissais sur la côte normande les couleurs de la

baie d'Athènes. Je goûtais par avance la tiédeur de l'eau, et je me sentais défaillir comme aux heures où on désire trop. Le pressentiment de cette chose vivante et puissante, qui allait envelopper ma fragilité de partout, me suggéra une notion nouvelle, celle de caresse. L'instinct de m'y livrer fut combattu par l'instinct de m'y soustraire. J'avais hâte et j'avais honte d'être nu. La pudeur et la volupté me furent révélées du même coup.

Il me restait à connaître la beauté — *ma* beauté : je veux dire ce qui est la beauté pour moi. Car chaque homme en a une idée à soi. Son esthétique lui est imposée par le génie utilitaire et pour l'avenir meilleur de la race, il n'est susceptible d'admirer que ce qui le complète, et ce qu'il aime pourrait se déduire de ce qu'il est. J'allais apprendre en une fois, en raccourci, mon mode personnel d'aimer : de même les comédies anciennes sont toutes résumées dans leur prologue.

Je ne suis sensible qu'au corps, j'ignore si un visage peut être beau. Si la beauté n'est, comme on dit, qu'une promesse de bonheur, alors je trouve la plastique aussi capable de telles promesses, aussi expressive que n'importe quelle figure. Du moins j'y sais lire à merveille les seules expressions qui me séduisent, celles de la sensualité tendre et de la naïveté : car je ne puis concevoir

l'amour, même dans ses pires complications, que sous une forme d'idylle. Pour le visage, je n'y cherche que l'âme, et il me la faut tout entière dans les yeux. Je ne leur demande ni une couleur, ni une forme déterminee : je veux qu'ils soient toute âme et qu'ils me donnent le vertige, et que ce vertige me fasse manquer le cœur à l'instant même où le corps me tente.

Que de conditions, qui, sans doute, ne pourraient se trouver réunies que par prodige, s'il n'était des accommodements avec le cœur qui a soif d'aimer! Mais ce cœur facile, ce cœur, peut-être volontairement, consciemment dupe, au lieu de vérifier ce qui en est, ne demande qu'un signe vague pour croire tout de suite que l'objet qu'on lui propose est justement celui qu'une loi préétablie le destine à désirer. Alors il travaille lui-même à revêtir de son propre idéal, comme d'un déguisement, cet objet fortuit, et l'amour dure tant que le déguisement n'est pas trop tombé en loques et ne laisse pas trop voir l'être réel par ses trous

Par quel signe mon cœur novice fut-il averti ce jour-là? Qu'est-ce qui transfigura tout d'un coup à mes yeux une jeune fille dont je n'ai jamais connu le nom, et l'élut pour provoquer en moi la première crise amoureuse? Sans doute mon imagination surexcitée fit presque toute la besogne: le décor m'y aidait puissamment. « Apprendre, c'est

se souvenir » ; l'adage est surtout vrai lorsque c'est l'amour qu'on apprend. Je dus reconnaître ma beauté à sa démarche ; et quand je vis l'écume de la mer neiger autour de ses pieds blancs, elle me rappela ces déesses dont je n'avais pas encore relu la fabuleuse histoire, mais dont le culte héréditaire n'était pas aboli en moi. Elle s'allongea sur les flots avec élégance, et son geste souverain fit le miracle de ressusciter ma foi latente.

A la pensée d'un effleurement possible de ce beau corps, je fus secoué d'un tel frisson que l'on crut tout bonnement que le bain me faisait mal, on me tira de l'eau. J'étais en proie à l'idée fixe et je ne pus dire un mot de toute la soirée. Je me couchai avec allégresse, je présageais que le mystère du sommeil allait m'apporter de nouvelles joies. En effet, je dormais à peine que je me sentis transporté dans la région heureuse où les êtres sont vêtus, nourris de lumière. Je vis celle que j'avais vue au bord de la mer. J'étais assis sur ses genoux radieux, blotti contre sa poitrine tiède, nos corps subtils se confondaient. A cet âge, la sensualité peut être vive, mais elle n'a pas de foyer précis, elle est diffuse ; le désir erre et ne se fixe point. Un léger contact, une caresse ample et vague équivalent à la possession. Je goûtais la volupté la plus intense, et je me rappelle surtout une sensation que je n'ai pas retrouvée depuis, des paupières,

des cils, qui jouissaient du regard comme les lèvres adultes jouissent du baiser.

Quand je m'éveillai, le jour me parut pâle. Je voulus courir à la plage... ou du moins il me sembla que je devais vouloir; mais je sentais bien que l'objet ne résisterait pas à la comparaison avec le rêve. Mes prévisions furent passées. Je reconnus à peine mon amante, dépouillée du prestige nocturne : c'était une insignifiante petite fille en jupe courte, au rire niais, à la démarche sautillante et sotte. Rien d'elle ne justifiait les voluptés graves que je lui devais par erreur. Je conçus pour elle un immense mépris, je détournai les yeux, et je sentis l'amertume hautaine de ma première désillusion amoureuse.

Elle ne me laissa point de trace; et ce roman, qui eût occupé un adulte plusieurs semaines, ne remplit pour moi qu'à peine dix-huit heures. Je retrouve, à très peu de jours de là, un nouvel incident sentimental, qui me paraît autrement curieux. Un petit bonhomme de mon âge jouait sur la plage tout seul. Sa solitude m'intéressa. Il leva les yeux sur moi, son regard me plut, et je désirai soudainement d'entrer en rapport avec lui. " dut deviner mon désir, car il vint à moi aussi- ›t et me demanda poliment si je voulais jouer. allais dire : oui, quand je m'avisai que nous uittions Étretat dans peu de jours, et que cette

amitié, que je ne pouvais admettre qu'éternelle, serait brisée dès ses débuts. Je n'en supportai pas l'idée, et avant de répondre à l'invitation que j'avais souhaitée, je m'enquis si les parents de mon petit camarade lui permettraient de venir me voir chez moi, quand je serais de retour à Paris. « Je ne crois pas », répondit-il timidement. Pourquoi ne croyait-il pas? Je n'insistai point pour le savoir. Mais je fis à part moi l'estimation de la peine que j'allais éprouver en refoulant cette amitié naissante, et de la peine que j'éprouverais plus tard si je la laissais naître et qu'elle fût contrariée. L'hésitation ne me parut point permise, et je répondis avec une froideur voulue : « Alors j'aime autant ne pas me lier avec vous. » Cette prudence sentimentale, à six ans, est un peu effrayante.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule preuve que j'aie donnée dès cet âge, d'une disposition étonnamment précoce à entendre l'économie des sentiments. Je me souviens que, l'année d'après, comme, ayant une fois aimé, j'éprouvais le besoin d'aimer encore, je trompais cet appétit en me suggérant à moi-même l'illusion d'avoir un ami, charmant mais inexact. Il était censé me donner des rendez-vous, et y manquer toujours. Je me vois encore, dans les jardins publics où l'on m'emmenait jouer, courant au bout d'une allée, puis

d'une autre, pour guetter cet ami chimérique. Je me disais tout haut, afin de me leurrer mieux · « Il m'avait pourtant bien promis de venir! »

Aux premiers beaux jours, nous partîmes pour Rueil. Mon père y avait loué, pour plusieurs saisons, un logis spacieux et modeste. Je me retrouvai tout aussitôt en intimité avec la nature, et ma sympathie pour les choses, qui avait sommeillé durant l'hiver, se ranima dès le printemps. Mais pour m'y livrer à mon aise, j'avais besoin d'être tout seul et dans un espace limité. Les grands horizons me lassaient, je ne me plaisais guère aux longues promenades en pleins champs; et puis la présence de tiers, fussent-ils mes parents, m'imposait de la retenue; mais dans le jardin de la maison, où nul témoin ne m'observait, je n'avais plus de timidité.

Ce jardin était de grandeur médiocre : nul parc ne me parut jamais aussi vaste. Il était divisé en deux parties par un massif bien trop épais pour que l'on pût voir au travers, et cette moitié de jardin qui était derrière le massif me semblait un lieu de mystère. Elle était aussi un lieu de délice, parce qu'il y avait des arbres au parfum très fort, des acacias, des seringas, des tilleuls. Tout au bout, il y avait une porte de bois vermoulu, dont la clef était grosse et lourde comme une clef de cave, et rouillée. Cette porte ouvrait sur un passage

entre deux murs, qui aboutissait à la campagne. On ne sortait presque jamais par là, on ne prenait pas la peine d'arracher les mauvaises herbes ; elles étaient gigantesques et bizarres, elles exhalaient des odeurs vénéneuses et elles abritaient des bêtes immondes.

Je ne m'aventurais pas volontiers derrière le massif central : je demeurais dans le voisinage de la maison, dans la première partie du jardin. Elle était presque toute occupée par une grande pelouse ; à l'extrémité de la pelouse était un bassin circulaire, et, au bord du bassin, un superbe marronnier rose. Cet arbre fut pour moi ce qu'était pour M. Taine son fameux arbre de l'Esplanade des Invalides. Je ne connaissais encore que la vie éparse : en l'observant, j'appris à connaître la vie organisée. Mais comme il se réfléchissait dans une onde équivoque à fond de vase où des milliers d'êtres rudimentaires devaient aussi pulluler, cet ensemble de l'arbre et du bassin me faisait l'effet d'un microcosme, où toutes les formes de l'existence, les plus diverses et les plus extrêmes, se trouvaient à dessein réunies, pour mettre le secret total de l'Univers à la portée de mes yeux d'enfant. Ah ! combien d'heures j'ai passées à contempler, à interroger cet arbre qui savait tout ! Aujourd'hui je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir, à leur place exacte, toutes ses excroissances et

toutes ses taches. Je pourrais, en levant le bras, marquer la hauteur de sa première fourche. Je vois aussi les diables noirs et roses, d'un autre rose que les fleurs, mais non moins vif, grimper en files le long du tronc, par les chemins sinueux de l'écorce accidentée.

Cette même année, comme j'avais appris la vie, j'appris la mort, et aussi la peur. Un soir, j'allais monter dans ma chambre, et ma mère m'accompagnait pour me mettre au lit. Mon père lisait tranquillement son journal. Soudain, au moment juste où nous passions la porte, il poussa une exclamation. Ma mère s'arrêta, l'interrogea, et il nous relut à haute voix le fait-divers qui lui avait arraché ce cri de surprise, d'horreur : c'était le récit du crime de Pantin, la découverte successive des sept victimes. Vous pensez que le rédacteur du journal avait fait à ce sujet de la littérature et dramatisé son récit. Je me rendais bien compte de la qualité inférieure de cet art et j'en apercevais tous les trucs, mais je m'y laissais prendre quand même et peut-être d'autant plus, comme, au théâtre, on rit plus fort quand on a prévu la situation ou le mot. Je voyais venir chaque nouveau cadavre deux ou trois phrases d'avance, et j'anticipais l'épouvante de la description.

Je m'avisai que, tout à l'heure, j'aurais terriblement peur dans le noir, quand ma mère m'aurait

laissé — seul! Je fis effort, je me rappelai au bon sens, je m'obligeai à raisonner. Allons! Du fait que l'on avait commis hier et en pleine campagne, et ailleurs, une série de meurtres, il ne s'ensuivait pas que je courusse aucun risque d'être égorgé cette nuit, ici, dans une maison bien close et bien gardée. J'arrivai à vaincre ma peur — provisoirement : à présent j'étais réveillé, maître de moi, de ma raison; mais quand je dormirais? Je prévis le cauchemar, je m'y résignai. Au reste, je dormis paisiblement : j'ai observé depuis qu'on ne fait presque jamais les rêves où on s'est attendu. Mais le lendemain je retrouvai mon horreur au réveil; il me restait une tache, une souillure d'imagination ineffaçable. Ce tableau de massacre est la première vision que j'aie eu de la mort. Je fus peiné que le souvenir en dût demeurer à jamais lié à cette maison de Rueil où je n'avais senti jusqu'alors que l'ivresse universelle de vivre. Ce contre-temps sinistre me la gâtait. Et puis il me semblait que c'était le commencement d'une série, le prélude d'autres événements funèbres, et que ce décor de joie deviendrait prochainement décor de deuil. Il est étrange que ce pressentiment se soit trouvé juste, comme vous verrez bientôt.

Dès notre retour à Paris, je fus diverti de toute autre idée par celle du collège. Je n'y devais en-

trer cependant qu'après Pâques, externe, en huitième préparatoire, à Bonaparte. J'ai pu vous décrire minutieusement la mise en train de mon intelligence et de ma sensibilité, mais je ne vous ai pas dit un mot de mes études officielles : c'est que je ne m'en souviens pas du tout, ce qui prouve qu'elles ne présentaient alors à mes yeux nul intérêt. Je me rappelle comment j'ai appris à parler, point comment j'ai appris à lire, à écrire. Je ne me rappelle même pas si j'étais lent ou éveillé, et si je promettais plutôt de devenir une bête à concours ou un cancre.

Mon premier souvenir net est d'une observation assez brutale qu'on me fit, un jour que j'avais commis apparemment quelque sottise trop grossière dans un devoir. C'était peu de semaines avant mon entrée à Bonaparte. On me dit que, dans ces conditions-là, mieux valait ne pas me mettre au collège, où je serais sans nul doute le dernier. Je fus à l'instant même sûr du contraire, et je m'indignai, mais je me contins. Je compris qu'il était superflu de répondre à une injure hypothétique par une vanterie non moins hypothétique, et que, dans un avenir prochain, les faits répondraient pour moi. Mon père ayant dit là-dessus qu'il ne souhaitait pas que je fusse un élève hors ligne, et qu'il se tiendrait pour satisfait si j'étais toujours « dans les dix », je conçus un mépris effroyable

pour ceux à qui une telle médiocrité suffit, et il me parut que mieux vaut être le dernier quand on n'est pas le premier.

J'étais mûr pour l'éducation classique, puisque j'avais déjà l'esprit d'émulation, et qu'au lieu d'aspirer désormais à me développer moi-même, je ne songeais qu'à dépasser les autres, ou, tout au moins, à me distinguer parmi eux. Cependant, le premier matin où je me rendis, l'air fort grave et fort pénétré, au lycée impérial de Bonaparte, j'étais préoccupé beaucoup moins d'ambitions universitaires que de sentimentalité. Depuis plusieurs mois, je souffrais de n'avoir point d'amis, et cet isolement, où d'abord je m'étais plu, enfin m'était devenu pénible. Je comptais bien qu'une fois au collège, je n'aurais que l'embarras du choix pour aimer, et je m'observais avec un peu de malice, déjà dédoublé : ému comme un débutant de l'amitié qui va jeter le mouchoir pour la première fois, et curieux de voir comment j'allais m'y prendre pour le jeter. Avec une si belle préparation je ne pouvais point manquer d'aimer dans le plus bref délai : ce fut sur-le-champ, et je demeure, à distance, stupéfait de la prodigieuse accumulation de péripéties sentimentales dont mon cœur devint le théâtre, en l'espace de quelques jours, et d'abord même en quelques heures.

A Bonaparte, les élèves entrent dans leurs

classes chacun de leur côté, et au moment qui leur plaît. Mais nous autres, bambins de première année, nous y devions entrer au coup de tambour, en rang. Notre professeur nous y devait conduire : nous nous réunissions, pour l'attendre, sous la colonnade de la cour Caumartin.

Dès que j'arrivai là, je distinguai, parmi le groupe de mes futurs camarades, deux élèves dont la camaraderie un peu plus marquée me sembla présenter les symptômes de l'amitié. J'entendis qu'ils s'appelaient par leur prénom, contrairement à l'usage du lycée. Ils portaient le même prénom tous les deux : Georges. Cela me parut mal commode pour l'intimité, peut-être même rédhibitoire. Les deux Georges me parurent en outre mal assortis. L'un, qui était fort grand, avait une jolie figure, et l'autre, court, lourdaud, avait de vilains traits. Brusquement, la malveillance déjà caractérisée de mon observation critique tourna en jalousie; il me fut impossible de démêler duquel des deux j'étais jaloux. Cette indécision n'empêcha point ma jalousie de s'exaspérer, quand je vis les deux inséparables se mettre en rang côte à côte. Mais mon supplice fut abrégé par l'intervention inespérée du professeur. « Mauduit, dit-il, je vous confie le nouveau. Prenez-le, vous le garderez en classe près de vous. » Quelle loterie ! Je ne savais pas lequel des deux s'appelait Georges Mauduit ! Mon cœur

battit quand même. — C'était le plus petit, celui qui me plaisait le moins; par un heureux retournement, il devint, dans l'instant même, celui qui me plaisait le plus. D'ailleurs je n'en voulais plus du tout à l'autre Georges, Georges Grenier. Je commençais même d'éprouver pour lui une tendresse presque égale, avec une nuance toutefois.

Je revenais chez moi entre les classes : je m'avisai, chemin faisant, que les personnes qui tenaient à moi par le sang pourraient bien se considérer comme lésées par mes affections extra-familiales. Aussitôt je me révoltai contre les prétentions imaginaires de ces personnes, contre la jalousie que je leur supposais, je revendiquai hautement, à part moi, ma liberté de sentir, et je m'apprêtai à défendre les droits sacrés de mon cœur.

Je fis, dès le même jour, encore une épreuve de mes facultes amicales. A la classe de l'après-midi, il y avait un autre nouveau! Tout fier de me trouver si vite l'ancien de quelqu'un, je m'intéressai, comme on pense, tout particulièrement à ce nouveau. Et comme il avait un physique fort agréable, bien plus séduisant que le physique de Grenier (Georges) lui-même, de bonnes manières, le verbe haut, un élégant costume de velours noir, comme il portait un nom si fameux qu'à mon âge même je ne pouvais pas l'ignorer, je ne différai

pas cinq minutes de concevoir pour lui un sentiment très vif. Je fus abasourdi de constater que que c'était mon troisième sentiment vif de ce jour-là.

Mais cette constatation un peu surprenante ne fit que m'encourager; et pendant que j'y étais, ma foi, je ne résistai point à la sympathie que m'inspirait encore un autre de mes camarades. Celui-là était un grand garçon de quatorze ans, un Grec nommé Rodosto, qui ne savait pas quatre mots de français, et qui en conséquence ne pouvait suivre, malgré son âge avancé, que la classe la plus élémentaire. Le matin, je n'avais seulement pas osé lever les yeux sur ce géant, mais je m'enhardissais d'heure en heure. Et puis sa physionomie exotique agaçait mon imagination; elle avait une façon de me déplaire, qui me plaisait singulièrement.

Je ne plaçais pas tous mes amis sur la même ligne; Mauduit (Georges) gardait le pas. Fatale préférence, et dont le premier effet était de mettre en conflit mes deux passions dominantes, l'émulation et l'amitié : Mauduit était le premier de la classe! Deux jours après mon entrée au collège, on composait en écriture. Mes parents m'avaient prédit que j'aurais une très mauvaise place, mais en ajoutant qu'on ne me gronderait pas et que c'était une mesure pour rien. Je ne l'entendais pas

ainsi. Mon écriture n'était pas plus laide que celle des autres, et il me parut, tout bien pesé, que je devais être, non le premier, ou dans les premiers, mais exactement le second. Ce pressentiment se réalisa. J'en ai gardé depuis une invincible propension à croire que je suis infaillible quand je pressens. Mauduit fut le premier, et je lui en voulus d'autant plus que je le chérissais davantage.

A la composition suivante, qui était en lecture, je me forçai à pressentir encore : je pressentis cette fois que je serais le premier, ce que je fus. Je battis dès lors mon ami à peu près régulièrement. Ces victoires me causaient des remords délicieux. Je me les reprochais comme des crimes de lèse-amitié. J'aurais dû, à ce qu'il me semblait, faire exprès quelques fautes, pour laisser à Mauduit, de temps en temps, le numéro un. Le courage me manquait, je ne consommais jamais le sacrifice. J'étais avant tout « sérieux » comme on dit, et l'intérêt de mes études primait celui de mes amitiés.

Je n'étais par bonheur point trop vaniteux au fond, et je détestais les compliments parce que je ne savais comment y répondre. Je pris un beau jour le parti dangereux d'y répondre sans aucune fausse modestie, et, comme la mère d'un de mes petits camarades me demandait, à la sortie du collège, si je continuais d'être toujours le premier : « Mon Dieu, oui », dis-je tout uniment. Je n'avais

été que second le samedi d'avant. Grenier, qui se trouvait là, m'en fit l'observation tout net. Je n'ai jamais pu lui pardonner ce manque de tact, et nous sommes restés brouillés depuis.

Ces détails sont pour vous montrer comment l'éducation d'aujourd'hui façonne une âme d'enfant, et qu'au sortir de la famille, où on ne lui a rien enseigné de la solidarité sociale, il ne reçoit, sur les bancs du collège, que l'enseignement de la concurrence. — J'en allais recevoir un meilleur, qui n'est pas dans les programmes. A la fin de cette année scolaire, la guerre fut déclarée.

Dès qu'on prononça devant moi ce mot de guerre, je reçus un choc qui m'avertit que les événements publics m'intéressaient, que j'en allais dorénavant subir les contrecoups. Je les présageais formidables, je compris qu'ils retentiraient en moi profondément, altéreraient mon caractère, dévieraient mon avenir, bouleverseraient toute l'économie de mon petit individu. L'horizon de ma conscience égoïste s'élargit aussi soudainement que le jour où j'étais entré en contact avec la Nature, où j'avais eu la révélation de l'Être universel auquel je participe. De nouveau, je voyais a personne se fondre en une autre personne plus mple. Puisque des millions d'êtres avaient la ême idée fixe que moi, les mêmes angoisses, les êmes enthousiasmes et des frissons simultanés,

c'est donc que nous avions la même âme commune et indivise. Je voyais cela comme par intuition, de façon tout ensemble mystique et positive, et c'est à la lettre que je ne me sentais plus être moi-même, que je me sentais être parcelle de foule.

Mon patriotisme était puéril et concret, tout en images. Ainsi je me représentais de quel pas relevé j'irais au collège l'an prochain, de quel sourire fier et aussi plus affectueux je saluerais mes camarades dans la rue, si nous étions vainqueurs : dont je ne doutais point, car la certitude populaire se communiquait à moi, et je criais : à Berlin! comme tout le monde.

Les mots *casus belli* sont les deux premiers mots latins que j'aie sus. Le premier gros titre que j'aie vu en manchette d'un journal, annonçait la déclaration de guerre. J'osai acheter le journal, j'achetai aussi une carte pour suivre les opérations, et des drapeaux-épingles pour marquer la place des corps d'armée. Je n'avais plus mon âge. La gravité de mes préoccupations me grandissait. J'acquérais de l'importance, sinon tout à fait à titre personnel, du moins à titre de citoyen français. J'en acquis davantage encore, aux premiers bruits de défaite, par la part que je pris, et que je fus flatté de pouvoir prendre, à la douleur publique. Mes allures changèrent : je devins réservé, raisonnable, un peu hautain, comme sont les enfants en grand deuil.

Toutes mes illusions s'étaient effeuillées au premier vent, j'étais désabusé, certain des catastrophes définitives. J'allais en me promenant jusqu'à la caserne de Rueil, j'assistais au défilé morne des soldats qui partaient pour la frontière, et j'étais sûr que pas un ne reviendrait. Le soir, mon père lisait tout haut son journal plein de nouvelles sinistres, dans ce même salon où, l'autre année, un soir, il nous avait lu le récit des sept meurtres. Sa voix, le décor, la nuit, les circonstances évoquaient le souvenir de sang, où ma superstition voulait voir un signe précurseur des épouvantes actuelles...

Pourtant je ne faisais pas abstraction de moi-même jusqu'à oublier la distribution des prix, qui était prochaine. Je calculais, selon les probabilités, le nombre de mes récompenses; et surtout je tirais des présages des moindres faits, je me suggérais des pressentiments, auxquels je ne croyais pas moins ensuite que si je n'y eusse point aidé. Comme ces pressentiments étaient invariablement glorieux, je vis arriver sans émoi le jour fixé pour la cérémonie, et je partis le matin de Rueil fort tranquille : j'avais seulement un peu de brûlure aux paupières, et la sensation anticipée qu'à déjeuner je manquerais d'appétit. Mais je me oyais beaucoup plus ému que je n'étais en réa-é; je me surveillais, je m'exhortais au calme, je e disais qu'il serait bien temps de perdre la tête

au moment où je descendrais de wagon : car, alors, « ce serait vraiment commencé ».

A l'encontre de mes prévisions, quand je mis pied à terre, j'eus l'impression que « c'était fini ». Je n'avais plus la moindre raison pour être aux cent coups, attendu que, sûrement, il n'y aurait pas de distribution des prix. Ce pressentiment me parut singulier, peu vraisemblable, et je le gardai pour moi, mais il me procura sur-le-champ un grand bien-être, il me rafraîchit. Je ne souffris plus de la chaleur trop intense, du ciel d'août trop ardent qui brûlait mes yeux. Nous descendîmes la rue du Havre fort lentement. Je voyais de loin, devant la porte du lycée, des groupes de parents et d'élèves, dont les attitudes, les gestes, me parurent confirmer ce que je *savais*. Cependant, quand un de mes camarades vint au-devant de moi et me dit : « Tu sais, il n'y a pas de distribution », par instinct de contredire, je refusai de le croire. Je ne recouvrai ma certitude qu'après avoir lu de mes yeux l'affiche officielle, qui annonçait qu'en raison des tristesses de l'heure présente, la distribution solennelle des prix n'aurait pas lieu. Les lauréats devaient se rendre à la bibliothèque, où on leur donnerait connaissance du palmarès, et où leurs livres leur seraient remis sans applaudissements ni musique.

J'avais cinq prix. On m'offrit, en sus de mes

volumes, quelques couronnes de papier vert dont je ne voulus point me charger. Comme je sortais, j'entendis critiquer la mesure prise. « Pauvres enfants ! Pourquoi les mêler à nos tristesses? » — Et pourquoi non ? pensai-je. Je me sentais de taille à les comprendre : je fus froissé que l'on en doutât. J'étais pénétré d'orgueil mélancolique, sans pouvoir démêler ce qui me l'inspirait : mon succès ou ma grandeur d'âme. Puis il me souvint que j'avais projeté de m'asseoir à côté de mon cher Mauduit et de ne pas le quitter de toute la fête, pour me rattraper par anticipation de la longue séparation des vacances. Hélas ! je ne l'avais pas même rencontré dans la cour, pas même aperçu de loin, j'allais partir sans l'avoir revu ! Des larmes me montèrent aux yeux, mais aussitôt séchées par la fièvre de mes paupières, et tous ces déboires, ces amertumes, ces petits chagrins profonds, ces joies manquées, je les offris à ma patrie douloureuse.

On m'emmena, je me disais : « Combien de fois va-t-il falloir raconter cette fastidieuse histoire de la distribution des prix supprimée? » Pour moi, c'était déjà de l'histoire ancienne, et je ne voulais plus m'y attarder. En passant devant un magasin, je m'étais, à la dérobée, regardé dans une grande glace, et mon visage m'était apparu encore plus grave. Assurément, ce n'était pas le visage d'un enfant de huit ans et demi.

En dépit de mes prétentions à la précocité du sérieux et de l'intelligence, je ne comprenais pas grand'chose à la stratégie. Je ne savais pas lire ma carte du théâtre de la guerre, et j'y piquais mes drapeaux au petit bonheur. Je n'entendais pas même le sens des dépêches, je savais seulement en gros que les nouvelles étaient désastreuses. On parlait d'abréger le séjour à Rueil et de se replier sur Paris, si la marche en avant des envahisseurs continuait, si le siège devenait probable.

J'ai conservé l'image intacte de ce retour hâté, de cette déroute. Je vois les quais de la gare Saint-Lazare encombrés de colis en tas, où chacun repêchait son bien comme il pouvait. Quelques jours plus tard, errant à l'entour des murs, je vis la déroute des paysans : celle des bourgeois m'avait paru plus dramatique. Leurs malles respectables, leurs bibelots de prix précipitamment empaquetés, tout leur luxe en fuite avouait plus la débâcle que ce lent défilé de charrettes, chargées de gens et de meubles pauvres, suivies de bestiaux résignés.

Puis, sans transition, j'ai une vision de foule. La place de la Concorde est noire de monde, et sous un ciel merveilleux le peuple s'agite. C'est la première fois que j'entre en contact avec lui. Il ne m'effraie guère. Je sens qu'il est de bonne humeur et plein de bonne volonté. Il est puéril,

comme moi. Il est à ma portée. Ses passions, ses colères, ses espérances folles, ses enthousiasmes naïfs se communiquent à moi immédiatement. Je suis heureux, sans savoir pourquoi, comme tout le monde, au milieu d'un deuil universel. Des soldats passent, la crosse en l'air : je les acclame. Je crie : Déchéance! Je contribue à renverser l'Empire. Et je garde, de cette journée tragique, un souvenir avant tout si joyeux, que jamais je ne pourrai plus, même après les incendies et les massacres, me représenter une émeute sans soleil et sans gaîté.

Je rentrai au collège en octobre. On avait voilé d'un linge les aigles qui surmontaient alors la porte, et barbouillé de plâtre l'inscription : Lycée impérial de Bonaparte. Mon lycée n'avait plus de nom, personne du moins n'en osait plus prononcer le nom tout haut. Cela m'humilia. La moitié des élèves manquaient, les classes étaient à peu près vides. Je me remis, de façon presque machinale, à être le premier. Je n'attachais aucun prix à des succès qu'on ne me disputait seulement pas. Mon intérêt était ailleurs, et ce n'est pas mes professeurs qui, cette année-là, m'enseignèrent. Mais, en revanche, j'appris ce que les maîtres ne savent pas enseigner, et même des choses que la plupart des hommes n'ont pas, d'ordinaire, la bonne fortune d'apprendre.

J'appris la beauté du ciel, qui jamais ne fut plus somptueuse, plus changeante, plus étrange que durant cet hiver de la Guerre. Souvent on m'éveillait dans mon premier sommeil pour me faire voir des aurores boréales, mes yeux lourds s'entr'ouvraient, la voûte noire m'apparaissait fantastiquement décorée de stalactites rouges, et je me rendormais sans étonnement. Rien n'était capable de m'étonner : la nature pouvait bien faire des miracles pour se mettre en harmonie avec les événements.

J'appris le froid, j'appris la faim. Nous n'avions que peu de bois et de charbon. Nous n'allumions qu'un seul feu dans ma chambre d'enfant, parce qu'elle était la plus petite et la plus facile à chauffer. Nous nous tenions là, serrés les uns contre les autres. C'est là que nous mangions, matin et soir, nos maigres rations. Je supportais toute cette misère sans peine, sans effarement. J'étais content de traverser toutes ces épreuves singulières, dont plus tard je me souviendrais. Un jour, on vanta devant moi l'héroïsme des Parisiens. Le mot me surprit un peu. J'étais donc un héros, moi aussi, qui souffrais tout ce que souffraient les autres, sans plus murmurer, sans plus faiblir? Mais je n'en conçus pas d'orgueil, et je songeai, à part moi, qu'il est donc aussi facile d'être héros que premier d'une classe où on n'a pas de concurrents.

Ce que, par contre, je pris mal, ce fut la capitulation de Paris. Je jugeais sur mon propre exemple que l'on aurait pu aisément tenir davantage. Je perdis le sang-froid en lisant dans un journal cette phrase : « La Prusse victorieuse accable la France vaincue. » Cette épithète m'indigna, mais je dus convenir avec moi-même que je savais la chose depuis longtemps : alors qu'est-ce que le mot y pouvait ajouter de pire? Je me gourmandai de ma faiblesse et, dès lors, m'imposai la règle de ne jamais craindre le mot vrai. Je suis fier de pouvoir vous dire que je n'ai pas manqué à cette règle une seule fois en toute ma vie.

Les portes de Paris s'entr'ouvrirent aux premiers convois, le pain redevint blanc et nous payâmes cent francs une dinde. Pain et volaille me parurent fades, mais le prix de la dinde m'imposa. Je trouvai bizarre que la nourriture commençât de me déplaire, au moment où elle recommençait d'être mangeable; et il me souvient que je fis des réflexions philosophiques à ce sujet. Je fus également surpris d'éprouver pour la première fois une sensation de peur précise, le jour même où je devais croire, l'armistice étant conclu, que tout péril fût écarté.

J'avais entendu sans frayeur les premières détonations lointaines des canons et, plus tard, quand le son devint proche, j'étais déjà blasé par l'habi-

tude. Plus tard encore, lorsque je sus que les obus tombaient en plein Paris, que, si je m'aventurais à une faible distance du quartier extrême où nous habitions, je courais risque d'être tué comme un soldat, j'avais continué d'entendre, sans y prendre garde, sans les entendre, ces coups de tonnerre précipités, brefs, sourds. Je prenais même plaisir à être réveillé chaque matin par le premier coup, je courais à la fenêtre, j'essayais de surprendre en l'air, au vol, la trace imperceptible du projectile. Je n'avais été, durant tout l'hiver, péniblement affecté que par la nuit, qui venait si tôt. Le gaz manquait. On nous renvoyait de classe dès le crépuscule. J'avais beau courir : le temps de rentrer à la maison, il faisait nuit. Le boulevard Malesherbes, sans un réverbère, montait, se perdait dans les ténèbres, vers les terrains vagues, vers les murs. Et cela surtout me paraissait misérable, d'être sans lumière, à la merci des heures, désarmé contre la nuit.

Mais cet effroi se dissipait dès que j'avais refermé sur moi ma porte, repris ma place près du feu chiche, dans la grande lueur circulaire de notre lampe unique; et c'est la veille de l'entrée des Prussiens que j'eus vraiment peur pour la première fois.

On avait raconté devant moi que le peuple se soulèverait, qu'il ferait une tentative désespérée

pour interdire au vainqueur l'accès de la Capitale, que l'ennemi serait insulté dans les rues. Je comprenais l'indignation populaire, je la partageais; mais j'étais avec cela judicieux, je voyais bien qu'une échauffourée n'aboutirait qu'au pillage et au massacre. Ah! qui ferait entendre raison à la foule? Je comptais encore sur le bon sens proverbial du peuple. Je n'y comptai plus dès que la nuit tomba. Mon imagination affolée m'emportait. Je ne doutais point que ce soir fût mon dernier soir; mais je m'y résignais noblement.

Après dîner, nous passâmes dans un petit salon qui donnait sur le boulevard. On ne parlait pas. On faisait semblant de lire. Moi, j'étais sur une chaise, pensif, et déjà je sommeillais, lorsque je perçus, comme en rêve, un bruit éloigné, formidable. J'ouvris les yeux, je me dressai. D'instinct, je tournai la tête vers la fenêtre et, je ne sais pour quoi, je me rappelai cet autre soir, où on m'avait tiré de mon lit pour me montrer l'Empereur qui passait.

Nous nous regardâmes anxieusement, mes parents et moi. Je pris part à ce colloque muet, car il n'y a plus de différence de raison ni d'âge entre des gens qui vont peut-être mourir demain. Mon père, toujours sans rien dire, se leva, se dirigea vers la fenêtre, qu'il ouvrit malgré le froid. Ma mère me prit par la main et nous le suivîmes

sur le balcon. Quelle nuit! Toute obscurité désormais me paraîtra légère et lumineuse. Mais là-bas, vers la droite, très loin, on distinguait des feux mouvants, inexplicables, on entendait des voix qui semblaient monter d'un gouffre. Les clameurs incohérentes se rythmèrent, les feux approchaient comme par bonds. Une Marseillaise sauvage et enragée déchira l'air humide. Des torches passaient, n'éclairant que les mains mystérieuses qui les brandissaient par-desus les têtes. Et pêle-mêle, des hommes, des femmes, défilaient, en cortège funèbre, portant sur leurs épaules des canons, comme des cercueils. Ils gravissaient la pente du boulevard, comme un calvaire. Et déjà leurs voix se perdaient, le chant rauque redevenait clameur diffuse, les torches rouges, ternies, semblaient s'éteindre par refroidissement.

Quand la fenêtre fut refermée, je sentis que j'avais eu froid. Je m'accroupis devant la cheminée. Ma mère posa une brève question. Mon père lui répondit qu'apparemment c'était les gens du peuple qui avaient enlevé des canons, pour mettre à exécution leur projet de résistance. Alors je fus tellement sûr que, le lendemain, on nous tuerait tous, que je ne me donnai même plus la peine d'y penser. Puisque, décidément, je n'y pouvais rien, je n'avais qu'à dormir : je m'endormis.

L'événement démentit mes craintes, mais ma

faculté de craindre était mise en branle, j'eus la notion du danger beaucoup plus nettement pendant la Commune que pendant la Guerre. D'ailleurs, je ne pouvais penser, je ne pouvais sentir que par les miens : c'est à leur imitation que j'avais supporté vaillamment la faim, le froid. Jusqu'au dernier jour du siège, ils s'étaient montrés, comme moi, héroïques, puisqu'il paraît que c'est le mot. Mais le cauchemar du spectre rouge leur faisait perdre toute assurance, et par conséquent à moi aussi. Non que leur attitude fût moins crâne : je me souviens qu'un jour mon père rentra fort calme, ayant failli être tué place Vendôme; et cela, entre parenthèse, me fit songer pour la première fois que la mort, qui frappait tant ailleurs, pouvait frapper aussi chez nous. Je ne pensais pas moi-même risquer moins que mon existence en faisant quatre fois par jour le trajet de la maison au lycée : car la rue me paraisait un véritable coupe-gorge. J'y étais quotidiennement insulté à titre d'aristocrate, en termes d'un vocabulaire suranné. Je vis une fois un garde national ivre et armé poursuivre, histoire de rire, une bonne d'enfant qui ne riait pas.

Quant aux privations de toute sorte, elles ne me issaient pas moins indifférent que celles du preier siège. J'avais aussi repris l'habitude d'être éveillé chaque matin par le canon; et souvent le

soir, au moment où je me couchais, j'entendais un crépitement de fusillade. Alors j'appelais mes parents, nous montions dans les combles de la maison, d'où l'on découvrait les collines qui entourent Paris; et nous suivions le combat, que les brèves flammes des fusils nous dessinaient sur le fond de ténèbres en pointillé lumineux.

Dans une des chambres du sixième, placée juste au-dessus de la mienne, mon père avait donné asile à un jeune employé de son administration, qui refusait de marcher pour la Commune. Cet homme, qui se croyait traqué, entendit une nuit à sa porte un bruit suspect. Il ouvrit brusquement, et déchargea son revolver dans le corridor avec un fracas épouvantable. Je fus réveillé en sursaut, je devinai ce qui se passait, et je me rendormis tranquillement. Cet incident donna à craindre à mon père qu'on ne prétendît l'obliger, lui aussi, de servir la Commune, non certes comme soldat, mais comme fonctionnaire. Les concierges reçurent l'ordre d'affirmer que nous étions absents, on me retira du collège, et nous vécûmes dès lors cloîtrés, dans la pénombre, derrière les persiennes closes. Malgré toutes ces précautions, mon père fut invité, comme il craignait, officiellement et par écrit, à reprendre son service. Alors il décida que nous tenterions de nous évader pour de bon, et de nous réfugier dans la maison de Rueil, qui était notre seul asile possible.

J'ignore comment il se procura un sauf-conduit; mais je me rappelle à merveille notre départ d'émigrants. Il n'y avait plus de trains que sur la ligne du Nord. On prit les billets pour Saint-Denis. A l'entrée de la salle d'attente se tenait un gros capitaine, excessivement galonné. Mais je lui trouvai un air d'intelligence, et même de distinction, qui me rassura. Il portait binocle. Il examina le sauf-conduit de fort près et, à ce qu'il me parut, avec quelque ironie, mais point d'hostilité. Pourtant je me rendis compte que, sur un signe de lui, nous pouvions être coffrés tous les trois, et je ne laissai rien perdre du dramatique de la situation. L'angoisse que j'éprouvais était cependant fort modérée; je n'oubliais pas de composer mon visage. Dès que nous fûmes hors de la zone dangereuse, notre évasion ne me fit plus l'effet que d'une escapade. Je m'en amusais comme d'une bonne farce, qui a réussi à la barbe du pion. Une voiture de blanchisseuse nous transporta de Saint-Denis à Rueil. Le spectacle que nous y trouvâmes suffit à rabattre ma joie.

La maison, tour à tour visitée par les Prussiens et par les francs-tireurs, était complètement dévastée. Des matelas souillés encombraient le parquet du salon, et la caisse du piano carré, monté sur des X d'acajou, semblait une auge où tout un troupeau de porcs auraient mêlé leur nourriture avec leurs

déjections. Nos hôtes, pour se divertir, avaient pilé toutes les bouteilles de la cave et sablé de verre le jardin. Un berceau était accroché à la fourche du marronnier rose, et les feuilles mortes du dernier automne voilaient le miroir du bassin. Je fus assez peu sensible à la mélancolie de ces choses : j'étais surtout dégoûté. Je m'aperçus de ma fatigue, et je ne savais où m'asseoir ; je ne savais pas où j'oserais coucher cette nuit pour dormir.

Mais je pris vite mon parti de cette nouvelle détresse. J'en avais vu bien d'autres, j'étais entraîné. On fit les Robinsons comme on put, dans ce taudis pire qu'une île déserte. Alors commença une vie morne d'attente. Je ne doutais point qu'un jour ou l'autre les Versaillais reprissent Paris : il n'y avait qu'à laisser passer le temps, et s'impatienter n'eût servi de rien. Tous les jours, après déjeuner, nous sortions. Nous allions vers le Mont-Valérien, ou vers Montretout, nous regardions du côté de Paris. Ou bien nous allions à Versailles, chercher les nouvelles officielles.

Une fois, c'était près de Montretout, j'entendis un sifflement, je vis s'élever un cône de poussière. Un obus était tombé là, près de nous, et s'était enfoncé dans la terre molle, sans éclater. Je vis courir des gens tout pâles, fous. Une autre fois, j'entendis un bruit de tremblement de terre, une colonne opaque, de poussière ou de fumée, se

dressa soudain jusqu'au ciel : nous apprîmes le lendemain que la poudrière de Grenelle avait sauté. Mais ces promenades me semblaient charmantes, parce que le printemps était précoce et délicieux.

Enfin, un autre jour, comme nous devions aller à Versailles, j'eus un de ces pressentiments que je croyais infaillibles. Il me parut que c'était une idée excellente d'aller à Versailles justement ce jour-là, parce que les troupes régulières venaient d'entrer dans Paris, et que nous en serions informés plus tôt. Des gens qui passaient sur la route nous annoncèrent l'événement. Mon père, ma mère doutaient encore, moi je fus certain du premier coup. Une foule était massée sur la place d'armes. On arrêtait au passage les estafettes qui, de minute en minute, arrivaient au galop. Nous apprîmes simultanément que l'insurrection était forcée, et que Paris brûlait.

Si blasé que je fusse d'horrible, je m'étonnai, je compris que, cette fois, il s'agissait d'une catastrophe unique. Mon visage incertain d'enfant, par une imitation machinale, reproduisait les expressions terrifiées que je voyais autour de moi, et ma propre physionomie me suggérait après coup les sentiments qu'elle exprimait. Moins ahuri que le personnage de Stendhal dont je vous parlais dans mon autre lettre, et qui, sur le champ de

Waterloo, se demande : « Est-ce une bataille? » je me disais : « C'est de l'histoire. » J'avais conscience d'être témoin. Je faisais attention. J'essayais de ne pas perdre mon sang-froid, pour tout voir, pour me souvenir. Ah! je sentais bien que je n'y aurais aucune peine, qu'il n'y avait pas de notes à prendre, que cela se gravait de soi-même, et que ma mémoire inexorable garderait jusqu'à mon dernier souffle toutes les sinistres visions d'aujourd'hui.

Nous nous étions attardés à Versailles. Nous partîmes, comme on fuit. Des bouts de papier calcinés voletaient autour de la voiture. J'en pris un au vol, puis un autre. C'étaient des fragments de lettres à en-tête du ministère des Finances, pièces à conviction de l'incendie annoncé. Bientôt nous roulâmes à travers une vraie pluie de cendres qui nous aveuglait. Je me rappelai l'opéra d'*Herculanum* où naguère on m'avait conduit. En arrivant à Rueil, nous trouvâmes tout le jardin envahi de ces papiers noirs. Puis le soir vint, et dès que la lumière disparut, le ciel, au lieu de pâlir, s'empourpra. La nuit tomba rouge.

Nous prîmes à peine le temps de dîner. Nous voulions « aller voir ». Nous nous dirigeâmes vers le mont Valérien. La route était pleine de monde. Tous les paysans « allaient voir » comme nous. Tous, comme nous, allaient d'instinct vers le fort

dont la silhouette se découpait sur le ciel rouge, aussi nette que celle d'un forgeron devant le feu de son enclume. On marchait sans rien dire, par petits groupes, par files, tous du même pas, tous voûtés, tous égaux. Une petite brise, qui me donna froid, me donna peur. Je saisis la main de ma mère; puis je repris conscience de ma dignité de petit homme, en route pour aller voir brûler Paris, et je marchai seul, en avant. J'avais hâte d'arriver à la crête, d'où je pensais découvrir tout d'un coup un immense brasier, un océan ardent.

La réalité me déçut. La grande ville ne brûlait pas d'un seul tenant. Les incendies me parurent discontinus et clairsemés. Les Parisiens comme nous, mêlés aux paysans qui nous entouraient, s'orientaient tant bien que mal et discutaient avec un calme étonnant la question de savoir si leurs maisons étaient de celles qu'ils voyaient brûler Leurs discours me donnèrent une notion plus juste du désastre, et lorsque j'en compris toute l'horreur, j'en appréciai mieux la beauté.

D'abord, à l'exemple des autres, je cherchai des points de repère; je me demandai, avec le même calme, si la maison de mon enfance était ou non en train de brûler là, sous mes yeux, à mes pieds. Mais la magnificence du feu me fascinait, je n'en pouvais divertir mon attention pour de vains calculs, pour des hypothèses. Je regardais. Je n'étais

ému que d'admiration. Parfois l'incandescence était fixe, rougeâtre. Parfois un grand coup de vent inclinait du même côté tous les incendies parallèles. Des pans de mur, des toits s'écroulaient, et les flammes montaient brusquement à une hauteur vertigineuse. Elles étaient alors tout en or et toutes pailletées d'étincelles. Puis elles s'affaissaient, elles vacillaient un instant comme une lampe qui meurt, et je regrettais leur splendeur éteinte. On entendait aussi des bruits étranges. Ce n'était pas le murmure ordinaire, la grande voix confuse de Paris. Sans doute j'étais halluciné, car je crus percevoir des clameurs aiguës et douloureuses, des appels pitoyables de damnés.

J'eus honte d'être en sûreté. Ma place n'était-elle point là-bas, dans cet enfer? Pourquoi, de quel droit, avais-je fui, émigré — déserté? Je songeai à mes grands-parents, qui, eux, n'avaient pas voulu fuir, et qui subissaient leur destinée. Mais il me parut que j'avais un autre rôle. J'étais ici pour voir, afin de me souvenir ensuite. J'étais témoin, l'histoire se déroulait devant moi. Ma mémoire s'enrichissait de visions inoubliables. Je regardais, je regardais avidement.

Je ne sais plus jusqu'à quelle heure de la nuit nous demeurâmes en contemplation. Je ne me souviens plus d'être parti. Je devais dormir quand on m'emmena.

Je ne retrouve pas de souvenirs intermédiaire entre cette nuit splendide et notre retour à Paris. Après le spectacle des incendies, les ruines ne me firent guère d'impression. Je les jugeai peu de chose, et le dégât me parut disproportionné au fléau. L'idée que je pourrais voir des cadavres m'affolait; mais les rues étaient déjà déblayées de leurs morts.

Lorsque nous rentrâmes chez nous, je ne fus nullement surpris d'y tout retrouver en place. Et cependant tout me semblait transformé. Pourquoi? Je n'eus pas le loisir d'y rêver : ma mère avait hâte de courir chez ses parents. Ils venaient de passer quatre ou cinq jours dans leur cave; mais comme pareille aventure leur était arrivée déjà pas mal de fois depuis trois quarts de siècle, ils ne se faisaient pas de bile pour si peu. Ils avaient la meilleure mine du monde et le même visage que la dernière fois. Pourtant je les reconnus à peine, tant ils me semblèrent vieillis, antiques. Ils appartenaient au passé. Un siècle d'histoire me séparait d'eux.

Je revins à la maison et, dès la porte, je compris enfin ce qui était changé dans les moindres choses : j'avais grandi, je voyais les objets de plus haut, cette perspective nouvelle les tassait et les diminuait. Je visitai l'appartement plus en détail, et 'est alors que je découvris qu'une balle perdue tait entrée dans le salon. Elle avait fait un trou ond dans la fenêtre, elle s'était logée dans le mur

d'en face. Elle n'avait, par miracle, rien brisé. Mais j'eus le sentiment qu'elle m'avait atteint, moi : car je ne retrouvais plus nulle part l'enfant que j'étais hier encore, je devinais qu'il était mort, et que c'est la balle qui l'avait tué.

LETTRE III

Vous savez comment on appelle ceux de ma génération : les enfants de la conquête. Il est admis que les faits de guerre, dont nous fûmes les témoins à peine conscients, nous ont marqués d'une empreinte indélébile, qu'ils ont humilié notre énergie, appauvri notre tempérament, désenchanté notre imagination pour jamais. Ils nous ont fait secs, égoïstes, pessimistes. Ce n'est pas une observation, c'est une théorie, qui n'a pu prendre naissance que dans le cerveau d'hommes alors déjà faits. Moi, je la tiens pour contraire à la vérité; et vous pouvez m'en croire, puisque je juge sur moi-même, et que je ne parle point par ouï-dire ou par raisonnement.

Non, la guerre ne nous a pas énervés : elle nous a trempés, elle nous a virilisés avant l'heure. Elle a suppléé aux lacunes de notre éducation, en nous révélant la solidarité sociale par les risques et par

les douleurs auxquels nous avons participé. Je n'ai acquis le sens de la famille que cette année-là, en me serrant contre mes parents près du feu unique et pauvre, allumé dans la plus petite chambre, et dont le souvenir depuis m'est resté longtemps vénérable, sacré comme l'image du foyer antique. Sans trop de folie de chauvinisme, avec une sincérité touchante, j'ai aimé la Patrie, que mon imagination d'enfant, aisément créatrice de symboles, personnifiait sous les traits d'une belle femme blessée. A l'âge où il est toujours légitime, peut-être nécessaire de ne songer qu'à soi, j'ai vaguement senti le devoir de ne développer ma personne qu'en vue d'un relèvement commun; mes premiers rêves ambitieux ont été des rêves de gloire collective, anonyme. Nul ne doutait qu'une autre guerre fût prochaine. Sans doute, nous autres enfants, nous aurions alors juste l'âge de marcher au feu. Nous pensions que la plupart de nous mourraient prématurément. Nous acceptions cette destinée. Pendant au moins quelques mois, nous fûmes de petits Spartiates. Non, cela ne fut pas déprimant comme on l'a dit.

J'avoue que cela dura peu. Les souvenirs de notre enfance héroïque ne tardèrent pas à se confondre avec les images de la littérature qu'on nous enseignait. Nous redevînmes de simples écoliers, Rome remplaça Sparte, et les réalités sanglantes

que nous avions vécues ne nous servirent que d'introduction au *de Viris illustribus*. Je repris le cours de mes études universitaires et de mes succès, machinalement, comme on retourne à son bureau.

La comparaison est plus rigoureuse que vous ne pouvez croire : le Français devient fonctionnaire dès le collège, surtout quand on y sait lui suggérer de choisir la carrière du professorat, et qu'ainsi on fixe dès lors, on assure pour jusqu'à son dernier jour sa vie à peine commencée. C'est ce qui m'arriva. L'un de mes maîtres, ravi des aptitudes de bête à concours que je montrais, m'appela un jour « petit normalien ». Ce mot décida de ma destinée. Je me sentis libéré de tout souci d'avenir. Je n'avais plus qu'à me laisser aller, et je me laissai aller en effet, sans le moins du monde réfléchir si j'avais ou non la vocation d'enseigner. Je réfléchis plus tard, trop tard, quand le tour fut joué, et que j'eus subi jusqu'au bout, pour ainsi dire à mon insu, la préparation universitaire.

Heureusement, j'avais aussi une vie réelle et personnelle, tout à fait à part de mes études. Je sentais, je pensais, j'achevais de constituer mon être moral. Cette duplicité d'existence n'est bien accusée toutefois qu'à partir de ma onzième année. Entre la guerre et cette époque, je ne retrouve

point de traces de ce moi librement actif et sensible qui est véritablement moi-même : c'est comme une perte. Je n'ai gardé de cette période qu'un souvenir négatif, celui d'une atonie sentimentale absolue. Deux ans de ma vie s'écoulèrent sans que mon cœur éprouvât rien de passionné. Je ne saurais qualifier ainsi mes affections naturelles et d'habitude, si vives fussent-elles. D'autre part, je n'avais point d'amis. Ce mot, pour un collégien, présente un sens parfaitement déterminé. Il ne désigne pas toujours celui des camarades que l'on préfère, mais celui chez qui l'on va et qui vient à la maison. C'est une différence de point de vue plutôt que de sentiment. On voit le condisciple au jour du collège, et l'ami au grand jour de l'humanité. Je n'avais de relations à domicile avec aucun de mes camarades, pas même avec Georges Mauduit, chez qui je ne commençai de faire des visites que l'année du catéchisme, nos mères s'étant liées à l'église.

Je me félicitai de leur sympathie, parce qu'elle favorisait ma tendresse à l'égard de Georges, un peu engourdie, mais en voie de se ranimer ; et, de plus, parce que les Mauduit, fort religieux, me semblaient des gens convenables à fréquenter au moment de ma première communion. Non que je fusse devenu tout d'un coup pieux, fervent, mystique. Après mes années de puéril et farouche

anticléricalisme, j'étais tombé dans l'indifférence, non seulement en matière de religion, mais en matière de morale. Je n'eus pas la moindre émotion, ni aucune pensée de recueillement, lorsque je pris place, le premier jeudi, dans la chapelle de Saint-Louis d'Antin. Mais il s'agissait de suivre un cours : j'y fus assidu, comme au collège, et machinalement docile; j'y fis, de même, abstraction de toute originalité, de toute critique, de toute pensée libre; j'y apportai le même esprit d'émulation, et je me fis un point d'honneur d'être catéchumène modèle, comme j'étais élève modèle.

L'enseignement religieux, qui, au temps de ma première enfance et sous la direction maternelle, avait été de nul effet sur moi, m'imposa du jour au lendemain une croyance que je ne discutais pas, une doctrine et une règle de vie. Cette foi passive ne me transportait point, elle n'était qu'à la surface de mon âme d'où elle n'avait pas jailli spontanément, mais elle l'organisait à merveille. Je n'étais guère imbu d'esprit chrétien, mais j'étais admirablement préparé à la discipline catholique par l'éducation de l'Université, romaine et impériale comme l'Église. Le petit individu latin que j'étais s'y adapta, comme jadis le monde latin s'y est adapté. Ce n'est ni la première ni la dernière fois que j'ai lieu d'assimiler dans les grandes lignes

l'histoire particulière d'un homme et l'histoire générale des hommes.

Un jeudi, à la sortie du catéchisme, ma mère m'annonça que nous irions goûter chez Mme Mauduit. Je n'en fus rien moins que joyeux. Il me sembla que les parents de Georges et les miens se concertaient pour resserrer notre amitié. L'effet de cette intervention y devait être plutôt contraire, car je tenais ombrageusement à la liberté de mes choix. Du coup, mon amitié d'enfance était classée dans la catégorie des affections imposées. Et puis, j'éprouvais d'avance une gêne — non de timidité : mais je prévoyais que j'allais trouver chez les Mauduit toute chose arrangée autrement que chez nous, c'est-à-dire, selon moi, de façon anormale, incorrecte; que je souffrirais de cette incorrection, car ces gens m'étaient, en somme, sympathiques; et que j'aurais un effort pénible à faire pour dissimuler mon impression mauvaise quand je raconterais la journée.

Soudain, je me rappelai que Georges avait une sœur : de toutes les anomalies que je pouvais imaginer, celle-ci était bien, à mes yeux de fils unique, la plus surprenante et la plus effarouchante. J'eus le sentiment assez fin qu'on ne saurait vivre en contact avec une personne du sexe, même à nos âges, sans être modifié par cette mystérieuse

influence féminine, et j'appréciai un peu plus bas la valeur de mon ami. Je savais bien que cette sœur, notre aînée de deux ans, était déjà presque une jeune fille; mais je ne pouvais me la représenter autrement qu'une insignifiante petite fille, étrangère à toute haute pensée, incapable de soutenir une conversation avec de graves petits hommes tels que son frère et que moi. Je souhaitai qu'elle fût absente quand je viendrais : car je me figurais qu'avec elle, Georges devait avoir des façons, un langage puéril et mièvre qui m'horripilerait, mais que, par galanterie, je serais tenu d'imiter.

Puis je m'avisai qu'au fait, je n'avais encore jamais eu l'occasion de m'entretenir avec une femme qui ne fût point ma parente. C'était un début! J'éprouvai une timidité qui m'humilia, et qui, par réaction, se tourna en fatuité : si par hasard la sœur de Georges devenait amoureuse de moi? Que faire? Je me sentis disposé à la condescendance. Je m'attendris à cette idée que je pourrais aimer la sœur de Georges par contre-coup. Il me souvint à ce moment qu'elle s'appelait Aline, et j'en fus presque désespéré, car je jugeais ce prénom affreux, rédhibitoire; mais, par un dédoublement, par une contradiction singulière, en même temps que je le jugeais affreux, il me paraisait charmant, et je me le répétais tout bas avec délice.

Je me dis encore, à demi-voix : « On prétend

qu'elle est si jolie ! » Je cherchai qui avait bien pu me le prétendre ; je n'arrivai point à démêler si l'on m'avait tenu véritablement, ou si je feignais que l'on m'eût tenu ce propos, pour me monter le coup ; mais je demeurai certain qu'Aline était remarquablement belle. Tout cela m'agitait fort, je ne pus dissimuler mon impatience, et j'entendis faire autour de moi des réflexions, qui m'irritèrent, sur le ridicule excès de ma nervosité.

En arrivant chez les Mauduit, j'appris d'abord que mon souhait était exaucé : Aline était sortie avec son institutrice. Je ne sais trop si je fus content ou désappointé. Je regardais surtout le décor, qui me donnait la plus fâcheuse impression. Je trouvais l'appartement trop bas de plafond, obscur, le mobilier incolore et banal. Georges, qui me faisait l'effet d'un personnage au lycée, perdait au moins deux ans à être vu chez lui. Il n'avait plus les mêmes intonations ni le même timbre de voix. Sa chambre, où il m'emmena, me parut tout à fait une chambre de bébé. Nous étions ensemble d'une gaucherie pénible, nous n'avions rien à nous dire. Il me montrait ses livres, ses objets personnels. C'était une corvée pour lui comme pour moi.

La porte s'ouvrit. Aline, qui venait de rentrer, parut. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rien senti de plus violent. Tout mon être fut soudain tendu jusqu'à l'extrême limite de sa résistance,

ébranle dans ses fondements comme par les secousses de l'agonie. Je dépensai, en quelques secondes, tant de ma force vitale, qu'une angoisse sourde me prit d'en rester brusquement court. J'éprouvais une joie prodigieuse, mais qui me surmenait jusqu'à la souffrance et jusqu'à me mettre en danger. C'était un enchantement douloureux, un ravissement mortel. Il fallut me lever de ma chaise. J'avais le vertige. L'effort de simple politesse que je fis pour me tenir debout fut héroïque.

On ne décrit pas, on n'analyse pas la beauté, parce qu'à proprement dire, on ne la voit pas : on en juge par l'émotion qu'elle nous cause, le bonheur qu'elle nous promet et que notre avidité escompte. La beauté d'Aline n'était peut-être qu'ordinaire : elle m'était révélée surhumaine, puisqu'elle me faisait vivre des siècles en une minute, avec l'angoisse d'en mourir tout de suite après; mais je ne m'arrêtais à aucun détail de son visage. Ah! si, pourtant, ses yeux — ses yeux m'avaient du premier coup fasciné, je n'en pouvais plus détacher les miens — ses grands yeux d'un bleu presque gris, clairs, profonds, sans fond — ah! voilà d'où venait mon vertige! — ses yeux aux grands cils retroussés et touffus, ses yeux qui, dans mon imagination nourrie de poésie antique, évoquaient des mirages d'étangs et de bois sacrés. Ils étaient, ces yeux, si enfantins, que je remar-

quai par opposition qu'Aline n'était pas l'enfant que j'attendais. Ou bien je fis cette remarque plus tard, seulement quand elle sortit de la chambre, quand je la vis marcher, quand je vis qu'elle avait les allures, les formes d'une femme.

La conscience des enfants est plus simpliste que celle des grandes personnes : elle n'en est souvent que plus clairvoyante. Un adulte eût douté peut-être, moi je ne doutai point dès le premier instant que le sentiment où j'étais en proie fût le sentiment de l'amour. Je le nommai de son nom.

Plus tard, une fois Aline partie et quand je fus un peu apaisé, je rappelai devant ma mémoire la chère image, afin de l'étudier; mais elle m'échappait, elle ne se précisait point. Je parvins seulement à me ressouvenir qu'Aline n'était pas coiffée comme une enfant, mais comme une femme : ses cheveux relevés découvraient sa nuque. Il me suffit de cet indice pour m'assurer que mes sentiments à son égard n'étaient pas un enfantillage, et que j'aimais comme aiment les hommes.

Une vision fugitive de son élégance m'avertit que cet amour était raffiné, parisien, et je crus respirer encore le frais parfum d'extérieur qu'elle avait apporté dans la chambre close. Je souris d'un air de supériorité : je me rappelais à présent mon amour le plus ancien, celui que m'avait inspiré, au bord de

la mer, une baigneuse, une nymphe inconnue. Je comparais avec mon amour actuel ce sentiment rudimentaire. Je le dédaignais un peu : c'est lui pourtant dont le naïf mais voluptueux souvenir troubla ma tendresse nouvelle d'un peu de sensualité. Au reste, je n'étais toujours pas moins ignorant qu'en ces temps lointains. Je rêvais d'une possession, mais purement contemplative, je ne soupçonnais point d'autre joie que celle des regards échangés : elle était déjà trop forte pour mon cœur. Ma main peut-être eût osé toucher celle d'Aline; mais effleurer d'un baiser sa joue! ah! je tremblais d'en concevoir le désir, j'essayais de m'y soustraire en me détournant des images qui me le suggéraient malgré moi, comme on ferme les yeux quand le vertige vous prend; mais la vision intérieure n'est pas maîtresse comme l'autre de se suspendre, elle est obligée de s'exercer continuellement, elle est à la merci de son objet.

Tandis que ce drame secret se jouait en moi, je faisais des gestes, je disais des paroles naturelles. Personne n'aurait pu soupçonner que je n'étais pas de sang-froid. Je dissimulais sans y penser, par instinct et en perfection. Mais la dissimulation instinctive m'amena vite à la dissimulation réfléchie. Je compris que, si je trahissais ma pensée à des personnes adultes, elles en souriraient; rien qu'à cette idée, je voyais rouge. Je me renfermai,

je devins hostile à tous. A dîner, je dus faire le récit de ma visite : j'omis de mentionner que j'avais vu la sœur de Georges. Ce fut ma mère qui prononça le nom d'Aline, et elle se contenta de dire que cette petite n'était point mal, quoique à l'âge ingrat! Je m'indignai de tant de froideur, je résolus plus fortement de ne point livrer mon secret. Mais j'entendais voir désormais les Mauduit au moins une fois par jour, ou davantage, monter chez eux sous le moindre prétexte. Je sentis qu'il fallait justifier d'avance l'établissement de cette intimité brusque, et je feignis d'éprouver pour Georges, en coup de foudre, l'amitié la plus exaltée. Je passai la mesure : on me savait d'habitude plus modéré dans l'expression de mes sentiments, et mon père m'envoya au lit de bonne heure pour calmer cette excitation nerveuse qui le surprenait, qui l'inquiétait presque.

Je ne pouvais rencontrer Aline que par hasard : je m'ingéniai à multiplier les hasards. Je l'espionnai, je me découvris des aptitudes de policier. Je fis une enquête, et je sus minute par minute l'emploi de ses journées. Quand elle avait des cours à la même heure que nos classes, je partais en avance pour le collège, j'allais prendre Georges chez lui. D'autres fois, je me détournais de mon chemin soit à l'aller soit au retour, j'avais toujours affaire où elle devait passer. Mais il me suffisait de

l'apercevoir à distance, je me cachais. J'osais même, faute de mieux, la guetter dans son escalier. dont je montais et redescendais plus de dix fois les cinq étages, pour avoir l'air, si on me surprenait, d'aller chez Georges ou d'en venir.

Le jeudi et le dimanche, je passais chez les Mauduit l'après-midi entière. Pour rien au monde je n'aurais déguerpi sans l'avoir vue. Cela m'obligeait à demeurer des heures dans la société du frère, à qui je témoignais une hypocrite tendresse. Comme il était de nature peu sentimentale, il répondait à mes avances par les rebuffades les plus grossières : je me mettais à le détester. Et je redoutais encore plus d'être deviné par lui que par ses parents ou les miens : car à présent je me défiais des enfants de mon âge tout autant que des adultes. Je les sentais aussi incapables de comprendre mon cœur et de le ménager ; et je savais bien que Georges surtout se moquerait de mon amour cruellement.

Je me doutais bien d'ailleurs qu'il y verrait clair, où les grandes personnes n'y voyaient goutte. Je ne me trompais point ; car, un jour que je le suppliais de m'accorder pour le prochain dimanche un rendez-vous, et qu'il se faisait un malin plaisir de me le refuser, il me déclara pour en finir qu'il ne se souciait pas de favoriser mes passions.

— Quelles passions? balbutiai-je, devenant tout pâle et tout glacé.

— Mais... ton grand amour pour ma sœur

— Tu peux croire?... dis-je.

— Tiens! ça crève les yeux.

J'attendais un rappel aux convenances; mais il ne me fit point l'honneur d'estimer que j'y eusse failli, et il se contenta de me rire au nez.

Je revins chez moi au désespoir, je passai une nuit misérable, dans les transes, comme le pauvre homme qui s'est oublié jusqu'à commettre quelque crime malséant, un attentat aux mœurs, et qu'on fait chanter ou qui tremble que cela soit dans les journaux, que cette publicité le réduise au déshonneur, au ridicule, au suicide. Le pire est que je n'aimais plus Aline du tout : la peur me paralysait. Je ne sais trop de quoi j'avais peur, le fait est qu'il n'arriva rien. Je pus reprendre deux jours plus tard mes habitudes, sans y être dorénavant troublé que par les sarcasmes intermittents de mon camarade, qui heureusement se dispensait de m'attaquer en la présence de sa sœur.

Mais je n'étais qu'à demi rassuré, j'avais des sueurs froides lorsque nous nous trouvions réunis tous les trois. J'observais Georges, j'étais attentif à ses moindres jeux de physionomie. Mes regards humbles le conjuraient de ne pas parler... Je rerettais aussi qu'il ne parlât point. Aline aurait

su... Elle avait l'air de ne rien comprendre. Elle semblait femme : elle était puérile et garçonnière. Lorsque je jouais avec elle, j'étais heureux : elle s'amusait — je sentais bien la différence. Elle ne s'étonnait d'aucune des combinaisons invraisemblables que j'imaginais quotidiennement pour la rencontrer. Rien ne lui paraissait louche. Elle me disait bonjour naturellement, son sourire répondait au mien. Au fait, je préférais peut-être qu'elle manquât de clairvoyance. Je n'avais pas à craindre ses plaisanteries, son dédain. Cela était mieux ainsi. L'enfance est si admirablement idéaliste que je pouvais me croire satisfait.

Bientôt des scrupules naïfs troublèrent cette sérénité. L'idée fixe de mon amie me donnait des distractions, au collège, au catéchisme. J'étais avant tout un élève sérieux, j'étais un chrétien plein de bonne volonté, sinon de ferveur : ma conscience s'alarma. Je vis mon innocent amour sous un aspect de péché. Je ne doutai point que je m'en dusse accuser à mon confesseur.

Ce devoir, que je ne discutais pas, me parut effroyable; mais la vanité me soutint. J'étais évidemment le seul du catéchisme qui eût à confesser un tel péché, un péché d'homme! Cela tourna d'abord à l'avantage de la religion. Je ne l'avais jusqu'ici envisagée que comme un objet d'étude : je m'aperçus qu'elle n'était pas sans rapport avec

notre sensibilité. Je m'avisai, mais en dernier lieu, que j'éprouverais un soulagement véritable à m'exonérer de mon secret. Le caractère sacré du confident que j'avais choisi m'était garant que l'on m'écouterait sans rire.

Je m'approchais deux fois par mois du tribunal de la pénitence, et j'étais à quatre jours de ma prochaine confession. Je l'attendis avec une vive impatience, mon amour et ma foi nouvelle s'exaltaient réciproquement. Cette épreuve devait décider de mon avenir de chrétien ; j'en pouvais sortir passionnément religieux, ou désillusionné, peut-être à jamais, sur les bienfaits et sur l'efficacité de la religion.

Vous vous rappelez la visite d'Emma Bovary au curé du village? J'ai relu cette page bien souvent, pour y retrouver, chez un personnage fictif, l'amertume du désenchantement que je savourai ce jour-là.

Pour la première fois je venais au confessionnal avec des sentiments spontanés, où les convenances et les suggestions du rite n'étaient pour rien. Pour la première fois je puis dire que j'avais examiné ma conscience : car d'habitude, au lieu de l'interroger, j'avais recours à un répertoire imprimé dans mon manuel, et que je feuilletais, à peu près comme je feuilletais mes dictionnaires pour y chercher les mots de mes thèmes ou de mes versions.

Plusieurs petits pénitents de mon âge attendaient leur tour dans la chapelle. Ils n'avaient aucun recueillement. Ils se tenaient décemment, parce qu'ils étaient tous bien élevés et qu'ils appartenaient à des familles bien pensantes; mais ils ne se faisaient point scrupule de chuchoter ensemble, non plus que leurs mères ne s'en font scrupule à la messe. Ils causaient comme elles de chiffons, et se moquaient d'un camarade peu fortuné dont le costume leur paraissait inélégant. Ce manque de charité me scandalisa.

Je regardai qui était dans le confessionnal; je n'apercevais qu'un pauvre dos d'enfant, bien voûté, bien humble et, de part et d'autre d'une petite tête toute ronde, toute rase, deux bouts d'oreilles prodigieusement rouges. Je ne pus me défendre de sourire et de prendre un air de supériorité, en songeant au probable enfantillage des péchés qui faisaient rougir à ce point l'innocent. En quoi sans doute je jugeais mal, car plusieurs de mes camarades avaient des aveux à faire qui m'eussent beaucoup surpris, et la plupart me dépassaient de fort loin en précocité.

Je me tins à l'écart, je ne pensais à rien, mais je prenais cette absence de toute pensée pour une profonde méditation. Le temps vide ne se mesurant pas, l'attente ne me parut point longue : j'aurais demeuré là éternellement, j'eus un sursaut

quand je vis que c'était mon tour. J'allai m'agenouiller tout languissant d'amour et de piété. Je cherchai à bien voir, au travers du grillage, la vénérable et sympathique figure du prêtre. Je remplis distraitement et avec quelque impatience les formalités préliminaires. Mon confesseur me donna quelques encouragements, où je sentis de la banalité; puis il me demanda si je ne préférais point par hasard qu'il me posât des questions : je répondis assez sèchement que non. Je m'aperçus qu'il avait hâte d'en finir, cela me piqua, et je n'éprouvai plus la moindre timidité. Je me mis tranquillement à lui exposer l'état de mon âme, en termes si mesurés, si choisis, si justes que j'en fus moi-même frappé. Il ne parut pas l'être moins.

Je me rends bien compte à présent que ma confession était un peu étrange; mais il eut tort de ne pas dissimuler son ironie. Il souriait, malgré la sainteté du lieu! Cela me parut d'une inconvenance extraordinaire et ensuite me peina horriblement. Dieu même ne me comprenait pas! Car Dieu est en personne dans le confessionnal, sous les apparences de son vicaire. Je me résignais à être incompris des hommes, mais non de la Divinité. J'eus pour la première fois le vertige du doute, ma foi chancela, les voiles de ma conscience se déchirèrent, mon horizon s'élargit, je perdis douloureusement l'innocence de ma

pensée. J'entrevis, comme une terre promise, les champs austères de la philosophie. Elle ne me parut point séduisante, et cependant désirable. Je conçus à tout hasard une très haute idée de moi, et je me raidis contre le prêtre qui me reprochait inconsidérément d'avoir oublié, dans cette préoccupation d'une faute chimérique, mes péchés habituels, mes petits péchés d'enfant. Il saisit cette occasion pour me faire une théorie élémentaire sur les mauvais effets du scrupule. A ce dernier coup, je sentis fermenter en moi mon vieux levain d'anticléricalisme, et je projetai de prendre un autre confesseur, celui-ci étant véritablement par trop « jésuite ». Je dis mes prières avec une froideur marquée, et je me retirai, digne, mais désolé.

A son insu pourtant, le prêtre avait dit un mot qu'il fallait me dire : mon amour pour Aline n'était pas un sentiment sérieux. Cette épithète suffit à jeter le désarroi dans mon cœur, le sérieux étant ce que je prisais le plus. J'étais avant tout bon élève, au lycée comme au catéchisme : en cette qualité, je ne crus pouvoir me dispenser de sacrifier un sentiment frivole, qui m'était une occasion de divertissement. Je décidai que, ni le lendemain ni désormais, je n'userais plus de mes combinaisons ordinaires pour rencontrer Aline dans la rue. Mais quand j'arrivai au bout de la première journée sans l'avoir rencontrée en effet, je souffris si cruel-

lement, je me sentis si détaché de tout et en appétit de mourir, que je compris l'absurdité, le danger d'un sacrifice aussi brusque et aussi total. Je pris le sage parti de procéder plus doucement, je me fixai une sorte d'hygiène. Je me donnai à moi-même l'autorisation de voir Aline tous les deux jours.

Cette demi-mesure n'eut pas de meilleurs effets. L'idée fixe devenait plus obsédante par suite de la privation. Je ne vivais à proprement parler qu'un jour sur deux; durant tout le jour intermédiaire, je n'étais capable de rien faire que compter les heures, ou repasser les joies de la veille et anticiper celles du lendemain. De plus, il m'arriva une fois de mal ourdir la combinaison qui devait me permettre de rencontrer Aline, et je demeurai deux jours de suite sans la voir. Je faillis à la lettre devenir fou.

Mais je me souvins à propos de ce que m'avait dit mon confesseur, touchant le scrupule; et je pris garde que j'étais bien inconséquent de me donner tant de mal, de tant me faire souffrir, pour extirper de moi un sentiment aussi peu coupable que peu sérieux. Je recommençai donc, en toute sûreté de conscience, à rechercher Aline quotidiennement, et je me réconciliai du même coup avec une religion qui s'accommode si bien à nos affections humaines.

Alors je m'avisai que, sans doute, les Mauduit étant fort religieux, Aline renouvellerait sa première communion lorsque son frère et moi ferions la nôtre. Ce serait un lien nouveau entre nous, un lien mystique! Je fus transporté d'allégresse. A partir de ce jour, je vécus dans un état de joie continuelle, de plénitude. Je voyais une fois toutes les vingt-quatre heures l'objet de ma passion, je lui touchais la main, rarement nous échangions deux ou trois paroles banales : que pouvais-je souhaiter de plus? J'avais douze ans, j'ignorais les réalités de l'amour, ma candeur était parfaite, mais voluptueuse. Lorsque, m'examinant en vue de la confession, je lisais *sérieusement* le questionnaire de mon manuel pour ne plus mériter les reproches du prêtre, j'y trouvais d'étranges questions concernant les mauvaises pensées et les actions immodestes : mais je ne soupçonnais aucun rapport entre mon amour et ces choses-là, qu'au reste je n'entendais point.

Mon père était trop nettement irréligieux pour admettre que ma première communion fût fêtée à la maison comme un événement de famille. Mais je fus autorisé à passer la soirée précédente chez les Mauduit, où il y avait une façon de veillée de prière. Ce fut pour moi une veillée d'amour. J'y goûtai une ivresse véritablement sans mélange. Georges était trop pénétré pour songer à me taqui-

ner ce soir d'allusions malicieuses. Je ne sentais pas sur moi son regard clair et gênant. Il me parut même que le spectacle de ma tendresse naïve l'attendrissait, j'en fus touché, et je me repris à l'aimer, lui aussi, de toutes mes forces. Quand je dus partir, le frère et la sœur réclamèrent la bénédiction de leurs parents : je fus béni par la même occasion. Enfin nous nous embrassâmes tous les trois, c'était un bonheur inespéré.

Comme nous demeurions assez près des Mauduit et que l'on pouvait avoir toute confiance en ma sagesse, on n'avait pas pris la peine de m'envoyer chercher malgré l'heure tardive. Je revins seul, dans la nuit fraîche. Je courais et je faisais des gambades. Puis je me demandai avec un peu d'inquiétude si cette allure était bien conforme à la dignité d'un jeune chrétien qui va communier le lendemain pour la première fois ; mais j'avais pour moi l'exemple de Saül, qui a dansé devant l'arche : je pouvais égayer mon bonheur sans remords, l'allégresse est une vertu chrétienne. L'idée me vint, sans aucune transition, que ce serait dommage de mourir cette nuit, malgré la certitude du bonheur éternel que cette mort opportune me garantirait. J'envisageai cette possibilité de mort subite avec un incroyable sang-froid. J'espérais toutefois que Dieu, s'il était dans l'intention de me rappeler à lui si tôt, attendrait bien encore vingt-

quatre heures, et ma première pensée, quand je m'éveillai le lendemain, fut que je l'avais bien dit. J'avais plutôt de la sérénité que de l'émotion.

Il aurait fallu que les joies de cette journée fussent bien prodigieuses, bien surhumaines, pour soutenir seulement la comparaison avec tout ce que mon imagination complaisante avait pressenti de sublime. Je fus désenchanté dès les premières minutes. On nous réunit d'abord dans notre salle des catéchismes. Elle n'avait pas de décoration de circonstance. J'avais rêvé les prêtres en habits magnifiques : ils portaient la soutane et le surplis. Je comptais sur des incidents : un enfant bourrelé de remords, tombant à genoux, s'accusant de quelque péché honteux, omis la veille au cours de sa confession générale; un autre s'approchant de la table sainte en état de péché mortel, et foudroyé là, sur les dalles. Tout se passa le plus platement du monde. Je remarquai pour la première fois l'extrême laideur de la plupart d'entre nous, garçons ou filles, tous à l'âge ingrat; ma mélancolie en fut aggravée. Enfin je m'étais flatté sans doute qu'au moment où je recevrais l'hostie, j'aurais, si je puis dire, une preuve gustative de la transsubstantiation : Dieu ne se révéla pas à mes sens, et je n'eus que des impressions ordinaires, au lieu du miracle que j'attendais.

Ma franchise vis-à-vis de moi-même n'était pas

encore à toute épreuve, je ne m'avouai pas ma désillusion ni l'ébranlement de ma croyance. Mais je détournai ma pensée de Dieu pour la reporter sur Aline, qui, elle, ne pouvait pas me désillusionner. Je la cherchai des yeux. Les voiles baissés cachaient les visages, j'eus le chagrin de ne la point reconnaître, et je songeai avec détresse que, dans le Paradis, j'aurais encore plus de peine à la retrouver parmi la foule : car les élus, tout en n'étant qu'une minorité infime, devaient encore être beaucoup trop nombreux. Je mis mes deux mains sur mon visage et je priai sans aucune sincérité de foi, avec des élans factices, avec la ferveur du désespoir.

Aussitôt après ma première communion, je recommençai de souffrir dans mon amour. Nous étions partis pour Rueil dès la semaine suivante. Les Mauduit allaient en villégiature à peu de distance de là, et chaque matin je prenais avec Georges le premier train de Paris; mais je ne voyais plus Aline que le jeudi et le dimanche. Je fus séparé d'elle bien plus complètement à dater du mois d'août. Les Mauduit, outre leur chalet de banlieue, possédaient un château dans la vallée de l'Andelle. Le lendemain de la distribution des prix, ils s'y installèrent pour deux mois.

Leur départ me fit prodigieusement pleurer. Personne autour de moi ne soupçonna la violence de

ma douleur. J'avais déjà sur moi-même assez d'empire pour dissimuler en présence de témoins. Je vins déjeuner, je vins dîner, l'air parfaitement calme et même indifférent. Dès qu'on était hors de table, je remontais dans ma chambre, je m'y enfermais pour éviter toute surprise, et mes larmes recommençaient de couler. Je ne pensais à rien, sinon à l'impossibilité où j'étais de voir Aline, et à l'impossibilité où j'étais aussi de supporter cette privation. Pour un enfant, deux mois, c'est toujours. Aline me semblait morte, et je regrettai vaguement qu'elle ne fût pas en effet plutôt morte. J'étais affamé de douleur définitive et irrémédiable. Je ne voulais plus regretter, je ne voulais plus espérer. Je résolus d'agir comme si elle était morte, comme s'ils étaient tous morts, et de ne pas même écrire. — J'écrivis le lendemain, à Georges bien entendu, une lettre interminable, où j'exécutais ce tour de force de crier à chaque ligne mon amour sans y faire la moindre allusion, sans même prononcer le nom d'Aline, sauf à la fin pour un banal compliment et pour demander de ses nouvelles.

Je réitérai le lendemain, le surlendemain. C'est dommage que je n'aie point ces lettres : elles ne doivent pas être d'un style bien précieux, mais je ne crois pas que Mlle de Lespinasse ou la Religieuse portugaise aient jamais rien écrit de plus passionné.

J'attendis huit mortels jours une réponse. Je l'eus enfin, mais brève, sèche, sans effusion de cœur. Georges ne me disait pas un mot d'Aline : j'avais prévu cette taquinerie ! Je le conjurai, dans les termes les plus humbles, d'y mettre fin. Je ne reçus encore sa réponse qu'au bout d'une semaine. Il ne me donnait pas davantage de nouvelles d'Aline, mais il daignait m'expliquer son silence en post-scriptum : il se refusait, déclarait-il, à favoriser en aucune manière des sentiments qu'il qualifiait d'absurdes et de malsains. Je fus tout éperdu de honte en lisant ce rappel à l'ordre, et je me mis à détester Georges comme on ne peut détester que son meilleur ami.

Cinq ou six jours plus tard, je reçus une nouvelle lettre, mais affectueuse et gauchement cérémonieuse : Georges m'invitait à Radepont, où il m'assurait que ma venue ferait le plus grand plaisir à lui-même, à ses parents et à sa sœur. Je fus saisi de joie, et de peur : jamais, pensais-je, mon père ni ma mère ne consentiraient à se séparer de moi. Heureusement j'avais très mauvaise mine, ma nervosité devenait inquiétante et cette appréhension la redoubla ; ma mère estima qu'un changement d'air serait excellent pour moi, et je fus autorisé à accepter l'invitation par dépêche.

Mon père me conduisit jusqu'à Gisors, où M. Mauduit père avait eu la complaisance de me

venir chercher. Le trajet de Gisors au village de Radepont est d'une heure un quart en chemin de fer, et le château est à trois quarts d'heure du village en voiture. Un vieux phaéton, tout crotté de boue sèche et grise, nous attendait à la station. Un gamin d'écurie en blouse bleue tenait le cheval dont la robe trop claire et mal teinte, les hanches saillantes, les tics nerveux me déplurent. Je remarquai d'abord qu'il y avait quatre places dans la voiture, et je m'étonnai que Georges ne fût pas venu au-devant de moi. Cette marque d'indifférence m'affecta péniblement.

Je n'étais point du tout dans l'état d'extrême allégresse que j'avais pressenti. Depuis que mon père m'avait, comme disent les soldats, « passé en consigne » au père de Georges, il me semblait littéralement être perdu. J'étais aussi très fortement impressionné par cette campagne que les Parisiens appellent la grande ou la vraie campagne, par opposition avec celle qu'ils savent goûter. Je pensais à Georges par intermittence et avec un entier détachement, je ne pensais aucunement à sa sœur. Le jour tombait. Je regardais M. Mauduit avec une curiosité hostile, j'étais étonné de le sentir assis contre moi. Je me demandais ce que je faisais à pareille heure, en pleins champs, auprès d'un étranger dont les façons me paraissaient singulières. Je me rappelais l'horrible crime

dont le récit m'avait causé ma première peur, et dont les images me revenaient, plus ou moins vagues, à l'esprit, chaque fois que je n'étais pas rassuré.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes au château. L'habitation était tout près de la grille par où nous entrâmes dans le parc. Un platane immense et isolé était derrière la grille; un réverbère éclairait l'envers blafard des feuilles. Je fus introduit dans le salon, où Georges, Aline et leur mère étaient assis autour d'une table ronde. Je les vis mal, à la clarté d'une lampe unique, et je les vis sans plaisir. Mon effarouchement m'interdisait toute joie.

Georges, ne trouvant rien à me dire, me demanda brusquement si je ne voulais pas me laver les mains avant de dîner. J'acceptai avec empressement, pour avoir un prétexte à sortir, et je le suivis dans sa chambre, où l'on avait dressé pour moi un lit à côté du sien. Je voulus lui exprimer que cette hospitalité simple et fraternelle me touchait, mais je dus me taire, faute de trouver les mots convenables. Nous redescendîmes. Le dîner me parut morne. Je sentais trop que ma présence ne changeait rien aux habitudes quotidiennes, je continuais d'être désorienté.

Mme Mauduit acquit des droits à ma reconnaissance en me donnant la permission de me coucher

au sortir de table : j'avouai que j'étais fatigué du voyage. Georges m'acompagna. L'idée que nous allions partager la même chambre ne me causait plus aucune douce émotion et m'effarouchait encore plus. Je n'avais jamais été interne. Je m'aperçus que j'avais une pudeur. Heureusement, Georges en était au même point que moi, et aussi gêné. Nous nous mîmes au lit sans nous regarder, sans nous rien dire, et d'un air de mauvaise humeur. Après quoi nous échangeâmes un bonsoir bien bourru, et il souffla la bougie d'autorité. Mais les rideaux de la fenêtre n'étaient pas tirés, on voyait encore trop clair dans la chambre. Je me tournai vers le mur et je me mis à pleurer aussi abondamment que le jour où Aline était partie.

Bientôt le souffle égal de Georges m'avertit qu'il dormait. Mon chagrin s'apaisa comme par enchantement, je fus pris de curiosité, et je me tournai de nouveau pour le regarder dormir. Sa physionomie me parut si enfantine que je ne pus lui tenir rigueur davantage et je me réconciliai avec lui. Puis je m'avisai d'une chose singulière, c'est que jamais je n'avais vu dormir personne, et j'en conclus qu'il ne saurait y avoir aucune plus significative marque de l'extrême intimité. Je me sentis alors tout attendri, très content, et enfin je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, Georges était déjà levé, presque prêt. Je ne sais pourquoi cela m'indisposa

contre lui. « Tu aurais bien pu me réveiller! dis-je. — Tu dormais si bien! » Cette sollicitude me parut affectueuse et ramena mon cœur à de meilleurs, à de plus tendres sentiments. Georges me fit alors connaître que nous devions nous hâter : c'était dimanche, il y avait une chapelle privée dans le parc, et tous les dimanches le curé du village voisin y venait dire une messe. Mlle Mauduit chantait pendant l'office. Ces nouvelles me ravirent, et je m'enhardis jusqu'à demander s'il y avait aussi un harmonium. Georges m'ayant répondu affirmativement, je me déclarai en mesure d'accompagner Aline, et même d'exécuter une entrée brillante pour le début de la messe. Je m'habillai à toute vitesse, nous courûmes à la chapelle. Georges, qui faisait fonction d'enfant de chœur et de sacristain, prépara les burettes et autres accessoires du culte. Moi, pendant ce temps-là, j'étudiais.

Aline, qui d'ordinaire s'accompagnait elle-même, vint quelques minutes avant l'heure pour repasser son morceau. Il ne parut point lui déplaire d'avoir un accompagnateur. Nous répétâmes, j'étais à peu près dans l'état d'âme de sainte Cécile. Je jouais *con amore :* jamais cette expression ne fut plus juste. Ma foi vacillante et ma passion endormie se ranimaient simultanément. Radepont me paraissait le septième ciel, et j'étais enfin bien heureux de me trouver ici

Je pus savourer ces mêmes joies mystiques le dimanche suivant; mais, dans la semaine, M[lle] Mauduit eut des allures véritablement trop peu conformes à l'idéal tout religieux que je m'étais formé d'elle. Elle fut familière, garçonnière, bien plus garçonnière que moi. Je la trouvai sèche, peut-être ironique; elle n'avait, non plus que son frère, aucun besoin de sentimentalité, et, comme lui, elle ne se faisait pas faute de me taquiner. Ils s'échappaient tous les deux, je courais à leur recherche durant des heures entières. Je ne goûtais pas le sel de cette plaisanterie; et ne sachant point de bonheur comparable à celui de la regarder sans rien dire, de l'approcher, de la toucher presque, je trouvais que le jeu de cache-cache était, par son titre même, le moins agréable de tous les jeux.

Une fois que j'avais cherché Aline pendant près de trois quarts d'heure, je mis à l'improviste la main sur elle. Elle s'était embusquée dans un fourré. Je me saisis d'elle violemment, je lui fis mal, non sans intention ni plaisir. Mais elle ne se plaignit pas. Elle me persifla seulement, elle me reprocha d'avoir mauvais caractère, je protestai. « Non, dis-je, car je comprends toutes les plaisanteries. » Je poursuivis, d'un ton pénétré: « Mais il y a des gens, que voulez-vous? de qui je ne puis rien supporter. » Je compris qu'il fallait ajouter

un certain mot, je fis un long effort sur moi-même, et enfin je murmurai : « Je ne peux rien supporter de ceux que j'aime. » Elle ne pensait plus à fuir. Nous allions lentement, côte à côte. En dépit de son silence, je sentais bien qu'elle était contente et très fière. J'osai, après un très long temps, lui jeter un furtif regard : elle souriait, vaguement, d'un air gourmand et enchanté.

Elle cessa dès lors de s'associer aux taquineries de son frère ; mais ce fut le seul aveu que j'en obtins d'une complicité sentimentale. Je ne demeurai plus que cinq jours : je n'en devais même demeurer que trois. La veille de celui qui était fixé pour mon départ, Georges me dit, de son insupportable ton sarcastique : « C'est demain qu'on pleure. — Non ! » dis-je, avec hauteur, et j'avais déjà des larmes plein les yeux. Avec cela je n'étais point fâché de partir, et fort impatient de m'en retourner chez moi. Mais on m'apprit au dernier moment qu'on m'avait ménagé une surprise. Mme Mauduit avait prié mes parents de venir passer deux jours à Radepont, d'où ils me remmèneraient. Ils arrivaient le lendemain. Je crus devoir témoigner une joie très vive, que je n'éprouvais aucunement.

Je n'avais pas imaginé mes parents à Radepont : leur venue inopinée dérangeait une habitude d'esprit. Enfin j'avais pris mes dispositions morales pour partir au jour primitivement fixé, mon chagrin

même était à point, et ne l'était que pour ce jour-là. Mes nerfs se tendirent à l'excès, les heures de grâce qui m'étaient accordées ne me procurèrent aucune joie nouvelle, et ne firent que gâter l'amertume exquise des adieux. Mais lorsque je fus revenu dans la maison de Rueil, où j'avais désiré revenir, je m'y trouvai lamentablement seul et dépaysé. Je ne savais plus, je me demandais, si mon séjour à Radepont, auprès de Georges et d'Aline, avait exalté ou glacé mon amitié pour lui, mon amour pour elle. Ce qui est indéniable, c'est que je ne pouvais matériellement pas vivre sans eux.

Toutefois, je laissai languir notre correspondance. Je me contentai d'écrire une lettre de remerciements officiels à Mme Mauduit et, chaque semaine, quelques mots à Georges. Je n'implorais plus de nouvelles d'Aline : j'étais sûr d'elle, je ne souffrais point de doute, mais de privation, et je voulais accepter cette souffrance avec stoïcisme, je me plaisais à mon martyre...

Ma religion cependant devenait sombre, renfermée, âpre : elle n'était pas pour cela plus assurée. Je croyais à peine, et je réalisais cette étrange antinomie d'une foi tiède et d'une fiévreuse dévotion. Une telle religion n'est guère viable. La mienne se fût éteinte d'elle-même si l'on ne l'eût galvanisée

en la contrariant. A la rentrée, mon père déclara net qu'il ne voulait pas entendre parler du catéchisme de persévérance. La plupart de mes camarades y fréquentèrent : je souffris d'une abstention qui me singularisait et que je jugeais de mauvais ton; et comme j'associais toujours indissolublement les images de mon amour avec celles de la piété, je décidai que je revendiquerais ma liberté de conscience par fidélité pour Aline. Au reste, si je m'en tenais à la lettre de l'enseignement catholique, mon devoir était-il douteux? Je sortais seul, on ne me demandait point compte de l'emploi de mes journées. J'en profitai pour continuer en cachette à m'approcher des sacrements.

Je n'allais plus à l'église comme en classe, cela n'était plus « sérieux ». En revanche, je faisais pour la première fois acte d'homme libre, j'usais de volonté, d'initiative; j'en étais fier. Surtout, j'avais un secret, et je pensais courir un risque. Ma vie, jusqu'alors en plein jour, s'enveloppait d'un mystère équivoque et séduisant, où des lueurs de catacombes vacillaient dans le lointain. L'atmosphère de ma sensibilité en fut modifiée. Je perdis la franchise de mes impressions, et même celle de mon intelligence. Elle devint plus subtile, plus minutieuse, et moins lucide. Mon enfance avait été naïvement héroïque : je tournais du héros au martyr, et cela est très différent. Une fois de plus

je vérifiais par mon exemple cette loi qui semble vouloir que tout homme vive en raccourci l'histoire de l'humanité : après mon antiquité saine, après mon orgueilleuse civilisation latine, je traversais une sorte de moyen âge.

Ce sont nos désirs qui déterminent la figure de leur objet. Celle d'Aline subissait donc à mes yeux une métamorphose en harmonie avec ma sensibilité nouvelle. La petite Parisienne que je guettais naguère au tournant des rues, la camarade garçonnière qui m'avait taquiné si cruellement à Radepont, devenait une vierge chrétienne des premiers siècles. J'avais fait des lectures un peu prématurées, je n'ignorais plus qu'en ce temps-là les fidèles, après la communion, échangeaient le baiser de paix. Mais je ne connaissais point la saveur incomparable de ce baiser, je n'osais pas même y penser à l'état de veille, il m'arrivait seulement d'y rêver quelquefois. J'étais tout ensemble innocent et impur ; j'étais chaste, mais ma chasteté n'était plus une vertu, elle était trouble, maladive. Ces inquiétudes coïncidaient sans doute avec le premier éveil de ma puberté.

A vrai dire je n'aimais plus Aline Mauduit, et je n'eusse point manqué de m'en apercevoir si la sincérité de ma conscience ne se fût altérée à ce moment juste. Je ne l'aimais plus, mais je l'avais aimée. Ce souvenir positif et ineffaçable me per-

mettait de donner une figure individuelle, un nom propre à l'être chimérique dont je rêvais comme tous les adolescents. Elle n'était cependant plus que ma chimère, et soumise aux mobiles caprices de ma fantaisie qui l'avait créée. J'avais fait d'elle la vierge chrétienne vêtue de blanc : le jour où mes sens s'épanouirent, je déchirai sa robe, elle apparut à mes regards avides telle que ses sœurs d'autrefois, exposées, dans le grand jour du cirque, devant cinquante mille spectateurs. Mais je n'étais pas mûr encore pour ce que l'on a appelé l'esthétique de Néron; et cette « nudité timide », en se révélant comparable à « la nudité sûre d'elle-même d'une Vénus Grecque », ne fit que ressusciter ma sensibilité plastique depuis trop longtemps engourdie. Mon imagination s'échappa des ténèbres du moyen âge, elle reconnut l'Antiquité par où elle avait commencé de vivre, et ce retour à son passé fut sa radieuse Renaissance.

Vers cette époque, mon professeur de français, me faisant un jour compliment d'une phrase heureuse, ajouta que j'avais le sentiment de l'antique et des belles formes. Ce mot suffit à m'enflammer. Mon goût pour la beauté des corps s'autorisa de cette consécration en quelque sorte officielle. Il devint passionné. Il était peut-être artiste, mais il n'était plus désintéressé. Ma sensualité se débridait. J'associais encore Aline, par pure habi-

tude d'esprit, à toutes mes découvertes amoureuses, et certains rapprochements m'effaraient. Je crus apercevoir en moi des abîmes de perversité.

Les adolescents sont toujours portés à croire qu'ils ne sont point faits comme tout le monde. Ils manquent d'expérience et de termes de comparaison. Les changements les plus naturels de leur personne physique leur semblent des monstruosités. Je jugeais de même de ma personne morale. J'étais à peine instruit des réalités amoureuses les plus simples, et je me croyais un débauché. Mon honnête conscience s'inquiéta. Je voulus rechercher les causes de cette soudaine, de cette effroyable corruption. Je les attribuai à une dégénérescence de ma foi, qui, par de scandaleux compromis avec mon amour, s'était alanguie peu à peu et tournée vers la volupté. Tout mon effort tendit à restaurer en moi la religion et à l'épurer. Ici encore je répétais l'histoire. J'eus ma Réforme, contemporaine de ma Renaissance. Elle aboutit vite à une sorte de protestantisme très libéral, si libéral que toutes mes croyances dogmatiques y sombrèrent. Je ne sauvai du naufrage qu'une morale que je crus indépendante, et qui n'était qu'un succédané informe de la morale chrétienne. Je faisais preuve de plus d'esprit ou d'instinct philosophique au temps de ma première enfance, lorsque je savais démêler qu'il y a identité de

cagotisme entre les morales religieuses et toute morale fondée sur une idée de devoir.

Je lus Voltaire, et je devins docile à la philosophie du XVIIIe siècle comme je l'avais été au catéchisme. Je repris le ton anticlérical. Je commençai de trouver fort justifiables les répugnances de mon père à l'égard des Mauduit, gens vraiment trop encroûtés de religion. Je ne pouvais me décider à espacer mes visites chez eux. Peut-être même voyais-je mon ami Georges encore plus fréquemment, mais mon unique plaisir était de lui dire des choses qui pouvaient le scandaliser. D'ordidinaire, il se dispensait de me répondre; il haussait les épaules, il baissait les yeux d'un air contrit et cafard; je crois, Dieu me pardonne! qu'il faisait des prières mentales pour obtenir que la grâce redescendît sur moi.

Ces façons m'horripilaient, j'insistais; un beau jour il me répondit, et je ne sais plus quoi, mais je sais que sa réponse me parut inepte. Je mesurai l'abîme qui nous séparait. Je me demandai comment j'avais pu perdre mon temps à chérir des êtres si inférieurs — car il va de soi que je répudiais la sœur en même temps que le frère. C'est ainsi que, du même coup brusque, se terminèrent mon premier grand amour et ma première grande amitié, qui, au reste, n'étaient depuis longtemps plus que des fantômes et des illusions de sentiments.

LETTRE IV

Ce n'est pas ce qui s'appelle rompre, mais prendre conscience d'une rupture antérieurement accomplie. Quand même, je respirai comme si je ne venais vraiment que de briser ma chaîne, hier encore importune, mais intacte. Les deux sentiments qui s'éteignaient après une lente agonie avaient exprimé si totalement l'évolution de ma sensibilité enfantine et adolescente, qu'il me parut, en les retranchant de moi, que je faisais du même coup table rase de tout mon passé. Je croyais — j'ai eu deux ou trois fois l'occasion de croire, au cours de mon existence — que l'on peut supprimer ses antécédents et recommencer à vivre sur nouveaux frais. C'est peut-être une illusion, mais la plus utile, la plus tonifiante des illusions. Elle coïncidait alors avec l'épanouissement de toutes mes facultés et de toutes mes ambitions : elle m'enivra. Je me découvrais des appétits de conquérant, ils

me paraissaient légitimes, et je me félicitais d'être, pour les assouvir plus commodément, affranchi de toute entrave, sentimentale ou morale.

J'étais beaucoup moins homme libre que je ne pensais. Mon héroïsme même ne faisait que m'adapter davantage et m'asservir plus étroitement au joug de l'Université. L'enseignement, les procédés universitaires semblent avoir pour objet unique d'exagérer chez les tout jeunes gens cette manière d'être que je qualifie d'héroïsme, qui se traduit par un goût violent de distinction et de primauté. C'est toujours, je l'ai dit déjà, par l'émulation qu'on les excite, et c'est par la gloire qu'on les récompense : le mot de gloire ne paraîtra pas trop fort à toute personne ayant remporté des succès de collège, et les ayant pu, par la suite, comparer à d'autres succès, voire de théâtre ou de tribune.

Ceux qui ne peuvent prétendre à une telle gloire ne comptent véritablement pas dans les classes. Il n'y a que les élèves remarquables qui échappent à l'anonymat, et ces rares élus, toujours portés à généraliser les impressions de collège, s'assurent ainsi, par une épreuve quotidiennement répétée, que la multitude humaine, à proprement parler, n'existe point, que seuls les héros qui la conduisent ont une existence positive. Cette opinion se fortifie par l'histoire qu'on leur enseigne :

car on ne leur suggère de considération que pour les types d'humanité exceptionnels; et, sans y penser ou sans le vouloir, on leur persuade qu'il ne vaut la peine de vivre que pour se distinguer. C'est bien à quoi ils prétendent : les Romains eux-mêmes n'étaient pas plus naïvement convaincus que le Destin les avait marqués pour faire la conquête de l'Univers.

Ils s'apercoivent aussi que l'éducation qu'on leur donne est une éducation de luxe, sans utilité pratique et immédiate, bonne seulement pour quelques-uns, c'est-à-dire pour eux. Ils sentent qu'ils font partie d'une éphébie arrogante où toute une génération est sacrifiée à la haute et intensive culture de deux ou trois individus d'élite. Ils ne se doutent guère que cette ambitieuse culture aboutit pour la plupart au néant : ceux qui en subissent jusqu'au bout le prestige échouent au professorat, et il n'est assurément rien de moins héroïque au monde que cette combinaison du fonctionnarisme et du mandarinat qu'est l'état de professeur.

Cela vous semblera paradoxal, mais si je me laissai conduire sans méfiance et comme par la main jusqu'au seuil de l'école où on fabrique les professeurs, c'est justement parce que je ne possédais aucune des qualités requises pour ce métier humble, et que mon goût de prévaloir m'y rendait impropre.

Je ne menais pas alors l'existence en partie double, comme cela m'était arrivé à deux ou trois époques de mon histoire : j'entends que ma vie réelle et personnelle n'était plus à part de mes études, et qu'en me développant suivant la norme du collège, j'avais l'illusion complète de me développer suivant mon tempérament. Les premières crises de la sensibilité se résolvent d'ordinaire en littérature : il s'ensuit que les adolescents chez qui la faculté de sentir se manifeste le plus vivement et le plus tôt, ne sont point du tout pour cela distraits de leurs études, mais que bien au contraire ils y prennent plus d'intérêt et qu'ils y trouvent des séductions. Les œuvres classiques cessent d'être à leurs yeux de simples matières d'examens, ils ne considèrent plus leurs devoirs de style comme une ennuyeuse et pédantesque besogne. De mon temps, nous avions encore les vers latins : nous ne les faisions pas toujours à coups de *Thesaurus* ou de cahiers d'expressions, et nos maîtres ne soupçonnaient point tout ce que nous mettions de nous-mêmes dans nos centons ingénieux.

Il n'est pas jusqu'à la sensualité toute neuve de cet âge qui ne trouve aussi son content dans l'enseignement classique; car elle est aussi plutôt imaginative que réelle, et par conséquent littéraire. Je ne me souviens plus dans quel roman naturaliste je lisais autrefois que c'est à la Morgue que tous

les gamins de Paris recueillent leurs informations sur les sexes. Nous autres, ce fut dans Virgile. Cela est plus raffiné, et vous ne m'empêcherez pas de croire qu'il en reste toujours quelque chose.

Mon goût pour les exercices littéraires du collège ne résista pas à une seconde année de rhétorique. Je ne m'avouai pas si vite que cette pseudo-littérature venait brusquement de m'apparaître ce qu'elle est : vaine et puérile. Mais je ne pus me défendre d'observer que je n'y témoignais plus de spontanéité ni de talent, que je suppléais à l'inspiration par le procédé, et même que j'allais perdant de jour en jour une espèce d'habileté professionnelle que j'y avais acquise l'an dernier. Mes succès aussi furent moindres. J'éprouvai des inquiétudes vagues, je venais de recevoir un avertissement. Toutefois mes yeux ne se dessillèrent point, et l'année suivante je subis un prestige nouveau, celui de la philosophie.

Quelques jours avant la rentrée des classes, je fis une première et rapide lecture de mon manuel : il me sembla que je découvrais l'Univers, et je tressaillis comme au temps de ma première enfance, lorsque dans la campagne bourdonnante, au bord de la mer sereine, j'avais eu la révélation des deux infinis. Mon trouble ne fut pas moins sensuel : toutes mes émotions d'alors, même les plus étrangères au sexe, se mettaient en harmonie avec celle

qui était maintenant mon émotion dominante et presque continue; toutes mes joies, même celle de trouver un problème ou de résoudre une équation difficile, se propageaient à travers mon être avec un retentissement voluptueux. Elles avaient aussi, toutes, comme un caractère triomphal en même temps que sexuel, je poussais le chant du coq à propos de n'importe quoi, ou pour mieux dire hors de tout propos.

A peine eus-je feuilleté ce bouquin de pauvre et officielle philosophie, je me sentis une verve allègre, frénétique, pour édifier, et encore plus pour démolir les systèmes. Du premier coup, bien entendu, je touchai à tous les extrêmes. Je fus en quelques jours, peut-être bien même en quelques heures, tour à tour le plus intransigeant des positivistes et le plus visionnaire des mystiques; idéaliste absolument, non moins absolument mécaniste; sceptique, mais par intermittences, plutôt porté aux âpres négations, avec un goût bizarre et, je crois bien, un peu sadique pour le nihilisme le plus désolé. Je goûtais à la sagesse pour la première fois. Je m'en repus gloutonnement. Je reparcourus pour mon propre compte toutes les étapes de la pensée humaine, avec une rapidité vertigineuse, comme une sorte de petit Poucet intellectuel qui a chaussé les bottes de sept lieues.

Je ne pouvais manquer de concevoir un immense mépris pour la philosophie classique, et cela sans doute eût suffi pour me mettre en défiance contre l'enseignement universitaire, pour me rendre impatient du joug, si mon professeur n'eût été qu'un docile enseigneur des doctrines reçues. Mais il était, pour mon malheur peut-être, jeune, séduisant et avisé. Je le crus indépendant, parce qu'il ne dissimulait pas ses préférences pour la doctrine de Kant, qui tendait alors à supplanter dans les collèges l'éclectisme suranné de Cousin. Cette doctrine ne pouvait guère effaroucher les familles bien pensantes, puisqu'elle se concilie, en fin de compte, avec la religion. Je m'attachai aveuglément à mon maître, et mes velléités de révolte, d'originalité, furent étouffées une fois de plus, grâce à cette illusion fâcheuse d'une demi-satisfaction.

Mon ardeur à l'investigation philosophique fut si fébrile qu'elle faillit, dès le début, compromettre ma santé, peut-être ma raison. Les théories idéalistes de la perception m'exaltèrent à un tel point que je perdis à la lettre la notion nécessaire de la réalité des objets. Je me sentais flotter dans un espace vague. Je me découvris en même temps une faculté d'analyse et d'observation personnelle, qui certes était développée en moi depuis déjà longtemps, mais à mon insu : je vécus dès lors dans un

continuel dédoublement de moi-même, et je fis de cette faculté l'abus le plus inconsidéré, le plus périlleux. C'est ainsi qu'en étudiant comment on s'endort, je perdis le sommeil pour plusieurs semaines.

Mes sens inquiets et sevrés m'étaient aussi une cause d'insomnie. J'avais des nuits incohérentes, durant lesquelles ma fantaisie, égarée parmi le labyrinthe des déductions métaphysiques, y rencontrait, à chaque détour, des visions d'obscénité. Une étrange arithmomanie me tourmentait : mes yeux brûlés s'effaraient à lire d'inextricables équations, qui leur apparaissaient flamboyantes sur d'imaginaires tableaux noirs ; et, de tête, machinalement, j'extrayais des racines carrées effroyables, tandis que mes bras faisaient le geste de se nouer et que des hallucinations de baisers se posaient sur mes lèvres.

J'étais, même théoriquement, beaucoup moins informé de la luxure qu'on ne l'est d'habitude à cet âge; mais je voyais trop clair en moi pour méconnaître la cause principale de mes troubles ; et d'en avoir ainsi conscience, cela les avivait jusqu'au supplice. Je résolus toutefois de différer mon initiation jusqu'au jour où j'aurais terminé mes études et passé mes examens. Je me tins parole sans la moindre faiblesse. Les adolescents les plus tourmentés sont capables d'une domination sur eux-mêmes que les adultes ne veulent

plus croire possible. La plupart de mes camarades usaient de la même réserve que moi, et pour les mêmes raisons. Je sais bien que l'on est toujours tenté d'attribuer cette réserve à l'ignorance, à la timidité, au manque de liberté ou d'argent; mais ces entraves n'existaient guère pour les jeunes gens avec qui j'avais commerce. Nous étions libres, surtout le soir. Nous allions au théâtre au moins une fois par semaine, les veilles de congés; des exemples, et même des contacts auraient pu nous enhardir. Mais nous persévérions dans notre effort.

Je ne pouvais cependant pas imposer silence à la voix nouvelle qui s'était élevée en moi. Je ne pouvais que refuser de lui obéir; mais elle ne se lassait point de parler haut. Cette discordance m'avertissait une fois de plus que toutes mes énergies ne trouvaient pas leur compte à la culture particulière que je subissais. Ma personne d'homme s'affirmait, et elle s'affirmait en désaccord, en conflit avec ma personne de nourrisson de l'Université. Je soupçonnai qu'il y avait par-delà les murs du collège une autre réalité, pour ainsi dire plus réelle, qu'il y avait le vaste monde, d'où j'étais en train de m'exclure. Mes yeux se dessillaient, l'illusion qui m'avait conduit depuis plusieurs années allait se disloquer de partout, avec une rapidité prodigieuse.

Deux ou trois incidents, apparemment sans importance, y aidèrent. Je fis, pendant les congés de Pâques, un court voyage en Touraine. Je me trouvai, un soir de malaise, dans une ville morne, qui me parut représentative de la province. J'appris qu'elle était le siège d'un lycée, et par conséquent l'une de celles où je pouvais être envoyé comme professeur, dans quatre ans, au sortir de l'École Normale. Mon imagination désormais ne put situer ailleurs que dans ce trou mon pauvre avenir... Je pris un peu de goût pour le théâtre : on me permit un peu de plaisir mondain : bien que je n'y fusse guère sensible, j'en avais déjà le regret anticipé. Je me voyais déjà enterré.

Je ne doutais plus que la destinée où je m'étais engagé sans réfléchir, dût m'être décevante. Je la jugeais mesquine, j'avais le cœur serré. J'étais par avance en révolte contre la médiocrité qui m'attendait.

Même intellectuellement, j'étais désorienté. Il fallait me tenir en haleine pour mes examens d'école, et j'avais dû, tout en faisant ma philosophie, revenir sur mes programmes de rhétorique. Je pratiquais encore, de temps à autre, ces exercices de pseudo-littérature, qui déjà, l'année dernière, m'excédaient : ils m'excédaient à plus forte raison maintenant que j'avais abordé des études plus intéressantes. Je ne trouvais plus rien à dire,

je me sentais vidé comme un écrivain vieilli : c'est une impression affreuse à dix-huit ans.

La rhétorique m'inspira, par analogie, un dégoût de ce qui est exclusivement littéraire, et par contraste une vénération de ce qui est scientifique. Je devins superstitieux des sciences positives, et même des mathématiques, où je regrettais de n'avoir que des aptitudes fort médiocre. Je manquais surtout d'imagination mathématique, je ne pouvais pas à moi seul trouver un problème; mais dès que l'on m'en avait soufflé la solution, j'éprouvais une véritable jouissance d'art à la rédiger avec élégance et précision, me rendant fort bien compte que c'est là le meilleur des exercices de style.

A l'époque des examens, mes lectures philosophiques avaient achevé de détruire en moi tout vestige d'orthodoxie universitaire. Je me présentai à l'École normale comme un prêtre désabusé qui a perdu la foi au moment même de recevoir les ordres, trop tard pour se dérober convenablement. Je savais que je faisais fausse route, mais je n'osais, par respect humain, revenir en arrière. Au lieu de déclarer tout simplement que je ne passerais pas mes examens, je comptai sur je ne sais quel miraculeux accident qui m'empêcherait de les passer sans l'intervention de ma volonté responsable. Je souhaitai d'être malade, mais je me portais à mer-

veille ; mes excès même de travail semblaient favorables à ma santé. J'espérais que l'espèce de mauvaise humeur avec laquelle je travaillais maintenant pourrait suffire à compromettre mon succès ; mais j'étais trop bien entraîné, je fus reçu malgré moi. J'appris cette grande nouvelle dans la cour de la vieille Sorbonne, le jour de la distribution des prix du concours général. J'y allais recevoir le seul prix que j'eusse jamais désiré vraiment, celui de dissertation française. Ma réception à l'École assombrit ma joie, mais je fus un peu étourdi par les compliments qu'on me prodigua, et, toujours par respect humain, j'y répondis le moins froidement que je pus.

Les cours de l'École Normale ne recommençant qu'après la Toussaint, je me trouvais avoir, cette année-là, trois mois de vacances au lieu de deux mois. Je devais d'abord passer environ six semaines au bord de la mer. J'y tombai en langueur et, pour la première fois, je me complus dans l'inactivité. Je m'arrêtais, déçu, découragé d'avance au seuil de la vie. Je n'avais plus d'énergie d'aucune sorte, et le premier symptôme de cet énervement était une frigidité complète. L'abstinence ne me coûtait plus et j'y persévérai sans motif, mais par indifférence, jusqu'à mon retour à Paris, vers la mi-septembre. Lorsque, dès ce retour, je résolus d'y mettre fin, ce fut sans aucune des impatiences

de naguère, et tout simplement parce que la chose me semblait alors opportune.

Je ne la considérais pas du point de vue romantique. Je me souvenais bien que nombre d'écrivains de confessions se félicitent, se glorifient d'avoir pu — c'est la formule usuelle — donner leur virginité à l'amour, et que d'autres se croient devoir plaindre que la même grâce leur ait été refusée. Mais je n'attachais pour ma part aucune importance à ce détail. Ma sensibilité était méthodique à peu près autant que mon intelligence, et je préférais, même dans cet ordre, ne pas embrouiller les questions. Certains récits de camarades, probablement un peu vantards, me fournissaient des exemples de débuts où l'initiation au plaisir s'assaisonnait de sentiments passionnés. Mais ces bonnes fortunes — intégrales, si je puis dire — m'inspiraient plus d'effroi que d'envie, et je crois même qu'en pareil cas j'aurais eu des chances de rester court : au lieu que la pensée d'un bonheur simplement physique me laissait tout mon sang-froid. Et puis je savais théoriquement que l'accord du cœur et des sens est une rareté ou une chimère, et je professais alors, comme aujourd'hui, une philosophie stoïcienne, fondée sur l'acceptation pure et simple de ce qui est.

Je n'avais pas non plus le moindre besoin d'illusion, et le caractère tout à fait public de la femme

à laquelle j'allais nécessairement m'adresser, ne me causait aucun dégoût. Mon imagination du moins s'était chargée, comme c'est assez son habitude, de me blaser à l'avance sur tous les dégoûts que je pourrais éprouver. Je ne fus donc impressionné que favorablement lorsque je me présentai rue d'Édimbourg, à une adresse que m'avait procurée depuis plusieurs mois un camarade plus dégourdi. La maison était, ma foi, fort convenable, d'aspect presque bourgeois. Il me parut seulement que la concierge parlait de ses locataires avec un peu trop de familiarité, et prenait des airs de gérante : les appartements étaient loués en meublé. Je craignais que la personne qu'on m'avait recommandée n'eût déménagé, depuis si longtemps ! Mais non. Elle n'était pas non plus sortie, ne sortant guère que le soir.

Elle m'accueillit de la façon la plus engageante : à cette époque de l'année la clientèle se fait rare, et on prend ce qu'on trouve. Je crus devoir lui débiter une histoire justificative de ma visite : je prétendis que je l'avais rencontrée dans la rue, elle m'avait plu, je l'avais suivie jusqu'à sa porte... Elle m'interrompit, et me demanda naïvement pourquoi je n'avais pas monté tout de suite, pendant que j'y étais. Je conclus de là que je pouvais pousser ma pointe aujourd'hui sans plus de préliminaires ; mais j'estimai plus décent de ne pas tout faire en une

fois, et je me bornai à solliciter pour le lendemain un rendez-vous, qu'elle s'empressa de m'accorder.

Chez moi, je me ressaisis. Je m'avouai sans détour que cette aimable créature me laissait indifférent. Je m'aperçus que j'avais un goût déterminé pour les femmes grandes, minces, souples, extrêmement jeunes, infiniment distinguées et, au besoin, magnifiquement belles. Ma future maîtresse ne répondait en aucune manière à ce signalement. Je ne m'affectai point de cela outre mesure, et je retournai chez elle dans le même état de calme.

Je n'avais pas compté que le délire s'emparât de moi au commandement. Je craignis toutefois que mon excessive froideur ne me rendît singulièrement difficiles les intimités préalables et les transitions. Le geste final ne m'effarouchait point; mais je n'imaginais pas que l'on pût, sans un peu d'égarement sincère et de diable au corps, exécuter les gestes antécédents, qui supposent, de part et d'autre, un oubli progressif de la pudeur. Je ne me serais pas tiré de là sans aide, mais j'avais affaire à une complaisante personne. Elle vit que je manquais d'initiative, et profita de mon premier silence pour m'assurer qu'elle démêlait bien où j'en voulais venir; en quoi elle faisait preuve d'une clairvoyance rare. Elle me pria tout bonnement de me mettre à mon aise, et elle me donna l'exemple sans façon. Je l'imitai, jugeant qu'il serait fort ri-

dicule pour un homme de se montrer plus réservé qu'une femme.

J'eus, à ce moment-là, un léger mécompte. Certes, je ne me flattais pas d'être beau; mais il ne me semblait point qud mon corps, que j'offrais pour la première fois, pût manquer d'être appétissant. Ne riez pas de cette fatuité : elle est générale chez ceux qui débutent, leurs idées préventives de l'amour physique n'ayant pu s'associer qu'à leur propre physique, qui est le seul qu'ils connaissent de la tête aux pieds. Enfin, si professionnelle que j'eusse choisie ma partenaire, je m'attendais à lui plaire un peu. Elle n'en témoigna rien du tout. Ce manque de goût m'offensa : d'autant que je ne me gênais point pour faire entre elle et moi des comparaisons, lesquelles étaient tout à mon avantage. Elle parut aussi peu sensible à l'aveu que je crus devoir lui faire de ma virginité. J'avais pensé l'attendrir. Au reste, je ne pouvais guère dissimuler, mon éducation, purement théorique, étant, sur certains points, fort poussée et, sur d'autres points, étrangement rudimentaire.

Je commençais à sentir un peu de mélancolie : la joie de la chair me fut révélée brusquement, comme je prenais déjà mon parti d'être déçu. La révélation n'en fut que plus foudroyante, et les circonstances misérables où elle se produisit ne me la gâtèrent aucunement : car je me trouvais moi-

même, et cela seul importe, dans des conditions exceptionnelles pour la recevoir. Je recueillis le bénéfice d'une adolescence parfaitement chaste, que nulle fréquentation mauvaise n'avait corrompue. J'étais ignorant à la lettre de tout ce qui est essentiel dans la volupté. Lorsque mon corps tressaillit, ce fut bien pour la première fois, et j'eus positivement conscience d'acquérir un sens nouveau.

Je ne laissai rien voir de cette allégresse à la pauvre fille qui n'en était que la cause occasionnelle. Je ne me crus pas même obligé de lui dire un mot de gratitude : je ne devais mon bonheur qu'à moi. Je m'expliquais à présent le sûr instinct qui m'avait fait attacher si peu d'importance à la banalité du décor, à la personne même de ma comparse : j'avais assez de ressources en moi pour me passer d'aide, je pouvais me contenter sans plus de ma sensualité personnelle et de mon imagination. On a raison de croire que tout l'avenir amoureux des hommes dépend de leur première épreuve. C'est, je pense, pour cela que la plupart sont aussi égoïstes qu'ardents.

Les jeunes gens qui subissent trop tôt cette épreuve sont d'ordinaire tout éperdus quand ils rentrent ensuite chez eux. Ils s'imaginent que cela se lit sur leur visage. Je ne connus point de telles faiblesses : je me serais plutôt targué ouvertement

de mon élévation au rang d'homme, et je regrettais que les convenances ne me permissent point de le faire. Je ne me sentais avec cela aucune velléité de récidive, et je crois que je ne serais jamais retourné chez celle que j'appelais « ma femme », si une appréhension assez ridicule, d'ailleurs sans nulle raison d'être, ne m'avait inspiré le désir de la voir — sa vue devant apparemment suffire pour me rassurer. Je l'avertis de ma visite : elle eut bien soin de sortir, et laissa pour moi une lettre où, sans précautions oratoires, elle me réclamait de l'argent. Sa demande était si disproportionnée, non seulement à mes ressources, mais encore et surtout à la valeur marchande de la solliciteuse, que j'en fis le prétexte d'une rupture immédiate, après m'être acquitté beaucoup plus raisonnablement.

La rentrée des collèges avait lieu quelques jours après, et celle de l'École Normale seulement un mois plus tard. J'allai passer deux semaines en Normandie, chez un camarade assez peu intime. Je ne m'y amusai guère, mais j'y fis connaissance avec le luxe. Les invités de ma série appartenaient à la Carrière. La plupart étaient jeunes, ils me traitaient en égal, ou même avec une certaine déférence, à cause de mon titre de normalien; je les admirais parce qu'ils étaient libres, et qu'à la fin de leur congé ils devaient s'en aller très loin,

se disperser à travers le monde. J'enviais leur vie nomade, je voulais l'indépendance, dussé-je la payer de l'exil.

Souvent j'errais seul dans la campagne, surtout à l'heure où les brouillards montent et, palpitant comme des étoffes, drapent les pommiers, les herbages, les grandes bêtes qui rêvent. J'aimais la nature tendrement; j'aimais la vie, le siècle, ses pompes, l'amour... et j'étais à la veille d'y renoncer, pour trois ans — ou pour jamais. Il me semblait que j'allais faire vœu de pauvreté et de chasteté. Je m'épouvantais et je me révoltais. C'est dans cet état misérable que je revins à Paris, pour me constituer prisonnier, pour reprendre ma vie de bon élève, d'enfant sage, à laquelle je n'étais plus adapté.

Pendant les derniers jours, mon antipathie contre l'École s'aviva encore; mais j'en perdis de vue les causes légitimes et profondes, je ne pensais plus qu'à l'horreur prochaine de l'internat. J'avais un peu de honte de cette petitesse, bien excusable pourtant : aucun exil trop long ne m'ayant encore détaché de la maison paternelle, le séminaire de la rue d'Ulm pouvait me sembler inconfortable. Il était naturel aussi que je m'irritasse d'aliéner ma liberté justement à l'âge où tant d'autres deviennent libres. Mais j'avais des raisons plus délicates de répugner à la vie d'interne. Il va de soi

qu'un adolescent, qui a eu la bonne fortune de grandir dans sa famille, a des réserves — pourquoi ne pas dire : des pudeurs? — et que la promiscuité doit le froisser douloureusement : j'envisageais toutefois cette promiscuité beaucoup moins sous le rapport matériel que sous le rapport du sentiment. Il me paraissait illogique et intolérable de vivre en intimité absolue avec des gens pour qui je n'aurais pas d'affection. Je savais déjà que la moindre froideur m'attirerait l'animadversion générale, qu'il faudrait dissimuler, feindre; je me demandais comment je serais capable de cette hypocrisie en action, de cette hypocrisie continue.

Je me serais accommodé de tout facilement, non sans plaisir, si j'avais éprouvé de l'amitié pour quelques-uns de mes camarades; mais je ne les connaissais seulement pas. Je n'avais fait que les apercevoir aux examens, et je dois dire que leurs dehors ne plaidaient guère pour eux. Je me reprochais de les juger aussi superficiellement, car je ne pouvais douter qu'ils fussent tous cultivés, et même remarquables. Mais je devinais que le contact forcé des égaux qui nous déplaisent est plus pénible encore que celui des gens décidément inférieurs : j'ai depuis vérifié cette opinion préconçue, au régiment, où, parmi des ouvriers et des rustres, je me suis trouvé beaucoup moins dépaysé qu'à l'École.

Je devais avant la rentrée passer a mon futur domicile, afin d'y choisir ma place au dortoir; je différai cette corvée jusqu'au dernier jour. Le dortoir, partagé en *boxes*, me fit l'effet d'une écurie. Je devais aussi faire une visite de politesse au directeur. C'était un excellent homme, une conscience admirable de savant. Je ne l'ignorais pas, mais je ne pouvais voir en lui que le directeur de l'École Normale, et j'eus la sottise de n'être sensible qu'à ses petits ridicules. Quant à l'École même, son aspect me parut ce qu'il y a au monde de plus triste. J'étais déjà prévenu contre elle par son éloignement Je n'ai jamais pu me croire chez moi sur la rive gauche. Je suis réfractaire au charme des vieux quartiers : j'ai trop besoin d'espace et de lumière. Mais ce qui m'affecta surtout, ce fut la disposition géométrique des bâtiments. Tous les angles y sont droits, toutes les parties symétriques. On n'y peut déterminer aucun repère et l'on reconnaît à première vue qu'on s'y égarera toujours : car le plus inextricable des labyrinthes est le labyrinthe régulier. Et puis tout ce qu'une fantaisie parcimonieuse y a cru ajouter pour l'agrément, navre les yeux, serre le cœur. Triste est le jardin dépouillé, derrière la grille de la rue; plus triste le jet d'eau qui pleure — qui pleure chichement, dans le bassin rond de la cour plantée.

Je revins transi. J'étais bien aussi un peu ému

par la perspective des brimades. On m'avait donné à ce sujet de très vagues renseignements; mon imagination avait brodé là-dessus, mais je savais qu'elle exagérait toujours; je m'assurais d'autant plus dans mon sang-froid qu'elle travaillait davantage à me le faire perdre, et je me félicitais qu'elle usât d'avance mes émotions.

Lorsque je partis pour l'École, le soir de la rentrée, je ne songeais guère aux taquineries qui m'y attendaient. En revanche, il me fut pénible de reparcourir en voiture l'interminable trajet. Je regardai avec un attendrissement mélancolique ma pauvre malle, posée de biais sur le siège à côté du cocher: elle était tout ce qui me restait de personnel; je m'en allais loger hors de chez moi, comme les gens à gages qui n'ont de domicile que celui des autres, et qui errent de place en place. La rue d'Ulm me parut sinistre et provinciale, l'École, encore plus inhospitalière la nuit. Je dus jeter mon nom à un concierge-guichetier qui ne me connaissait pas. Le gaz était en veilleuse dans le vestibule et, dès les premiers pas, je me perdis. J'entendis la plainte du jet d'eau. Un surveillant, que je rencontrai par hasard, m'indiqua mon chemin; mais j'étais en avance, il n'y avait personne au dortoir. Alors je déposai mon colis et je pris la fuite. Je pouvais respirer encore pendant quelques minutes l'air extérieur! Je courus jusqu'aux galeries de

l'Odéon où je feuilletai des livres, et je ne revins que vers dix heures moins un quart.

Maintenant, dans le long dortoir éclairé à peine. une foule s'agitait, bruyante et vague. Tous les élèves de deuxième et de troisième année étaient réunis là. Les brimades, qui devaient durer toute la semaine, commencèrent aussitôt. C'était des farces moins cruelles que pédantesques, et fortement dosées de littérature. Ainsi que je l'avais prévu, elles me causèrent plus d'ennui que de véritable désagrément, mais elles n'eurent pas l'avantage de m'étourdir, elles me laissèrent toute la lucidité de ma réflexion. Et malgré le charivari, le surmenage des corvées, des monomes, l'incertitude des sommeils toujours coupés de réveils brusques, je ne pus cesser à aucun moment de vérifier par le menu l'erreur déplorable que j'avais commise en m'engageant dans un milieu auquel je n'étais pas destiné.

Je gardais tout mon sang-froid, ma clairvoyance ne se troublait point, et je demeurais capable d'impartialité, de modération même dans mes jugements. Je n'attribuais pas à l'École Normale seule à l'odieux esprit normalien, la responsabilité de toutes mes meurtrissures. Je me rendais compte que, trop bien couvé jusqu'alors, je subissais, à proprement parler pour la première fois, le contact direct de l'humanité. L'aversion que m'inspiraient

décidément mes nouveaux camarades ne provenait point seulement de ce qu'ils étaient normaliens, mais de ce qu'ils étaient hommes, et les premiers à qui je fusse en proie. Je ne méconnaissais pas le sérieux, l'honnêteté de leur intelligence. J'apercevais leurs solides qualités personnelles, sous la crasse universitaire dont la plupart se montraient déjà tout encroûtés. Malheureusement, pour un esprit de ma façon, ces qualités-là étaient aussi peu séduisantes que la crasse même qui les recouvrait. L'air de la maison ne m'était pas respirable, cela se sent et ne se raisonne point : je ne pouvais pas m'empêcher de le sentir, chaque fois que je faisais l'action de respirer. J'essayais du moins de penser le moins possible qu'il me faudrait séjourner là trois ans, car cette idée seule me donnait des vertiges. Je craignais surtout d'user à la longue ma résistance, de recevoir l'empreinte. Je me voyais déjà pareil aux autres, et toute ma vie gâchée par suite d'une erreur initiale.

Durant cette première semaine, où, d'habitude, on ne travaille guère, je suivis assez attentivement les conférences pour juger dès lors l'enseignement de l'École. Il me parut n'être qu'un recommencement de l'éternelle rhétorique, cette rhétorique que je ne pouvais plus digérer depuis deux ans! Je fus consterné. Tout me manquait donc à la fois, jusqu'à la suprême ressource de tromper un peu

mes divers appétits en satisfaisant à l'excès ceux de mon intelligence ! Enfin je m'avisai d'un moyen auquel je n'avais pas songé encore, pour me tirer tant bien que mal de cette détresse.

L'École Normale possède une admirable bibliothèque, où les élèves ne sont admis qu'à de certaines heures. Trois élèves, de première, de seconde et de troisième année, remplissent les fonctions de bibliothécaires. Aucun des nouveaux promus n'avait encore manifesté le désir d'être désigné : je sollicitai la place et je l'obtins. Cette faveur que j'avais seul enviée m'assurait le privilège inestimable du recueillement et de la solitude. J'étais tenu d'assister aux conférences, de manger au réfectoire, de coucher au dortoir; mais je me dérobais à la continuité du commerce et de la conversation, je ne me promenais pas dans la cour et dans les galeries vitrées, pour entendre ou pour proférer moi-même des choses ambitieuses et superflues. J'avais un asile. La porte était fermée à clef. Mes deux collègues ne me gênaient pas. Je m'apercevais à peine de leur présence : car ils ne demandaient, ainsi que moi, qu'à vivre en ours, chacun dans son coin.

Certes mon refuge était trop vaste, trop silencieux. J'avais coutume, jusqu'à ces derniers jours, de travailler dans une chambre très petite, si intime et si personnelle ! Ici je me sentais perdu :

mais il ne me déplaisait pas de l'être. Il m'avait suffi de savourer pendant une semaine les horreurs de la solitude parmi une foule, pour estimer dorénavant à leur juste prix les joies de l'isolement réel. Et puis, une bibliothèque ne peut être hostile. Elle impose, elle effraie d'abord, elle décourage et, plus elle est riche, plus elle témoigne de la vanité du labeur humain. Mais on se familiarise vite avec les livres. Leur physionomie est de celles que l'on retient aisément. Leurs couleurs éteintes, en se combinant, produisent des harmonies douces, que peuvent seules égaler les plus belles parmi les vieilles tapisseries. On apprend le nom et la place de chacun, on croit déjà les connaître plus intimement, on se procure l'illusion flatteuse de l'érudition, en aussi peu de temps, avec aussi peu de peine qu'un novice, à ses débuts dans le monde, se procure l'illusion de relations étendues, parce qu'il arrive tout de suite à connaître l'identité de quelques centaines de personnes, et qu'il a le droit de les saluer ou de leur dire un mot.

Je me plus dès le premier jour à ce qu'il y a de plus minutieux et de plus technique dans le métier de bibliothécaire. Je m'épris des fiches, des catalogues, du bel ordre. J'avais cru que je me jetterais à corps perdu dans la lecture, qui console de tout : bien au contraire, je lisais fort peu. Je

classais. Et je souffrais d'être interrompu dans cette besogne aux heures où les autres avaient le droit de pénétrer dans ma bibliothèque. J'avais des jalousies de propriétaire ou de collectionneur.

A la longue, je devins tout à fait maniaque et vieux garçon. Je m'en aperçus, et je me demandai avec terreur si ce n'était pas l'esprit de l'École qui commençait de pénétrer en moi par cette voie détournée. Quelques-uns de mes camarades employaient leurs loisirs à tourner des objets de bois. Ils y mettaient une passion singulière, et que je trouvais significative. Je soupçonnai que ma passion pour les fiches pouvait bien être de même catégorie. Je la modérai. Je m'inquiétais également de sentir ma misanthropie toujours croître, et je décidai de réagir, par hygiène morale. Je fis effort pour me rapprocher de certains élèves : je n'arrivai pas à me suggérer le moindre sentiment cordial. J'aimais trop l'amitié pour être capable de camaraderie. Cette vaine tentative n'aboutit qu'à raviver ma souffrance de l'internat, un peu amortie par l'habitude. Je recherchai plus que jamais l'isolement. La bibliothèque ne m'était plus un asile suffisamment discret : je me mis à fréquenter la chapelle.

Il y a en effet, à l'Ecole Normale, une chapelle. On y peut entrer à toute heure. Mais l'irréligion presque unanime des élèves est une garantie à

peu près certaine qu'on n'y sera jamais importuné. J'allai deux ou trois fois le soir jouer de l'harmonium dans la tribune. La musique sacrée m'évoqua les souvenirs de Radepont et l'image charmante d'Aline Mauduit. Je ne pensais plus à elle depuis des années; j'avais perdu de vue même son frère, et je n'aimais pas à entendre parler d'eux. Les larmes pourtant me vinrent aux yeux, lorsque ma mémoire, à mon insu toujours fidèle, me représenta leurs fantômes. Je m'enivrai de regrets. Je connus la saveur ineffable de ce qui fut et ne saurait plus être. Puis je fis des comparaisons désastreuses entre ma vie d'alors et celle d'aujourd'hui, qui me parut impossible à vivre. Je ne devais tout de même pas m'abandonner ainsi! Il fallait aviser! Il fallait du moins réfléchir.

Je n'étais pas encore assez maître de moi pour ordonner mes réflexions méthodiquement; et d'abord je m'attachai à des choses accessoires. Aline m'avait rappelé l'amour. Je n'avais pour ainsi dire plus de sens depuis que j'étais à l'École. Cette atonie, sans doute causée par la crise morale que je subissais, m'effraya d'abord, puis me flatta. Les sons plaintifs de l'harmonium m'environnaient de mysticité. J'esquissai des projets de vie monastique, chaste. Je me tâtai pour voir si la foi par hasard ne m'était pas revenue, et je faillis demander une entrevue à l'aumônier de l'École.

Je m'arrêtai au beau milieu de mon chemin de Damas pour d'assez futiles motifs. L'anticléricalisme élémentaire de mes camarades eût au besoin suffi à me christianiser par esprit de contradiction; mais, en revanche, les deux ou trois élèves pratiquants étaient de si vilains tartuffes, de si malpropres sacristains de campagne, que leur seule vue suffisait aussi à décourager toute velléité qu'on aurait pu avoir de communier avec eux. La navrante décoration de la chapelle ne fut pas non plus étrangère à la faillite de mes sentiments religieux. J'avais beau n'entrer là que le soir et disposer de peu de lumière : je voyais encore, je voyais trop ces plates peintures. Je me ressaisis. Je rougis d'avoir failli mentir à ma raison, par suite d'épuisement nerveux. J'invectivai à part moi une religion à laquelle il est avéré qu'on ne revient guère que si on n'est plus en possession de tous ses moyens. Je comparai ma passagère faiblesse à l'idolâtrie des agonisants, et, du jour au lendemain, je m'interdis l'accès de la chapelle.

Je me confinai de nouveau dans la bibliothèque. Divers sujets de compositions, historiques, philosophiques et littéraires, nous avaient été indiqués pour ce premier trimestre; mais je ne m'en étais pas encore soucié, les trouvant dénués d'intérêt. J'entamai sans aucun entrain un de ces devoirs; je dus consulter un ouvrage, qui me mit sur la piste

d'un autre, puis d'un troisième. Je fis alors ce qu'on appelle une bibliographie, et je m'aperçus que je pouvais traiter avec ampleur la plus insignifiante matière, grâce aux livres innombrables que j'avais, par privilège spécial, continuellement sous la main. Je me gorgeai de lectures plusieurs jours, et je dépassai de si loin mon objet qu'il recommença de me paraître méprisable. Je déviai volontairement vers des recherches qui n'avaient plus de rapport avec mes travaux obligatoires. Je dénichai par hasard cinq ou six auteurs oubliés; je conçus pour eux une sympathie mélancolique. Je m'y attachai par une sorte d'aberration maladive du goût. Je me crus appelé à les remettre en lumière, à leur refaire un sort. Cette manie, heureusement, ne dura guère. J'avais pour l'instant mieux à faire que de réviser les procès de la critique et de me poser en champion des génies méconnus. J'avais à m'étudier moi-même, à retrouver, à ressaisir la direction de ma vie. Je me réservai des heures fixes pour me livrer à mes réflexions.

Je ne puis me défendre d'une certaine fierté lorsque je pense qu'à cet âge, dans une véritable détresse d'âme, ne devant un calme apparent qu'à l'excès même, à la fatigue de ma souffrance prolongée, je fus capable d'établir un compte exact de ma situation, je vis clair en moi, comme aujourd'hui j'y peux voir clair, rétrospectivement et à

distance. Je savais en outre comprendre, ce qui échappe d'ordinaire aux adolescents, qu'un examen de cette nature ne doit pas uniquement porter sur l'individu mis en cause, et qu'on n'apprend rien de soi-même si on s'étudie en psychologue, à part de l'état social d'où on dépend. Tout ce que je vous ai précédemment écrit sur le procès tortueux et souterrain de mon erreur universitaire, sur l'illusion si curieusement machinée qui m'avait représenté chacune de mes étapes vers la servitude intellectuelle et le mandarinat comme un développement nouveau et une conquête de ma personnalité, tout cela est le fruit des méditations que je fis à dix-neuf ans dans la bibliothèque de l'École Normale.

Je n'avais aucune maturité d'esprit, mon expérience était nulle; mais j'avais une excellente méthode. Depuis plusieurs semaines, je me nourrissais de Taine, qui est l'aliment le plus sain et le plus fortifiant pour les jeunes esprits, durant la crise de leur croissance. J'aimais Taine comme on aime son médecin. Mais Renan m'inspirait un sentiment plus délicat, presque religieux. J'avais même copié de ma main toute la vie de sa sœur Henriette, alors inédite. Je comparais, non sans une extrême et puérile vanité, mes luttes présentes avec celles qu'il a soutenues contre lui-même au séminaire de Saint-Sulpice. Il ne me paraissait pas moins important — en quoi sans doute

je n'avais pas tort — d'échapper au mandarinat et au fonctionnarisme qu'à la cléricature.

C'est, en effet, vous le devinez, à la conclusion la plus radicale que j'aboutis, dès mes premières méditations. Je ne voulus point m'y arrêter d'abord, et je poursuivis la discussion de très bonne foi. J'essayai de trouver des arguments pour et contre. Mais je ne pouvais refuser de voir ce qui crevait les yeux. Quand on a fait fausse route, a-t-on un autre parti à prendre que de rebrousser chemin, s'il en est temps encore? Je résolus enfin de donner ma démission. Ma conscience me criait que c'était un devoir de loyauté, et ma raison, qu'il y allait de mon salut en ce monde.

Je ne me dissimulais pas que l'exécution d'un tel dessein présenterait quelques difficultés. Je n'étais pas maître d'agir à ma guise. N'ayant pas atteint la majorité, je ne pouvais me libérer sans le consentement de mon père : mais j'avais en sa haute sagesse, en son parfait bon sens, une confiance attendrie. Je ne doutais pas non plus de mon obstination. Je m'affirmai que j'étais un homme de volonté : il me suffit de prononcer cette phrase sur un certain ton pour prendre conscience de ma faculté de vouloir, que je n'avais pu jusqu'alors mettre à l'épreuve, faute d'occasion. Je me sentis même décidé à me passer, le cas échéant, du consentement paternel, et je me traçai d'avance un

plan de conduite, approprié à cette hypothèse. Selon le règlement de l'École, tout élève qui découchait était congédié. Je projetai donc qu'un jeudi ou un dimanche soir, au lieu de retourner rue d'Ulm, j'irais m'installer au Grand Hôtel, d'où j'écrirais le lendemain au directeur et à mon père, pour leur faire connaître ma retraite et les mobiles de cette escapade.

Pour bien marquer que je n'agissais point par coup de tête et par sottise d'enfant gâté, je décidai que j'accomplirais ma première année d'études jusqu'au bout. Enfin je m'imposai de préparer sagement ma licence : je ne me souciais pas non plus qu'on attribuât mon évasion à un dépit d'ancien bon élève qui a déchu.

J'ai mainte fois depuis cette époque pris des résolutions graves et mûrement délibérées; mais jamais je n'ai goûté mieux le plaisir sublime de voir ce que je voulais et de prévoir que je saurais l'accomplir. Je ne pouvais plus être malheureux, c'est à peine si je pouvais garder ma joie secrète. Je n'étais même plus capable de haine : un peu plus je me serais réconcilié avec l'École, je ne lui demeurai hostile que par parti pris. Je me sentais au-dessus de tous les désagréments. Je n'étais plus impatient d'aucune chose en particulier, mais seulement du temps qui ne passait pas assez vite. Je ne tenais plus en place, je ne lisais plus; et si

je demeurais affectionné à ma chère bibliothèque, c'était moins pour ses richesses littéraires que pour la commodité de ses vastes dimensions. Elle m'offrait de l'espace où me promener quand j'avais des inquiétudes dans les jambes.

Comme il arrive d'ordinaire à dix-neuf ans, ma joie était surtout physique et se traduisait en sensualité. Durant cette longue mort de moi-même, ma virilité s'était engourdie : elle se réveilla, en appétit et, si je puis dire, en gaîté. Je n'avais aucune raison de la brider davantage; aussi je m'en gardai bien. Je pensai d'abord me mettre en chasse à travers les brasseries du quartier; mais je risquais d'y rencontrer pas mal de ceux qui étaient encore, jusqu'à nouvel ordre, mes collègues, et cela ne me souriait guère. Je passai l'eau, et j'usai du même procédé qui m'avait déjà réussi à mes débuts : j'allai tout bonnement à une adresse qu'on m'avait naguère indiquée. La personne à laquelle je prétendais cette fois était de qualité supérieure : elle s'exhibait dans des revues. Je me souvenais même, assez vaguement, de l'avoir vue jouer et de l'avoir trouvée jolie. Malheureusement, le jour que j'y allai, elle répétait. Je compris que mes deux sorties par semaine ne me suffiraient jamais pour pousser une intrigue, et j'avisai à me procurer un peu plus de latitude.

Cela n'était pas absolument impossible ; mais il

fallait se résigner à l'emploi de trucs un peu bas. On s'en allait trouver le surveillant général, on lui racontait qu'on était en train de se faire soigner une dent, et qu'on aurait à retourner chez le dentiste cinq ou six fois. Le surveillant comprenait à demi mot, mais je dois dire qu'il n'en avait pas l'air, et que les permissions de « faire dentiste » nous étaient accordées sans parcimonie. Je réussis par ce moyen à me procurer presque régulièrement un troisième congé hebdomadaire. Je l'appréciais beaucoup plus que les deux autres, parce qu'il était un privilège, et je dépensais la plus grande part de l'après-midi à jouir de ma liberté pour elle-même, sans fins utiles, ne consacrant à ma nouvelle maîtresse que les minutes strictement indispensables.

De ce côté-là, j'avais eu quelques désillusions.

Certes mon amie était jolie fille. Elle avait su comprendre que, n'étant oisifs ni l'un ni l'autre, nous ne pouvions nous attarder aux bagatelles de la porte, et elle m'avait cédé avec toute la précipitation convenable. Je ne pouvais constituer qu'une portion minime de ses revenus; mais j'étais si rare qu'elle admettait sans discussion la modestie de mon obole. Elle avait une installation charmante, un cabinet de toilette à peu près double de la chambre à coucher, celle-ci presque tout entière

obstruée par le lit : j'aimais ces disproportions, je les trouvais symboliques.

Avec cela, je m'étais flatté d'assaisonner cette aventure-ci de sentiment. Il ne me paraissait point que la complaisance hâtive de ma maîtresse, ni même sa publicité, pussent m'empêcher d'avoir pour elle un béguin. Je me remémorais certains exemples de gens éperdus d'amour, et du plus sentimental, pour les filles les plus patentées. Mais il faut croire que je n'étais pas de ces gens-là, et que je n'en suis pas encore : car rien ne venait, et rien n'est jamais venu, chaque fois que je me suis adressé aux pareilles de Juliette — voilà que je me rappelle son prénom, c'est toujours cela. Je lui en voulais fort de ne pas m'inspirer la moindre passion, et de ne pas me donner lieu à réformer le jugement que j'avais dû porter sur moi-même lors d'une première épreuve, où je m'étais manifesté aussi égoïste qu'exigeant.

Je devins inconstant par-dessus le marché. Je liai commerce peu après avec une autre femme du même loyer (c'est leur loyer qui les cote le plus exactement). Le hasard, qui seul présidait à mes amours, est un grand fantaisiste. Certains hommes ont la chance de toujours tomber sur le type de femme qui leur plaît : moi, c'était le contraire. Avec ma prédilection pour la vivacité, pour la sveltesse, je tombais invariablement sur des créatures noncha-

lantes et capitonnées. Je sentais combien il fallait que je fusse jeune pour les désirer en quelque sorte malgré moi-même. Mon cœur, du moins, se réservait. Mais à force de se réserver, il s'atrophiait. J'avais une vie sèche. Je suis incapable de la supporter longtemps. Je me rappelai que, dans ma première enfance, affamé d'amitié, j'usais de subterfuges, tout ensemble ingénieux et naïfs, pour m'en procurer l'illusion. Ne pouvais-je, afin de tuer le temps d'ici aux vacances, nouer de même quelque liaison, plus ou moins imaginaire?

Je fis des avances au clan de mes camarades philosophes. J'étais assuré que ceux-là m'inspireraient des sympathies à tout le moins intellectuelles, et la réelle supériorité de ma culture philosophique me mettait à même de causer avec eux. Je les attirai à la bibliothèque, en dehors des heures réglementaires; je me résignais à errer avec eux sous les portiques; nous agitions familièrement toutes les questions éternelles.

Il m'était impossible de ne pas rendre justice à la parfaite honnêteté, à la solidité de leur intelligence. Malheureusement, je leur trouvais à tous une tare commune, qui m'a toujours paru l'essentiel du caractère normalien. Ils avaient pour principe fondamental et pour article de foi que tout a été pensé, exprimé ou accompli « depuis qu'il y a des hommes et qui pensent », parlent, écrivent ou agis-

sent; d'où il suit qu'on fait preuve d'un fameux aplomb, quand on se mêle dorénavant d'action, de littérature ou de philosophie. Je ne le nie point, mais enfin cet aplomb est nécessaire, ou bien alors il faut renoncer à vivre. Je n'y renonçais pas, quant à moi, et la candeur de mes ambitions, de mes appétits les faisait sourire. J'avais de mon côté quelque mépris pour la stérilité de leurs doctrines. Nous ne pouvions pas nous entendre, et nous nous jugions réciproquement avec un parti pris de scepticisme irréductible.

Ce n'étaient point là de bonnes conditions d'intimité. Je savais en outre que, les habitudes de l'École étant toutes conventuelles, il est sage de n'y pas trop compter sur la discrétion de ses amis. Je n'y comptais guère, mais, pour me donner de mon mieux l'illusion de l'amitié, je fis comme si j'avais confiance. Je n'allai pas jusqu'à révéler expressément mes projets de démission, mais je les indiquai. Je ne doutais point que mon secret dût bientôt faire le tour de l'École, et je fus fort surpris de ne constater par aucun indice que mes confidents eussent bavardé. Je sus beaucoup plus tard qu'ils ne s'en étaient point fait scrupule. Des bruits étaient même revenus jusqu'aux oreilles du Directeur. L'unique effet de mon imprudence fut d'assurer l'exécution de mon dessein, et de résoudre, presque miraculeusement, au moins ro-

manesquement, toutes les difficultés que j'appréhendais.

Le 4 juin, à deux heures de l'après-midi, on m'annonça que le Directeur me faisait appeler. Il m'accueillit assez froidement, mais sans venir à bout de vaincre cette timidité qui, chez un homme de si haute valeur, était touchante. Il m'avoua en rougissant qu'il avait ouï dire que j'aurais l'intention d'abandonner la carrière du professorat, et même de quitter l'École au bout de la première année. Je balançai d'abord si je lui exposerais mes motifs : tout bien pesé, je me contentai de faire une petite inclination affirmative. Alors il me demanda si j'avais bien envisagé les conséquences d'une démission, et la première de toutes : l'obligation du service militaire. Je m'inclinai de nouveau et je dis, en vibrant un peu, que je ne serais pas plus malheureux qu'un autre de faire mon volontariat. Il s'inclina à son tour en signe d'approbation. Il voulut bien s'abstenir de toute critique, et me déclara, sans plus de préambule, qu'il avait une proposition à me faire qu'il jugeait avantageuse pour moi.

La vieille reine de Souabe venait de perdre son bibliothécaire et lecteur français, et, ne pouvant point se passer d'avoir un Français auprès d'elle, elle voulait le remplacer au plus tôt par un autre de nos compatriotes, très jeune, instruit, de société

agréable. Le directeur de l'École Normale, consulté par la voie diplomatique, avait tout de suite pensé à moi. Il ne se permettait pas de me donner un avis; mais une telle situation lui semblait être une aubaine inespérée pour moi, dès que je quittais l'École, apparemment sans projets d'avenir bien arrêtés. Il croyait savoir que les fonctions de lecteur auprès d'une vieille reine sont peu assujettissantes. Tout en se défendant de m'influencer, il me vanta l'aimable vie des petites cours allemandes, il me rappela Weimar. Il ajouta, non sans ironie, que je remplissais d'une façon tout à fait inespérée toutes les conditions requises, puisqu'en sus d'une culture notable, et même d'une petite expérience de bibliothécaire, j'avais l'habitude du monde.

Je saisis l'ironie, mais je n'y voulus point répliquer : cet excellent homme venait de m'inspirer tout d'un coup la sympathie la plus passionnée. Je crus devoir lui protester en balbutiant que ma détermination de quitter l'École n'impliquait nullement que je méconnusse le prix de l'enseignement qu'on y reçoit. Il répondit à cette politesse par un imperceptible geste de la main. Puis il me fit observer que le consentement de mes parents était peut-être nécessaire. J'eus la permission de l'aller demander sur-le-champ, et pour la première fois je pus sortir un jour qui n'était ni dimanche ni jeudi, sans feindre d'avoir mal aux dents.

Je constatai que la rue d'Ulm était déserte d'un bout à l'autre : alors, pour me détendre, je fis des gambades. Je perdais la tête. Vous conviendrez qu'il y avait de quoi griser un plus sage. Depuis tantôt huit mois, je me consumais dans un in-pace. J'avais eu des heures de révolte, mais j'en avais eu de faiblesse, où je croyais mon enlizement définitif; et voici, contre tout espoir, que l'on m'offrait, à brûle-pourpoint, une vie nouvelle, une vie singulière, une façon de vie d'aventure que je n'aurais pas même osé imaginer! J'allais devenir le commensal, le familier — je disais : le favori — d'une reine! Un peu de snobisme eût été pardonnable, à dix-neuf ans. Mais je vous assure que ma joie était bien sans mélange de cette vanité. Je prononçais avec complaisance, avec emphase, ce mot flatteur de « reine », mais il me rappelait surtout des souvenirs de contes de fées : d'autant que je voyais quelque chose de féerique dans cette intervention royale qui dissipait comme par enchantement tous mes ennuis.

Mon enthousiasme était trop contagieux pour ne pas enlever à mes parents même la faculté de réfléchir. J'emportai leur consentement de vive force. Ils ne s'avisèrent qu'après coup des objections raisonnables, et du chagrin qu'ils auraient de me voir partir inopinément. Je retournai à l'École avec une hâte qui ne m'était pas ordinaire, et je priai le Di-

recteur de vouloir bien transmettre aussitôt mon acceptation à qui de droit. Il me fit connaître alors que, cinq ou six semaines plus tard, à l'époque environ de mes examens de licence, un chambellan de la reine, le comte de Babenberg, viendrait à Paris quelques jours, et que je devrais partir pour la Souabe avec lui.

Cette fois, je n'éprouvai nul besoin de m'épancher, et je n'eus pas la moindre peine à garder pour moi le secret de mon incroyable fortune ; mais je ne tardai pas de m'apercevoir qu'elle n'était un secret pour personne. J'imagine que le Directeur avait fait la proposition à d'autres avant moi, bien qu'il eût cru devoir m'affirmer par politesse qu'il avait songé à moi tout d'abord. Cela m'irrita quelque peu de voir qu'on ne m'enviait point. On ne me blaguait pas non plus, ainsi que je l'eusse pu craindre : on ne tenait plus compte de moi, je ne faisais plus dès à présent partie de la communauté.

Les maîtres et les personnages de l'administration en jugeaient apparemment de même, car ils me laissaient prendre des libertés incompatibles avec le règlement. Je sortais chaque jour, sans *exeat*, et le concierge-guichetier ne daignait pas même y prendre garde : il n'était plus pour moi que concierge. Je me gênai encore moins quand la session de licence fut ouverte, et, passant hors de

l'École toutes mes journées, je trouvai superflu d'y rentrer le soir pour souper et pour coucher : mon père écrivit au Directeur que ma santé, ébranlée par un prétendu surmenage, voulait des ménagements, et que je reprenais domicile chez moi. Enfin je fus licencié ès lettres, tant bien que mal. Je courus à l'École chercher ce que j'y avais laissé d'habits, je fis au Directeur une froide visite d'adieu, je lui remis ma lettre de démission pour le Ministre, et je quittai l'établissement de la rue d'Ulm, devant lequel je ne crois pas avoir repassé trois fois depuis lors.

Quatre jours plus tard, en rentrant à la maison vers six heures, j'y trouvai la carte cornée de « Son Excellence le comte de Babenberg, chambellan de S. M. la reine de Souabe », avec ses regrets de ne m'avoir pas rencontré, et une invitation à dîner pour le même soir. Le rendez-vous était pour sept heures et demie, à l'hôtel Continental. J'eus un accès soudain de timidité. Jamais il ne m'était venu à l'esprit que je pusse manquer d'éducation, je croyais savoir de naissance les usages du monde; mais j'ignorais ceux des cours, et l'étiquette. Quelle étourderie de ne m'en être pas informé plus tôt! D'autant que tous ces Allemands sont à cheval sur le protocole! Doit-on, dans l'intimité même, qualifier un chambellan d'Excellence? Je me représentais malaisément ce que

pourrait être une conversation où ce vocable reviendrait à chaque tournant de phrase. Heureusement je n'avais guère le temps de la réflexion, ayant tout juste celui de ma toilette, où j'apportai autant de soin que si j'eusse dû passer la soirée avec une jolie femme.

Je sautai dans une voiture et me fis conduire à l'hôtel. Je fus étonné d'apprendre que la chambre de Son Excellence était au cinquième étage. Mais je me rappelai que les Allemands sont gens simples et patriarcaux, et cette pensée me rendit de l'assurance. Je demandai l'ascenseur : l'homme qui le manœuvrait ne parlait qu'anglais, ce qui, dans un hôtel parisien, me sembla pittoresque. Quand j'arrivai en haut, on me dit que Son Excellence venait de descendre : elle ne tenait point sans doute à me laisser voir la modicité de son logement, et préférait me donner une première vision d'elle dans le cadre luxueux du jardin d'hiver. Je redescendis au plus vite. Toutes ces allées et venues avaient fort modéré ma première émotion, je retrouvais ma lucidité coutumière et ma faculté d'ironie.

Le jardin d'hiver était peuplé d'une foule cosmopolite, où je pensai que j'aurais quelque difficulté à reconnaître mon chambellan, que je ne connaissais pas. J'avais tort, car je le devinai du premier coup d'œil : il n'y avait pas à s'y tromper. Le

comte de Babenberg était un de ces types du chic d'outre-Rhin que le *Simplicissimus* a depuis popularisés chez nous. L'Allemagne — soit dit sans désobliger personne — est le pays du monde où l'élégance ressemble le plus aux caricatures qu'on en fait. Certaines gens ont l'air de portraits qui ont quitté leur cadre : le comte avait l'air d'une illustration, un peu chargée, de journal berlinois.

Non qu'il fût extrêmement laid, ou le moins du monde grotesque. Mais il synthétisait tous les caractères de la fashion de son pays, avec un rien d'exagération. Sa coiffure, sa tenue, sa démarche étaient militaires; sa personne même ne l'était pas du tout, et la structure de son corps faisait un contraste plaisant avec sa physionomie. Sa taille était menue, exiguë, mais il portait plastron, corset, épaules postiches, enfin toute cette mystérieuse armature par laquelle ses compatriotes s'efforcent, non de corriger, mais d'accentuer encore les imperfections congénitales de leur académie. Son habit ne venait assurément ni de Paris ni de Londres. D'énormes bagues fatiguaient ses pauvres doigts. Un bracelet était visible sous le poignet beaucoup trop large de sa chemise. Enfin ses yeux ternes papillotaient, comme effarés par la continuelle et inoffensive menace de ses moustaches rigides.

Quand je l'abordai, il était en train de prendre

ses mesures pour s'installer dans un grand fauteuil d'osier sans briser le plastron de sa chemise et sans effacer l pli de son pantalon. Il se dressa en pied comme au commandement « fixe », et me jeta d'abord un regard admiratif qui me flatta infiniment. Je sentis que j'avais le bon bout. J'étais le Parisien. J'allais pouvoir, s'il me plaisait, et si j'étais en humeur d'impertinence, brimer doucement un étranger.

J'acceptai avec condescendance la proposition qu'il me fit de prendre l'apéritif, bien que cela me parût très vulgaire. Il m'adressa quelques paroles banales, qu'il essayait de rendre cordiales, en les accompagnant de timides sourires. Il m'exprima le plaisir qu'il aurait à voyager d'abord avec moi, et plus tard à me fréquenter presque à toute heure du jour : car la société de la Résidence étant, comme je devais supposer, des moins fournies, on ne s'y perd pour ainsi dire jamais de vue les uns les autres. Il se crut tenu de me témoigner une admiration violente pour l'érudition qu'il m'attribuait et qui lui semblait incroyable, surtout à mon âge. Puis il me demanda si nous ne ferions pas mieux de dîner tout bonnement à l'hôtel que de nous mettre, si tard, en quête d'un restaurant. Je lui repartis que nous ferions tout aussi bien. Il m'assura que la table du Continental était excellente, et il ajouta, pour

me flatter, que Paris était la seule ville du monde où on mangeât. Il le savait, ayant voyagé un peu partout. D'ailleurs, il n'avait encore fait qu'un seul repas à Paris, ce matin, car il y mettait le pied pour la première fois. Il me fit cet aveu en rougissant. J'étais tout à fait à mon aise. L'appétit me vint.

« Nous ferons, dis-je, d'autant mieux de dîner ici que nous sommes tout portés et que nous aurons vite fait, si par hasard vous avez l'intention de finir la soirée au théâtre? » Il répondit évasivement et nous passâmes dans la salle à manger; mais son potage le mit en confiance et il m'avoua son extrême désir d'aller aux Folies-Bergère. Je m'empressai de lui répondre que je serais charmé de lui servir de guide, et je négligeai de mentionner que je n'y étais jamais allé moi-même. Au reste, j'avais l'impression que nous ne pouvions employer mieux notre soirée. La compagnie de cet exotique, d'autres voisinages similaires, le décor même me dépaysaient. Je n'étais déjà plus d'ici, j'étais d'ailleurs, de n'importe où, en déplacement à Paris, et, comme les étrangers qui m'entouraient, je n'avais plus momentanément d'autre idéal que les Folies-Bergère.

Apparemment cela se lut sur mon visage, car je m'aperçus que dès lors je n'en imposais plus au Babenberg. Il ne se donna plus la peine de jouer

au Parisien, et il mit la conversation sur ce qui l'intéressait exclusivement, c'est-à-dire sur la cour de Souabe. J'estimai que, par politesse, je devais faire semblant de m'intéresser à ses histoires, et je voulus même en profiter pour me documenter à l'avance.

Mais comme je n'avais pas la moindre connaissance des personnes ni des événements auxquels il ne faisait que des allusions elliptiques ou détournées, je fus, au bout de quelques minutes, tout ahuri. Je ne pus retirer de ses bavardages qu'une impression fort générale : il me parut que la cour de Souabe était une réduction de province, une société d'espionnage mutuel, une communauté cancanière, dans le goût de l'École Normale. Ce rapprochement, que je fis malgré moi, me terrifia. J'eus l'appétit coupé; je devins mélancolique; et lorsque je franchis le seuil des Folies-Bergère, je n'eus pas besoin de me rembrunir le front pour dissimuler que j'y étais novice et prendre des airs d'homme blasé.

Mon compagnon, lui, n'avait nulle honte de son enthousiasme. Il ne voulut pas de fauteuils, peut-être par économie, mais sûrement parce que le spectacle des promenoirs était ce qui l'attirait le plus. Nous nous y laissâmes bousculer trois heures durant. Tous les horions qu'il recevait le comblaient de joie, et il me faisait penser à ces voya-

geurs comiques des livres de mon enfance, qui subissaient de belle humeur le baptême de la ligne.

Pour comble, je me trouvai nez à nez dans la cohue avec un de mes camarades d'hier, et j'observai qu'il considérait Son Excellence avec une surprise un peu égayée. Je ne puis nier que le modeste normalien avait je ne sais quoi de plus dégagé, et même de plus distingué que l'homme de cour. Je sentis que j'allais prendre en grippe mon futur ami de toutes les heures, et je ne songeai plus qu'à l'emmener. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Je réussis bien à le pousser dans la direction de la porte, dès que j'entendis l'orchestre jouer la retraite; mais il s'arrêta à mi-chemin, se campa dans un bon fauteuil et prétendit assister à tout le défilé des spectateurs. « Ah! ce Paris! murmurait-il en hochant la tête. Vous ne pouvez pas comprendre ce que j'éprouve! »

Je commençai de comprendre fort bien quand je vis quels yeux il faisait à une habituée de l'établissement, demeurée ce soir sans clientèle, et qui semblait toute disposée à lier connaissance avec nous Il offrit des consommations. Je crus devoir l'avertir à voix basse que les intentions de la personne ne pouvaient être douteuses. Il me répondit malicieusement que les siennes ne l'étaient pas non plus. Mais je m'avisai à propos que ladite personne n'hésitait pas entre lui et moi, et ce n'est pas sur lui

qu'elle jetait son dévolu. Je lui fis observer qu'il était préférable peut-être que je le délivrasse de ma concurrence. Il ne demandait pas mieux, mais il craignait de me froisser en acceptant trop vite ce sacrifice, et il se mit à me débiter, sur le ton le plus cérémonieux, les formules d'un interminable protocole, que la dame écoutait avec stupeur. Je ne pus m'échapper enfin qu'après avoir pris l'engagement solennel de piloter le comte toute la journée du lendemain, et de lui faire visiter « les principales curiosités de Paris ».

Enfin j'atteignis la porte. J'eus la curiosité de me retourner encore pour les voir : non, je n'oublierai de ma vie le tableau qu'ils faisaient, lui, penché en avant sur la table, correct, attentif, respectueux, les yeux béants et béats — et elle, ne soupçonnant guère qu'elle avait levé une excellence, un comte à je ne sais combien de quartiers, le dernier rejeton — un peu tordu, d'une des plus antiques familles d'Allemagne.

LETTRE V

Je ne vous assommerai pas de détails sur notre tournée aux principales curiosités de Paris. Elle fut écourtée, et le Babenberg ne s'y montra pas si pittoresque ni si réjouissant que j'espérais.

Je m'étais procuré, à la direction des Beaux-Arts, un lot de cartes multicolores, pour les Gobelins, la Monnaie, le tombeau de Napoléon — toutes choses que je n'avais moi-même visitées de mon existence. Mais nous débutâmes par le Louvre. Dès la première salle, le chambellan de Sa Majesté la Reine de Souabe me donna des preuves qu'il s'y connaissait en peinture : il n'avait pas beaucoup de peine à s'y connaître mieux que moi; car, en toutes les matières que les programmes de classes ne retiennent point, mon incompétence était la splendide incompétence d'un excellent élève de l'Université. Je ne sais pourquoi il me déplut d'avoir à réformer une opinion déjà faite, et à

vérifier qu'une cervelle, que je croyais vide, était meublée au contraire fort décemment. Je n'en revenais pas non plus que l'on pût être cultivé autrement que moi. Son Excellence, impressionnée par le caractère « colossal » de ce musée, m'avoua qu'on ne visite pas Paris en un jour. Elle résolut de se contenter du Louvre pour cette fois-ci, et de remettre les autres attractions à d'autres voyages, qu'elle souhaitait nombreux et prochains.

Comme je puis tout juste tenir une heure à piétiner et à regarder des tableaux, au bout de la journée j'étais rendu, et fort heureux d'avoir un prétexte pour lâcher mon compagnon le lendemain. Je venais, en effet, de recevoir un mot de cet ami, de qui je vous ai parlé dans ma dernière lettre sans même le nommer, qui, en octobre dernier, peu de temps avant mon entrée à l'École, m'avait eu chez lui, à la campagne, une quinzaine, avec trois ou quatre jeunes gens de la Carrière. Il en était lui-même depuis lors, s'étant fait admettre comme attaché autorisé au quai d'Orsay. Il m'écrivait donc sur papier à en-tête, et d'une belle écriture renversée; mais sa lettre était privée, confidentielle même, et avait pour objet de me faire connaître que le chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères, désirant, avant mon départ pour la Souabe, causer avec moi, me recevrait le lendemain à cinq heures.

Ce n'est pas sans quelque émotion que je pénétrai dans le majestueux hôtel du quai d'Orsay. Il me parut que cette audience était, en somme, mon début dans le monde nouveau où je me voyais appelé à vivre désormais. Je me doutais bien aussi un peu que le palais royal de Souabe devait être d'aspect beaucoup moins royal que celui-ci.

J'allai d'abord dans le bureau de mon ami. On y prenait le thé. Le chef de cabinet y était en personne. Je ne savais pas le connaître, et j'eus plaisir à retrouver en lui un de mes compagnons de villégiature du dernier automne. C'était un homme encore très jeune et, paraît-il, un diplomate de premier ordre, mais qui n'avait pu faire jusqu'alors qu'un emploi tout à fait égoïste de ses belles facultés diplomatiques, et qui avait passé avec grâce sur le dos de tous ses collègues. Il me plut par son assurance, et par une amabilité, qui était plutôt de l'affabilité. Il m'emmena dans son bureau personnel et il m'offrit des cigarettes d'Orient.

Il me remit aussi une lettre pour notre représentant près la cour de Souabe; mais il me confia que ce ministre était une ganache, ce qui d'ailleurs importait peu, le poste étant des plus insignifiants. Je l'assurai que je ne fréquenterais guère à la légation si je n'y devais trouver aucun profit. Il parut satisfait de cette réponse, à laquelle j'imagine qu'il attribua je ne sais quel sens machiavélique :

car il sourit imperceptiblement. Il s'empressa d'ajouter que je n'étais chargé à titre officiel d'aucune mission, que néanmoins on aurait pour agréable, au Département, que j'y fisse parvenir, par des voies indirectes, toutes les petites notes qu'un observateur comme moi ne pourrait manquer de prendre. Il me donna à entendre que j'avais une occasion unique de me faire apprécier, et de me préparer peut-être, de longue main, par les moyens irréguliers qui sont les seuls bons, un avenir diplomatique.

Enfin, il me fit savoir comment la question de mon service militaire était réglée. Je devais contracter en temps utile mon engagement conditionnel d'un an; mais j'obtenais d'ores et déjà un sursis renouvelable, qui me permettrait de ne faire mon volontariat qu'à vingt-trois ans.

Je me confondis en remerciements, comme si tout cela n'eût été arrangé qu'en vue de me faire plaisir. Je me retirai tout pénétré de mon importance, et persuadé que j'allais rendre à mon pays, à dater du lendemain, les plus signalés services.

En dépit de ces pensées exaltantes, je me sentis fort mélancolique et fort misérable le lendemain quand il s'agit de partir. Maintes fois j'avais rêvé de l'*Orient Express*, comme les enfants, qui ont la vocation des voyages, rêvent du poétique navire

qui les emportera vers les lointains désirés : je ne lui trouvai plus la moindre séduction, lorsque je me vis errant seul avec le Babenberg, sur le quai morne, le long duquel étaient échoués les lourds sleeping à mine de wagons blindés. Le comte lui-même ne me paraissait plus falot ni comique : il me faisait l'effet d'un cruel gendarme qui m'eût emmené vers quelque Sibérie. Nous n'allions pas si loin : l'*Orient* ne nous conduisait qu'à Munich, d'où nous devions aussitôt repartir pour Brenz, qui est, comme vous savez peut-être, la capitale du royaume de Souabe.

La case qui nous était réservée me parut inhabitable, et je ne pus me faire à l'idée que mon garde du corps et moi y dormirions l'un par-dessus l'autre. J'aurais donné tout ce que j'emportais d'argent de poche pour éviter le compagnonnage, et je tentai de corrompre les employés : mais le train était complet jusqu'à Vienne. Pour commencer, il fallut naturellement dîner à la même petite table, et ce tête-à-tête me gâta le plaisir que je me promettais du repas ambulant. Tout le pittoresque du voyage, bien que nouveau pour moi, m'échappait. Je n'apercevais que l'exil.

Aussitôt le café servi, je prétextai un invincible sommeil, et je laissai le chambellan fumer ses pipes. Je regagnai notre cabine et m'emparai du lit supérieur, où il me semblait que je serais

plus indépendant. Je m'y blottis, je frissonnais malgré la température élevée. La couchette était à peine assez longue, assez large pour moi, et cependant j'y eus l'impression d'être « une petite chose », comme disent les Anglais en leur langage parfois mignard. Je ne me sentais pas encore une grande personne. C'est une façon de sentir qui dépend des circonstances ou du caractère plutôt que de l'âge réel : car bien fréquemment depuis lors, et même après la maturité, je me suis repris à me sentir ainsi enfant, moralement et physiquement enfant.

Je m'étais endormi presque aussitôt, d'un sommeil à demi lucide : j'entendais les bruits comme dans un cauchemar. A la frontière, je me réveillai en sursaut. Babenberg, qui avait préféré ne se point mettre au lit avant la visite, entra dans la cabine, et se chargea des négociations avec les douaniers. Puis il referma la porte de notre commune cellule et se dévêtit avec méthode. Je faisais semblant de dormir, mais je suivais dans la glace toutes les phases de ce déshabillage, et hostilement je me plaisais à remarquer combien tout en lui, jusqu'au système particulier de ses bretelles, était significatif d'une autre race.

A son tour, il s'endormit ; moi, je ne retrouvai pas le sommeil. Heureusement, je ne pensais à rien de précis, et le temps vide passe vite. Dès le

petit jour, je fus impatient de m'échapper. Je me rhabillai comme un acrobate, et, sans bruit, je me glissai dehors. Je regardai le paysage, j'avais espéré que cette campagne, pour moi lointaine, m'intéresserait par des aspects nouveaux; mais elle ne me parut pas différer de ce qu'on appelle vaguement la campagne. Babenberg ne reparut qu'à dix heures : il avait des chaussettes écossaises et des escarpins vernis. Il était très fané le matin, mais il plut à mon cœur fantasque. Je recouvrai soudainement la parole et je fis jusqu'à Munich les frais de la conversation.

J'aurais bien voulu visiter la ville, mais nous n'avions pas même le temps de mettre le nez hors de la gare. Nous déjeunâmes en hâte au buffet, où je fis la connaissance des compotes et des biftecks garnis d'œufs pochés. Puis nous prîmes la correspondance, et deux heures plus tard nous arrivâmes à Brenz, où un officier en uniforme gris à parements cerise nous attendait sur le quai. Il ne prêta pas la moindre attention à ma personne, mais fit sans préliminaires une communication au chambellan, qui sembla effarer Son Excellence. Je m'aperçus que je n'y pouvais rien comprendre, malgré la science que je croyais avoir de l'allemand. Je pris le parti de visiter la gare, qui était, comme toutes les gares allemandes, monumentale, classique, adaptée aux transports militaires, pour-

vue de passages souterrains, et tout à fait disproportionnée à la médiocrité de la ville.

Babenberg me rattrapa et me dit le motif de sa consternation : la vieille Reine était partie la veille, inopinément, pour Carlsbad, et il se voyait obligé de me planter là, pour l'aller rejoindre par le premier train. Le pire était que je me trouvais, moi, sans asile, car il ne fallait pas songer à m'installer au Château en l'absence de Sa Majesté : je n'aurais eu personne pour me servir ni pour me nourrir, et on n'aurait pas même su où trouver des draps. Je compris que la cour de Souabe était une petite cour bourgeoise.

Le comte s'excusa au nom de la Souveraine dans les formes les plus diplomatiques, et me demanda s'il me plairait de prendre provisoirement pension chez Mme Hirsch, veuve d'un honorable fonctionnaire. N'ayant pas le choix, je lui assurai qu'il me plairait; mais j'étais tout désemparé, et de plus mortifié, outré du procédé de la Reine.

Je retirai en hâte mes bagages, et nous montâmes dans un landau de musée. Le cocher était un ancêtre; quant au cheval, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu aucune bête qui eût plus de physionomie et qui en eût une plus triste. Nous traversâmes à pas de cortège un quartier moderne en construction, où des hôtels privés, du pire style italien, alternaient avec des hôtels à voyageurs,

conçus selon l'esthétique américaine. Les carcasses de ces diverses bâtisses étaient faites de petites pierres inégales et grossièrement jointes, ou de briques pâles; mais ces dessous pauvres se dissimulaient sous de massifs revêtements en staff, imitant la pierre, le marbre, le granit.

Nous franchîmes une porte ogivale, et nous trouvâmes subitement dans le moyen âge. La ville moderne était toute blanche, la ville ancienne toute rose, et ce qui charmait d'abord, c'était la puérilité de son pittoresque. Les tramways mêmes ne gâtaient point le tableau, parce qu'ils avaient l'air de jouets d'enfants, et que leur anachronisme du moins ne suggérait point d'idées utilitaires. Cette puérilité me réconforta. Je fis réflexion qu'il n'était pas si désagréable d'avoir à moi quatre semaines, pour me reconnaître, pour m'acclimater, et que, somme toute, cette première aventure de voyage ne manquait point de piquant.

Nous étions déjà chez la veuve. Nous fûmes accueillis par une servante qui avait le cou découvert et les bras nus jusqu'aux coudes. Le salon où elle nous introduisit avait deux fenêtres drapées de rideaux minces. Les meubles étaient de palissandre verni, et dans le style flamboyant. Il y avait une prodigieuse quantité de photographies, des souvenirs de Suisse, et deux portraits de famille, d'une surprenante peinture.

Mme Hirsch fit son entrée, flanquée de sa fille Anna et de son fils Hans. La veuve ressemblait à l'Érasme d'Holbein. Anna était dans tout l'épanouissement d'une beauté aussi appétissante qu'insignifiante. Elle était légèrement bouffie, un peu trop pâle; mais son teint devenait très vif sous le moindre prétexte, et ses yeux exprimaient à merveille la soumission et la prière. Hans, âgé de dix-sept ans, avait déjà les épaules trop carrées, mais la grâce de son adolescence n'était pas en core abolie; il rougissait aussi aisément que sa sœur, il avait les mêmes yeux tendres et suppliants. Il paraissaît également propre à revêtir la tunique inélégante de l'infanterie, et à figurer dans la cérémonie du Graal, parmi les pages qui se posent, en des attitudes symétriques, sur les marches du trône sacré.

Érasme et Babenberg conversèrent quelques minutes avec volubilité, et je ne saisis encore pas un mot de leur allemand. Je ne comprenais que leur pantomime. La veuve du fonctionnaire témoigna par ses révérences que les propositions de l'homme de cour lui agréaient et la flattaient infiniment. Dès qu'ils se turent, Anna rougit et me résuma leur entretien en français. Elle s'exprimait correctement, comme une institutrice. Elle m'annonça qu'elle allait me montrer ma chambre, et Hans me le répéta, sans doute pour me faire con-

naître qu'il parlait aussi le français. Je dis adieu à Babenberg, la veuve me fit entendre, par signes, qu'elle me remettait à ses enfants, et je les suivis dans la pièce voisine.

C'était une grande pièce, meublée, comme le salon, de palissandre verni. Deux lits considérables l'obstruaient. Ils étaient placés côte à côte et, entre les deux, un petit matelas étroit faisait le pont. Mlle Hirsch se hâta de couper cette communication, qui n'avait de raison d'être que si la chambre était louée à un ménage. Je regardais par contenance deux portraits d'ancêtres en costumes de 1820, qui avaient si peu de relief qu'on les eût dits peints à même la muraille comme dans un décor.

Mlle Hirsch me tira de ma contemplation en me demandant si je prendrais mes repas tout seul ou en famille. La façon qu'elle eut de me demander cela ne me permettait pas l'alternative, et je répondis : en famille. Elle ne me dissimula point qu'elle en était ravie, et elle se retira, emmenant son frère. La servante décolletée reparut et disposa sur un des lits des espèces de serviettes, en guise de draps, boutonnées aux couvertures trop étroites. L'aspect de cette inconfortable literie me désola. Je n'eus plus de cœur à rien, je ne touchai pas à mes malles. Comme il faisait fort chaud, je me débarrassai de la plupart de mes vêtements,

j'eus l'imprudence de m'étendre et je m'endormis.

Il n'était que cinq heures quand je m'éveillai. Je fus honteux de n'avoir pas fait la moindre toilette depuis la veille au soir. Je me déshabillai encore plus ; alors je m'aperçus qu'on avait négligé de me donner de l'eau. Je sonnai : on devait guetter mon réveil, car on frappa aussitôt à ma porte. Je criai d'entrer, sans penser que ce ne pouvait être un domestique mâle qui eût frappé, attendu qu'il n'y en avait aucun dans la maison. Mais je pensais encore moins que ce pût être Mlle Hirsch. C'était elle.

J'eus la présence d'esprit de ne pas arrêter son attention, par une excuse maladroite, sur l'indécence de mon costume. Au reste, cette candide jeune fille, qui ne pouvait pas m'adresser la parole sans rougir, ne parut pas le moins du monde surprise de se trouver inopinément face à face avec un jeune garçon à moitié nu. Au lieu de fuir, elle demeurait, quêtant mes ordres. Je lui dis que je voulais de l'eau, mais que j'avais sonné la servante, et je saisis cette occasion de m'excuser indirectement. Elle s'empressa de visiter tous les recoins de ma chambre pour constater s'il ne me manquait rien autre chose. Moins innocent que ma jeune hôtesse, j'étais affreusement gêné. Mais quand elle fut dehors, et ma porte fermée à double tour, je me rappelai cette minute avec la plus délicieuse confusion

Je venais à peine de déverrouiller ma porte que l'on y frappa de nouveau. Cette fois, c'était la servante. Elle m'apportait du thé, du miel, et un petit bouquet de fleurs pâles « de la part de Mlle Anna ». Cette gentillesse me toucha fort, mais mon attendrissement ne nuisit point à mon appétit. Je goûtai longuement, après quoi je me sentis paresseux pour sortir, bien que la température plus fraîche m'y invitât. J'ouvris ma fenêtre toute grande et j'écrivis à ma mère une volumineuse lettre. Je pus ainsi tuer le temps jusqu'au souper.

A table, Mlle Hirsch, qui était, naturellement, placée en face de moi, ne cessa point de me dévisager. Elle ne me dit pas grand'chose d'intime, mais elle le dit avec ces nuances imperceptibles qui marquent que la glace est rompue (je crois, pardieu ! bien). Hans revendiquait pour lui-même, avec une certaine autorité, le dé de la conversation, et faisait jalousement effort pour rattraper l'avance considérable qu'il voyait que sa sœur avait déjà prise dans ma familiarité. Quant au vieux portrait de Holbein, il ne soufflait mot, ne comprenant rien à notre langage ; mais il nous écoutait quand même avec une attention soutenue

Tout cela n'était pas trop ennuyeux, et je ne sais pourquoi l'idée me vint subitement que je ne pourrais jamais supporter durant quatre semaines cette patriarcale existence. Je décidai à l'improviste

que, pour en rompre quelques jours la continuité, je ferais une fugue à Baireuth, où l'on jouait la Tétralogie. Dès que j'annonçai ce projet, le frère et la sœur protestèrent avec une égale violence. Je fus un peu surpris qu'en moins de six heures il leur fût devenu impossible de se passer de moi. Mais leurs physionomies était trop parlantes, je ne pouvais douter de leur chagrin; et comme j'ai horreur de causer la moindre peine aux gens, même que je ne connais pas, je me hâtai de renoncer à Baireuth. Je leur en donnai l'assurance : ils rayonnèrent.

Le souper était excellent et copieux. J'y fis honneur, et je me sentis un peu gris, sans avoir bu. On servit le café; je m'obstinai à n'y point mettre de crème, et ce fut la seule marque de mon exotisme qui parut scandaliser la famille Hirsch. La veuve échangea quelques mots à ce sujet avec ses enfants. Après souper, Hans me pria fort gentiment de venir avec lui faire un tour en ville, puis boire deux ou trois litres de bière à la brasserie impériale-royale. J'avouai que je tombais de fatigue et préférais remettre cette petite fête au lendemain; mais je consentis à pousser jusqu'au bout de la rue pour admirer l'effet de lune et la silhouette aiguë d'un pont. Je crus me promener dans un décor, où l'on ne sait pas au juste ce qui est en trompe-l'œil et ce qui est praticable. Je vis

que l'un des quatre murs de la maison Hirsch était baigné par la rivière. Je rêvai de Venise, de Nuremberg, des *Maîtres*, et mes oreilles hallucinées perçurent la complainte monotone du veilleur de nuit. Mes yeux se fermaient malgré moi; je dis affectueusement bonsoir à mes hôtes : je les aimais à cette minute, comme l'enfant qui a trop sommeil aime les grandes personnes qui veillent autour de lui. Je me jetai enfin sur mon lit, où, après avoir envoyé à tous les diables mes couvertures et mes draps boutonnés, je m'endormis pesamment.

J'avais laissé ma fenêtre ouverte : je fus réveillé de bonne heure par le soleil, par les chants d'oiseaux et par le caquetage des cuisinières qui s'en allaient au marché les bras nus. Je me penchai dehors, je goûtai l'air du matin, et mes yeux eurent plaisir à revoir les maisons roses. Cependant je me repris à me demander, presque avec angoisse, ce que j'allais faire de mon temps — tout un mois! Je n'avais pas même apporté de livres, pensant que la bibliothèque de la Reine me fournirait des ressources de lecture pour plusieurs années. Je rangeai mes affaires en musant le plus possible. On me servit ensuite mon thé : je ne jugeai pas utile de beaucoup me vêtir pour le boire, et j'étais dans un costume peut-être encore plus sommaire que celui de la veille, lorsque Mlle Hirsch fit son entrée chez moi sans plus de cérémonie.

Je n'éprouvai pas la moindre gêne : le pli était pris. La jeune personne devint fort rouge. Ce n'est point mon désordre qui l'effarouchait. Elle m'apportait un compotier de fraises des bois qu'elle avait cueillies à mon intention, et elle ne savait comment s'y prendre pour me les offrir. Je n'osai point lui dire que j'étais rassasié, et que je n'avais aucune envie de ses fraises : mais je la suppliai de les partager avec moi, dans l'espoir qu'elle en mangerait la moitié. Elle accepta gaiement cette invitation, et nous nous assîmes côte à côte sur un petit canapé qui était au pied des lits.

Hans survint presque aussitôt, et à la vue du groupe étrange que sa sœur et moi nous faisions, il parut vivement contrarié. J'attribuai d'abord cette contrariété à une civilisation moins rudimentaire et à une pudeur plus avertie; mais je ne tardai pas de m'apercevoir qu'il était, ainsi que la veille, beaucoup plus jaloux que scandalisé. Je ramenai le sourire sur ses lèvres en l'invitant à prendre sa part de notre petit déjeuner supplémentaire. Il se jeta sur les fraises gloutonnement. Anna parut à son tour contrariée, et lui dit en allemand que ce n'était pas pour lui qu'elle s'était donné la peine de les cueillir. Il ne daigna seulement pas répondre, et tourna son regard vers moi, comme pour implorer ma protection. Je risquai, à mon tour, pour la première fois, une phrase alle-

mande, et je déclarai que, de ma vie, je n'avais mangé d'aussi délicieuses fraises, mais que j'en avais mangé trop et que j'étais tout barbouillé. Mon mal de cœur les fit beaucoup rire. Anna m'obligea de reboire une tasse de thé presque froid, qui faillit m'achever. Enfin elle se résigna, en soupirant, à partir, pour me permettre d'achever ma toilette. Hans ne crut pas devoir l'imiter. Il bourra une pipe, et attendit sur place que je fusse prêt pour m'emmener par la ville.

La visite de cette capitale nous prit tout juste deux heures. Nous fûmes d'abord au vieux château, édifice d'un gothique extravagant, qui sert de caserne et de musée. Mais tous les tableaux de valeur sont distribués dans les appartements du château neuf, et l'on n'en a guère laissé qu'une vingtaine à la pinacothèque, grattés, nettoyés, repeints, vernis à neuf, enfin astiqués comme pour une revue. Il y a encore, au rez-de-chaussée, de beaux bois, et une collection d'armes qui me parut merveilleuse, mais je n'y connais rien. Le château neuf, contigu à l'autre, est un édifice du XVIII[e] siècle, maladroitement imité de l'architecture française. Comme il est bâti en pierres tendres et coquillières, l'usure des ornements en a embrouillé encore davantage le fouillis; on dirait qu'il a séjourné sous l'eau et qu'il est à demi fondu.

Sur la gauche de cette résidence, part une voie

toute droite, récemment tracée, bordée de rares maisons, dont les unes ressemblent aux villas de notre bois de Boulogne, et les autres aux masures de notre boulevard Montparnasse. Cette espèce de perspective aboutit à une espèce de temple grec, qu'on voit très loin, sur une éminence, parmi des arbres, et tout peinturluré. Des tramways vont et viennent entre le temple et le château. L'autre façade de la demeure royale donne sur les petites rues du centre, où tout est de guingois; où les maisons multicolores et dissemblables ont des pignons, des encorbellements, des poivrières; où la rivière divisée modifie son cours au gré des constructions qu'elle baigne, et s'attarde, au pied des murailles, sous les ponts qui la traversent de biais, comme une eau stagnante dans les douves d'un château-fort.

La rue du marché me rappela ce que, d'après les livres, j'imaginais des bazars turcs. La foule affairée, mais affairée nonchalamment, y circulait sous des arcades, où, dans la pénombre, les valeurs crues des robes vertes, des foulards rouges mettaient une note d'Orient. Cette rue nous conduisit à une place triangulaire et en pente, qui me parut le plus pittoresque lieu de la ville. Les maisons rangées sur les trois côtés étaient des maisons riches, mais anciennes; aucune n'avait été reconstruite à la mode italienne ou classique; toutes gardaient le

traditionnel pignon, et répétaient dans le plan vertical la figure triangulaire du sol. Au centre était une fontaine, dont le bassin avait la forme d'un trapèze. Des petits enfants chevauchant des dauphins en ornaient la margelle usée; une Ève nue était debout, et l'eau coulait de ses deux seins de bronze, en filets minces.

Hans me désigna une des plus jolies maisons de la place, appartenant à M. et Mme Richter. Il m'affirma que j'y passerais ma vie, lorsque cette Mme Richter, présentement à Carlsbad avec la Souveraine, serait de retour à Brenz. J'observai qu'il me parlait d'elle avec ce mélange d'admiration jalouse et d'antipathie que nous trouvons chez nos provinciaux quand ils parlent des Parisiens. Je demandai qui était M. Richter. J'appris qu'il dirigeait le théâtre privé de la Reine, une façon de théâtre-modèle où on ne jouait que cinq ou six fois par an; mais ces représentations attiraient des curieux de tout l'Empire, et même de l'Étranger : car elles étaient renommées pour la perfection unique de l'interprétation et de la mise en scène. M. Richter courait l'Europe pour trouver des acteurs hors de pair, voire de simples figurants.

Les explications de Hans furent interrompues par une musique militaire. Un régiment défila devant nous; je me rangeai contre le mur. Je me sentis péniblement affecté par le son inaccoutumé des

fifres, par la cadence brutale du pas, et par la vue d'un uniforme qui me rappelait mon enfance vaincue. Hans prit instinctivement une attitude compassée; et il s'efforça ensuite de conjurer, par des obséquiosités un peu maladroites, la rancune persistante qu'il venait de découvrir en moi.

Deux minutes plus tard nous rentrions à la maison Hirsch, juste pour l'heure du déjeuner. Je n'étais pas trop mécontent de ma matinée, mais je recommençais d'avoir des appréhensions au sujet de mon après-midi et de toutes les journées subséquentes. Je fus assez maussade. Hans ne dissimulait pas sa joie de m'avoir accaparé depuis le matin, et c'était le tour d'Anna de ne point dissimuler sa mauvaise humeur. Après déjeuner, je m'enfermai dans ma chambre, où je fis une sieste, faute de mieux. Je me réveillai à quatre heures, désœuvré et découragé. J'allai au hasard dans la maison, mais je m'y heurtai tout de suite à Hans, qui décidément me guettait.

Comme la chaleur était accablante, l'idée me vint de lui demander si l'on ne pouvait aller quelque part prendre un bain froid dans la rivière. Il parut charmé de ce désir qui me mettait de nouveau à sa merci, et il s'offrit à m'accompagner. Je l'entendis qui criait à sa mère je ne sais quoi dans l'escalier, puis il me rejoignit dehors. Nous allâmes jusqu'à la porte ogivale par où l'on passe du vieux

Brenz dans la ville moderne en carton-pierre; mais, au lieu de suivre le nouveau Ring, nous prîmes une des premières rues de traverse qui s'y amorcent, et qui, à moins d cent mètres de là, se perdent dans la campagne.

Elle ne me parut différer de la campagne française que par un peu plus de sévérité : des bouquets de pins çà et là jetaient une ombre excessive parmi l'or des moissons mûres. La rivière qui, pour traverser la ville, s'est divisée en maints canaux, redevient une et soudain large. Comme la pente du terrain est presque nulle, elle s'attarde. On ne l'aperçoit pas de loin, on ne la devine pas, elle circule à même les blés, et parfois elle lave la racine des arbres.

Je revis les soldats que j'avais rencontrés ce matin, qui faisaient des exercices de ponts. Un peu plus loin était leur école de natation, et je crus d'abord que Hans me conduisait là. Mais nous pénétrâmes dans un petit bois où l'eau était ombragée de partout. Le rivage irrégulier formait des criques. Le courant semblait arrêté. On voyait les cailloux du fond, les poissons vifs. Hans m'avertit que l'eau était très froide.

Cela me fit plaisir; je souffrais de la chaleur lourde et je goûtai par avance la morsure du froid. J'éprouvais des sensations composites, pour moi nouvelles, et qui me paraissaient être mes pre-

mières sensations véritablement allemandes : elles étaient composées de mélancolie, de sensualité un peu brute, de sentimentalité très vague. Je trouvais à ce paysage de champs et de bois une physionomie représentative de l'Allemagne. La température anormale, le soleil trop ardent aux lointains d'un ciel trop bleu, les barres de lumières qui traversaient la verdure noire des pins, tout cela me suggérait bien des images de régions méridionales et classiques; mais elles m'apparaissaient avec cette déformation particulière qu'elles subissent justement dans les imaginations allemandes, comme si ma sensibilité se fût acclimatée déjà. En moi se pressaient des souvenirs d'antiquité, mais d'une antiquité vue par Gœthe; une association d'idées, que le décor autorisait, me rappela une scène admirable de *Wilhelm Meister*, celle du petit pêcheur qui se noie dans une rivière pareille, sous le même splendide regard du soleil indifférent.

Hans ne demeura dans l'eau que peu d'instants; puis il se hissa sur la berge : je l'imitai. Il était taciturne et songeur, comme buté à une idée fixe. Ce silence et cette mauvaise humeur injustifiée me piquèrent. Je lui demandai, avec une gaîté un peu fausse, pourquoi il ne disait rien et semblait triste. Il haussa les épaules, refusa de répondre, puis il rougit et, n'osant point me regarder, il murmura : « Je crois que vous aimez ma sœur plus que moi. »

Cet enfantillage me toucha d'abord très vivement, et, je ne sais pourquoi, l'instant d'après, il m'irrita au plus haut point. Je ne pus retenir un léger cri qui ne signifiait pas grand'chose, qui marquait cependant plutôt de la surprise agréable. Je parlai ensuite à Hans raisonnablement. Je lui dis qu'au bout de moins de vingt-quatre heures, il ne pouvait guère s'agir entre nous d'amitiés éternelles, et que je n'avais pas eu encore le loisir d'interroger mon cœur sur ses préférences; mais que je sentais naître en moi une sympathie véritable, dont la soudaineté m'étonnait, indivise jusqu'à nouvel ordre entre le frère, la sœur, et même la vieille maman. Cette déclaration ne parut point le contenter, il donna brusquement le signal du départ et nous revînmes sans échanger quatre paroles.

Cette bouderie absurde acheva de m'agacer les nerfs. Je me mis à table sans appétit, j'éprouvais un trouble bizarre, une sorte de malaise voluptueux. Pour comble, la sœur se mit à me bouder comme le frère : nous ne pouvions causer qu'entre nous trois, le dîner fut morne. Je me retirai, le plus tôt possible, excédé. Je dormis mal; mais le lendemain, dès que j'eus les yeux ouverts, je me surpris à attendre avec la plus ardente impatience que Mlle Hirsch entrât dans ma chambre comme la veille, et sans doute aussi, comme la veille, à la minute juste où il serait le plus malséant d'y entrer.

Elle n'y manqua point. On venait de m'apporter mon thé, avec les toasts, l'œuf à la coque et, par-dessus le marché, un petit bouquet. Je profitai de ce que je n'avais manifestement pas encore touché au déjeuner pour feindre de n'avoir pas aperçu les fleurs. Je crois qu'elle en fut piquée. Elle me demanda insidieusement s'il ne me manquait rien : je fis exprès de répondre d'un ton indifférent et bourru. Elle s'en alla, découragée et nonchalante, s'asseoir sur le canapé placé devant la table.

C'était me contraindre à m'asseoir près d'elle pour déjeuner. Je m'avisai que Hans ne tarderait guère à venir rompre ce tête-à-tête, et je poussai le verrou. Je n'avais pourtant point d'intentions, comme on dit; ou plutôt ce fut ce geste, à demi réfléchi, à demi machinal, qui me révéla que peut-être j'en avais. Mais je me remontrai aussitôt qu'elles étaient absurdes; que la sentimentalité d'Anna ne me donnait point le droit de conclure à la facilité de ses mœurs; enfin, que son ignorance même de la discrétion et de la pudeur étaient les marques les plus évidentes d'une extrême naïveté. Je me rappelais bien certains récits que l'on m'avait faits, de privautés qui seraient coutumières, en Angleterre et en Allemagne, entre pensionnaires et hôtesses; mais je qualifiai ces récits-là de contes à dormir debout, et ma timidité me fournit tous les prétextes possibles, de prudence autant que de décence,

pour m'interdire aucune tentative sur la vertu de Mlle Hirsch : ce qui ne m'empêchait point de me fixer, pour en être venu à bout, le délai maximum d'un quart d'heure.

Le sang-froid était ce qui me manquait le plus. Il semblait que l'incohérence et la mobilité folle de ma pensée se fussent communiquées à mes nerfs, à ma circulation. Je ne sais pas comment je fis pour aller de la porte jusqu'au canapé. Lorsque je m'y laissai tomber près d'Anna, mon cœur battait éperdument et sans aucun rythme. Je n'étais pas capable de dire une phrase de suite : dans ces conditions-là, ce n'est pas commode de trouver les mots qu'il faut dire pour séduire — surtout quand on n'a jamais séduit personne.

Et puis je sentais, par une sorte de télépathie, Anna encore plus agitée, plus égarée que moi-même; alors il ne me paraissait pas vraisemblable que nous pussions entamer maintenant un flirt savamment mené pour aboutir. On voit que j'avais sur la séduction des idées toutes littéraires : je ne soupçonnais pas que les choses se passent beaucoup plus simplement quand un jeune homme de vingt ans et une jeune fille de dix-huit se trouvent côte à côte à se toucher, troublés tous les deux, et que l'un des deux au moins est dans ce désordre où j'ai dit que j'étais.

Sans que l'épaule gauche d'Anna perdît le con-

tact de mon épaule droite, sa main put s'étendre vers le bouquet; elle le saisit, me le présenta. Puis elle tourna très légèrement la tête vers moi. Je fis de même, nos joues s'effleurèrent, elles étaient brûlantes. Nous demeurâmes ainsi, résolus tous deux à ne faire, ni moi ni elle, le premier mouvement décisif. Nous continuions toutefois, avec une incroyable simultanéité d'hypocrisie, à virer insensiblement nos visages ardents l'un vers l'autre. Nos lèvres s'attiraient par une aimantation lente et continue.

Comme elles allaient se goûter enfin, le bouton de la porte tourna. Anna tressaillit : je lui pris la taille pour la rassurer. Je criai avec impatience : « Qu'est-ce que c'est? » Je savais bien que c'était Hans. Il me demanda si j'avais vu sa sœur. Je lui répondis qu'elle n'était naturellement pas avec moi et qu'on ne pouvait pas entrer. J'ajoutai : « A tout à l'heure, je m'habille », et je l'entendis qui s'éloignait.

Anna avait poussé un léger soupir, mais elle n'avait profité de cette alerte que pour modifier avantageusement ses positions. Mon hypocrisie ne se démentit point, la sienne se lassa plus vite; et elle ne différa guère de me faire connaître que sa naïveté n'allait pas jusqu'à ignorer les ressources et les saveurs du baiser amoureux. Vous sentez qu'il serait délicat de vous préciser davan-

tage les limites de sa science — et aussi de ses complaisances. Il faut que vous m'entendiez à demi-mot. Au fait, c'est justement par les demi-mots que je puis vous en donner une idée vraie.

Dès que M[lle] Hirsch m'eut quitté, j'achevai en hâte ma toilette et partis à la rencontre de Hans; j'étais un peu étourdi et fort inquiet. La mine de Hans me rassura : il paraissait de bien meilleure humeur que la veille, et ne fit aucune allusion à la clôture inusitée de ma porte. Anna, quand je la revis à table, ne laissa percer aucune confusion ; je ne puis dire cependant qu'elle m'accueillit comme si de rien n'était, car elle ne dissimula point son bonheur ni le goût vif qu'elle avait conçu pour moi. Je ne parle pas du vieux portrait : la dame semblait créée et mise au monde pour ne jamais soupçonner.

Elle laissait à sa fille une liberté biblique! J'aime à croire que nul ne soupçonna dans la maison à quelles coupables extrémités nous poussions, Anna et moi, notre flirt ; mais ce flirt même ne pouvait être ignoré. Tous nos gestes en faisaient foi : je les trouvais d'une immodestie un peu inutile ; mais, n'étant point du pays, je n'avais pas à donner la note. De ma part, la réserve eût été ridicule.

Je me laissais donc promener au clair de lune. Je me partageais d'ailleurs presque également

entre la sœur et le frère. Il m'arrivait de la planter là pour suivre Hans à la brasserie. J'y connus quelques sous-officiers, qui ne valent pas la peine que je les croque, et des étudiants candides, tendres, musiciens, métaphysiciens, qui avaient une prodigieuse capacité d'estomac.

Cette vie n'était point dépourvue d'agréments, mais je la trouvais uniforme, peut-être aussi fatigante, et je recommençais de pester contre la Reine, qui aurait bien pu m'aviser à temps de sa fugue, et me laisser finir mes vacances à Trouville. Enfin, un beau matin, Babenberg reparut, toujours souriant et falot. Jamais je ne l'avais trouvé si gentil; je faillis l'embrasser à la mode de Souabe, quand il m'annonça que Sa Majesté revenait le soir et que je m'installerais au Château le lendemain.

Mes hôtes prirent la chose moins gaiement. Tout le monde pleura, même Érasme, et Hans fut celui des trois qui pleura le plus. Je leur protestai que ce désespoir me flattait infiniment, mais je ne pus me défendre d'ajouter qu'il me paraissait excessif, la maison Hirsch et le Château étant porte à porte. Hans me repartit d'un air sombre que les personnages attachés à la cour vivaient fort à part, et que nous ne nous verrions pour ainsi dire jamais. Je me dispensai de répliquer que cela me peinerait certes, mais qu'après tout je n'en mourrais pas. J'estimais qu'il était grand temps de passer à d'autres exer-

cices, et que j'avais assez approfondi mes études sur la petite bourgeoisie allemande.

D'autant que, le lendemain matin, tout en m'aidant à empiler mes vêtements dans mes malles, Mlle Hirsch me fit faire une excellente et complète récapitulation.

LETTRE VI

Après le repas d'une heure, qui s'était bien prolongé jusqu'à deux heures et demie, la servante, émue, rouge et toujours décolletée, rentra vivement dans la salle, pour m'annoncer que l'on m'envoyait quérir du Château. Derrière elle apparaissait un grand vieillard, ensemble obséquieux et vénérable. Je ne pus discerner à sa physionomie, ni à son costume — fort galonné, s'il était haut fonctionnaire ou laquais : il me tira de doute en chargeant ma malle sur son épaule.

La bonne Mme Hirsch se leva et me récita un compliment appris. Au dernier mot, elle m'honora d'un plongeon, qui était quelque chose comme un raccourci de révérence de cour, ou ce que Saint-Simon appelle si bien une « révérence perpendiculaire ». Je fus très touché, quoique je n'y eusse rien compris du tout, et je l'assurai de ma reconnaissance filiale, en termes qu'elle ne comprit pas

davantage. Puis elle se retira discrètement. Les deux enfants donnèrent un libre cours à leur douleur, sans avoir égard à la présence de la bonne ni du *missus dominicus*. Hans me sauta au cou et m'embrassa à maintes reprises, avec cette naïveté des étudiants allemands qui effarouche quelque peu notre réserve occidentale. Encouragée par l'exemple fraternel, Anna me traita de même, et fit de son mieux pour révéler aux assistants le secret de notre intimité. Je m'arrachai à ces étreintes et je suivis l'homme du Château.

Lorsque nous pénétrâmes dans la Résidence, le soldat qui était de faction oublia son impassibilité pour me sourire. Le portier lui-même vint sur le pas de sa loge et me souhaita la bienvenue : on ne saurait croire combien cette familiarité, cette sympathie un peu banale de l'accueil est réconfortante pour l'étranger. Quant à mon portefaix magnifique, il ne cessait pas de me faire la conversation, mais je lui répondais au petit bonheur, car je n'entendais son allemand non plus que celui de Mme Hirsch.

La cour intérieure me parut d'un rococo aussi maladroit et aussi outré que la façade ; mais je me retrouvai, dès le vestibule, dans un décor de bourgeoisie. Je rencontrai dans l'escalier des servantes affublées comme celle de la maison Hirsch, qui portaient des piles de linge, ou des plateaux avec

des reliefs de déjeuner. Je passai devant des portes ouvertes, et la vue rapide que j'eus de la simplicité des appartements me fit par avance concevoir quelques inquiétudes au sujet de ma chambre, où l'on me conduisait.

Je fus bien agréablement surpris qu'elle n'eût point l'air d'une chambre de domestique (comme, au reste, les logements des plus grands seigneurs à Versailles). J'eus même lieu d'être touché par certains détails qui marquaient, ou que l'on avait souci de me plaire, ou que l'on se méfiait de mon ironie. Ainsi plusieurs clous, demeurés veufs au mur, témoignaient qu'on avait retiré des cadres dont j'eusse pu sourire. Un portrait de l'Empereur allemand faisait pendant à une grande photographie, par Braun, du Monsieur Thiers de Monsieur Bonnat. Une « carte de visite » de la vieille Reine était placée tout près de mon lit, et j'avais de la literie française. Enfin, le sucrier, le flacon de fleur d'orange étaient abondamment garnis; et comme j'avais ouï dire que Sa Majesté veillait elle-même aux moindres choses, je ne pus me défendre d'un peu de snobisme ému, à la pensée que peut-être bien une sollicitude royale doublait le prix de ces attentions.

La chambre, basse de plafond, et même mansardée, était cependant gaie et claire, avec une admirable vue sur la campagne, par-dessus les

pignons et les toits. J'avais, à côté, une autre pièce, guère moins grande. arrangée en cabinet de toilette. Mon guide ouvrit une porte sous tenture, et me montra que ce cabinet communiquait avec la galerie supérieure de la bibliothèque, qui occupait deux étages. Je vis d'en haut une salle octogonale, prenant jour sur le toit, meublée d'armoires et de pupitres en chêne sculpté tout noirci. Un buste d'homme, juché sur un socle, occupait le centre, et deux sphères énormes le flanquaient.

J'avais hâte d'être seul. Enfin on me laissa. Je me sentais déjà chez moi. Je rangeai mes affaires, et distribuai quelques photographies de famille autour des images officielles. Mon établissement me parut si agréable que je ne pus concevoir aucune privation au milieu de cet agrément; et j'allai me fourrer dans la tête qu'avant le soir, quelque personne complaisante, à la façon de Anna Hirsch, viendrait me rendre visite. Je me mis dès lors à mon aise, afin de l'accueillir comme il sied. J'ai à peine besoin de vous dire que mon attente fut vaine. Alors je m'ennuyai; je passai dans la bibliothèque et je pris trois ou quatre volumes au hasard. Il se trouva que j'étais tombé sur des productions érotiques du temps de la Révolution française. Je n'en fus pas étonné médiocrement.

Je pensais faire dès le lendemain mes débuts de

lecteur; mais Babenberg, qui prit la peine de monter jusque chez moi, m'informa que je ne pouvais entrer en fonctions avant d'être présenté. Or, on ne peut l'être que le dimanche à l'issue de la messe, et nous étions samedi. Il m'offrit à déjeuner dans uue brasserie, où je vis Hans, qui nous salua, mais n'osa point nous aborder. Je ne sus que faire du reste de mon après-midi. Les méchants bouquins que j'avais pris m'assommèrent : j'allai les remettre en place. Puis, au lieu de rentrer dans ma chambre, je flânai, je fis le tour de la galerie. J'avisai une porte, je l'ouvris : elle donnait sur une tribune, à mi-étage d'une vaste pièce de même hauteur que la bibliothèque, mais éclairée de face par une large baie et décorée en manière d'atelier. Je demeurai stupide à la vue de la Reine elle-même, qui était assise devant la fenêtre. Heureusement, j'avais fait peu de bruit: car elle ne soupçonna point ma venue; et je pouvais filer — mais la curiosité me retint.

Sa Majesté n'était point seule! Je comptai huit personnes qui faisaient cercle. Aucune n'avait pu m'entendre, pour la bonne raison qu'elles étaient sourdes; et muettes par-dessus le marché; en un mot, c'étaient huit poupées de grandeur nature, vêtues, les unes en hommes, les autres en femmes. La Reine, droite et ankylosée, fardée, émaillée, coiffée d'une lourde perruque blonde, ne me parut pas

beaucoup plus humaine que les huit mannequins du conciliabule étrange qu'elle présidait. J'avais trop de littérature pour ne pas me souvenir d'Hoffmann, mais le fantastique a peu de prise sur mon imagination; et je pus à peine me tenir de rire tout haut lorsque j'entendis la Souveraine adresser tour à tour la parole, gravement et en français littéraire, à chacun de ses interlocuteurs figurés. Je devinai qu'elle répétait ses audiences. Elle faisait les demandes et les réponses : il faut bien, quand on s'adresse à des personnages de cire; mais je pus constater par la suite qu'elle agissait de même avec les personnages de chair et d'os.

Quand ce fut le tour du huitième mannequin, la Reine lui dit : « Ah! vous êtes notre nouveau bibliothécaire français? Nous éprouvons une sympathie bien vive pour votre beau pays. Quel âge avez-vous? Vingt-deux ans, à ce que l'on m'a dit. Et encore les paraissez-vous à peine. Êtes-vous marié? Non. D'ailleurs il n'y a pas de temps perdu. »

Ce dialogue, si je puis dire, monologué fut interrompu par l'entrée brusque d'une jeune femme que je pris à sa tenue pour une femme de chambre : mais elle aborda si familièrement sa maîtresse que je ne doutai point qu'elle fût dame d'honneur, et même un peu favorite. Elle la gourmanda. Sa Majesté, dit-elle, se surmenait. Elle entraîna Sa

Majesté dans la pièce voisine, et moi j'eus le toupet de m'avancer jusqu'à la balustrade de la tribune, pour mieux voir les poupées, en particulier celle qui me figurait. Après quoi je m'en retournai chez moi, par le même chemin que j'étais venu.

Je me trouvais avoir, par surprise, répété ma présentation, moi aussi ; et cela m'assurait contre toute possibilité d'être ému quand je subirais cette épreuve pour de bon. J'y allai, le lendemain, plutôt d'humeur narquoise. J'avais dû m'endimancher, et je me faisais à moi-même l'effet de ces paysans qui tirent du coffre une fois par hasard leur redingote et leur chapeau de haute forme. Un petit groupe de gens, hommes et femmes, faisaient antichambre en même temps que moi dans la galerie qui précède la chapelle. Ils ne me parlèrent point, mais ils me regardaient avec bonhomie. Un laquais chamarré m'invita à m'asseoir « sans compliments

Cette simplicité n'excluait cependant point l'apparat, et la Reine fit une entrée fort solennelle. Elle était vêtue de soie noire, sans aucune mode, et marchait entre deux dames d'honneur, dont l'une était ma connaissance de la veille, et l'autre, une incroyable caricature dans le style Louis-Philippe. La Reine me parut encore plus grande qu'à la première vue, et toujours étonnamment droite. Elle passa en saluant fort poliment, mais elle allait

sortir sans avoir rien dit, quand un vieux dignitaire en riche uniforme me fit signe de m'avancer, et me nomma tout haut.

« Ah! fit la Souveraine, s'arrêtant, vous êtes notre nouveau bibliothécaire français? Nous éprouvons une sympathie bien vive pour votre beau pays. » Je m'inclinai. « Quel âge avez-vous? » Je crus devoir répondre, ce qui fit que nous prononçâmes ensemble : vingt-deux ans. Mais elle ne se démonta point : « C'est, poursuivit-elle, ce qu'on m'avait dit. Vous les paraissez à peine. Êtes-vous marié? » Je n'osai dire : non, mais elle le dit, et elle ajouta : « D'ailleurs il n'y a pas de temps perdu. » En dépit du respect qu'elle m'inspirait déjà, je fus pris d'une hilarité que j'aurais eu bien de la peine à ne point trahir, si la profondeur de mon inclination ne m'avait aidé à lui dérober ma physionomie.

Quand la Reine eut passé, les gens qui étaient là demeurèrent, flânant et causant entre soi. N'ayant à qui parler (car Babenberg s'était retiré avec la Reine), j'observais. Mon attention se fixa naturellement sur la personne qui me parut prépondérante. C'était une femme : je devinai cette fameuse Mme Richter de qui Hans m'avait parlé dès le premier jour, mariée au Richter qui dirigeait le théâtre modèle de Brenz.

Elle était mûre, avec un air de puérilité persistante qui pouvait induire en illusion sur son âge,

et elle avait, en s'empâtant, gagné je ne sais quel charme lourd qui ne lui avait, par contre, pas trop fait perdre de la finesse de sa beauté. Sa carnation était magnifique; un sang vif circulait à fleur de son épiderme, mais ne s'y extravasait point, comme il arrive aux Anglaises qui ont la peau trop délicate et le teint trop clair. Ses cheveux, d'un blond rare, cendrés et toutefois brillants, s'harmonisaient avec ses yeux, qui étaient gris, voilés de tendresse, pétillants de malice, clairs d'intelligence profonde. Ses lèvres, un peu trop gourmandes, découvraient, quand elles souriaient, de toutes petites dents candides, des dents naïves. Toute sa personne exprimait si décidément l'âme allemande que je m'étonnai de sentir, dès le premier regard croisé, une sympathie entre elle et moi, comme entre deux exilés de même race qui se reconnaissent « pays » : c'est qu'il y a des parisiens de partout, et Mme Richter était une parisienne d'entre Vienne et Berlin. Elle l'était d'abord par sa volonté de l'être, un peu par le ton de sa blague, dont je devinais la qualité boulevardière aux jeux de sa physionomie, et puis par certains raffinements de toilette, ne fût-ce que par l'élégance de ses bottines.

L'attention qu'elle me faisait l'honneur de m'accorder m'intimida. Mais la glace fut vite rompue. Je lui fus présenté par le même personnage qui

m'avait présenté à la Reine : il s'écarta ensuite et nous laissa en tête-à-tête. Mme Richter me déclara sans plus de préambule que nous serions amis et que nous nous verrions beaucoup. L'heure et le lieu étaient peu favorables pour lier connaissance ; mais ayant aujourd'hui congé, car Sa Majesté observait le repos du dimanche, j'en devais profiter pour lui venir faire chez elle ma première visite, et elle me réservait son après-midi.

Je me sentis d'autant plus touché de ces paroles que la musique en était délicieuse. La voix bien timbrée donnait une valeur aux moindres choses, en chantant ce qui ne vaut pas la peine d'être dit. Le langage était singulier. Mme Richter ne parlait point, comme les autres personnages de la cour, un français correct, appris dans les livres. Elle avait un accent allemand très accusé et qui paraissait irrémédiable, une syntaxe fantaisiste. Elle semait ses phrases de fautes, mais qui n'étaient jamais indifférentes, et qui révélaient, en même temps que l'ignorance de la grammaire, un sens profond et pittoresque du français. Enfin je retrouvais dans son discours toutes les correspondances de cette bigarrure germanique et parisienne que j'avais déjà cru remarquer dans sa personne et dans son vêtement.

Lorsque je quittai Mme Richter, je n'étais point sous le charme : j'étais dans l'enthousiasme. J'at-

tendis avec une impatience d'amoureux l'heure fixée pour ma visite, ou plutôt pour mon rendez-vous. Je ne me lassais pas de m'extasier sur ma chance. Je ne craignais plus la nostalgie, ni la longueur ou la monotonie des journées. Brenz me paraissait un Éden puisque j'y avais une amie. Et quelle amie! Spirituelle autant que désirable, sentimentale, maternelle, peut-être complaisante.

Notre conversation de l'après-midi ne diminua point mon ravissement et précisa mes illusions. Je ne doutais pas que Mme Richter dût être, un jour prochain, ma maîtresse. Cela allait de soi, comme pour Anna Hirsch : mais je faisais déjà des comparaisons désobligeantes pour la pauvre petite, hier encore complice de mes jeux pervers. Je n'étais pas encore blasé sur les familiarités soudaines de l'amitié allemande, et j'attribuais aux plus innocentes le sens de promesses formelles.

Dans le salon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres s'ouvraient sur la place triangulaire, les choses mêmes semblaient me faire un accueil empressé. Les meubles, les bibelots venaient de Paris : je les reconnaissais et j'étais flatté. Je ne m'apercevais pas encore que le germanisme inconscient de Mme Richter avait de ces éléments parisiens composé un ensemble tudesque, et tel que l'on en voit d'ailleurs à Paris même, chez des juifs trop récemment transplantés d'outre-Rhin. J'avais déjà un

fauteuil qui m'appartenait : il était profond, il invitait aux causeries lentes et errantes. Je m'y sentais prisonnier pour longtemps, pour toujours, sous le regard placide et cependant perspicace de Mme Richter. Elle s'était placée à contre-jour ; une chaude lumière cernait l'ovale de son visage un peu trop plein et velouté comme un beau fruit.

Nous demeurâmes dans ces positions deux heures sans désemparer. Mme Richter ne m'interrogeait pas précisément, et je ne sais comment elle me suggéra de tout lui avouer de moi-même, jusqu'à des dessous d'âme où ma conscience n'arrivait pas d'ordinaire à pénétrer. Elle ne semblait d'ailleurs prendre à mes confidences qu'un intérêt de politesse, et je démêlai qu'elle n'avait donné cette tournure à l'entretien que pour en venir à se confesser elle aussi, sous couleur de réciprocité.

Elle le fit avec une impudeur stupéfiante. Il est vrai que sa psychologie, volontiers un peu pédantesque, sauvait à la rigueur les apparences : cette confession aurait pu passer pour une espèce de leçon clinique ; seulement le pittoresque du discours en corrigeait la pédanterie. Ne pouvant m'expliquer son caractère sans m'initier à ses intimités conjugales, Mme Richter me fit d'abord de son mari un portrait en pied. Comme littérateur, elle le jugeait avisé, homme de talent et surtout de savoir-faire, sans personnalité. J'appris en

outre qu'il était volage et incapable de sentiments profonds. Il courait l'Europe, non point, comme l'on m'avait prétendu, pour y racoler des interprètes de choix, mais tout bonnement pour suivre en ses tournées une fameuse actrice italienne, quadragénaire et ardente, qui était sa maîtresse en titre. Mme Richter ne me dissimula point sa jalousie, ni la nature particulièrement physique de cette jalousie, qui l'avait poussée à tenter, pour retenir son infidèle, de tout ce que peut inspirer à une épouse la candeur la plus dévergondée. Vous m'excuserez si je vous ouvre de tels horizons : je ne fais qu'ouvrir des horizons, au lieu que Mme Richter ne parlait point par sous-entendus.

Moi, ces détails extraordinaires ne m'ahurissaient pas trop, j'étais ensorcelé — pourtant lucide : je voyais bien qu'elle ne racontait pas ses peines pour amorcer le consolateur, et qu'elle n'obéissait qu'à un impérieux instinct d'exhiber son moi, dès qu'elle avait trouvé un spectateur de bonne volonté. Pour l'adultère, si elle y pensait, c'était comme à un moyen et non comme à une fin. Je compris, ou elle me laissa comprendre, qu'elle ne ferait jamais une sottise gratuite, mais qu'elle risquerait à l'occasion une aventure. Elle était d'avance à la merci de l'homme qui lui promettrait Paris. Il me sembla même qu'elle me jaugeait, pour voir si j'étais de taille à l'enlever; mais elle avait

trop de bon sens pour hésiter sur la négative, et elle me classa dès lors parmi les amis platoniques.

Je n'en fus pas moins assidu. Mes fonctions officielles ne me prenaient que deux heures par jour. Je les passais dans l'atelier de la Reine, à qui je lisais la *Revue des Deux-Mondes*. La jeune dame d'honneur de qui je vous ai parlé était toujours présente à ces lectures, et me regardait beaucoup, mais sans me dire jamais un seul mot. Elle était comtesse de Glückstadt, et s'appelait, de son prénom, Augusta. Sa Majesté l'appelait familièrement Tata : c'est une habitude que je pris moi-même par la suite, comme vous verrez.

Aussitôt ma corvée de lecture finie, je courais chez Mme Richter, ou plutôt chez Lotte : car avec elle aussi, j'en étais au petit nom, et même nous nous tutoyions lorsque nous parlions allemand, mais nous ne parlions que français. Notre amitié avait toutes les mièvreries de l'amour sans aucune de ses privautés. Faute de mieux, nous causions, nous n'étions jamais las de causer ni l'un ni l'autre. Nous touchions à tout avec une liberté entière. Les grossièretés même ne la rebutaient pas, ou bien elle feignait de s'y plaire pour me paraître plus camarade. Nous passions de là, sans effort, à la métaphysique. Nous dissertions sur Wagner, et elle me déchiffrait la Tétralogie. Son érudition était prodigieuse, sa sensibilité, univer-

selle — à moins qu'elle me jetât tout bonnement de la poudre aux yeux — ou encore qu'elle sût de tout par frottis : car elle disait entretenir des correspondances avec toutes les illustrations contemporaines ; aucun personnage d'Allemagne ou de l'Étranger ne passait par Brenz sans fréquenter chez elle et s'asseoir à sa table quotidiennement.

Il n'y avait point pour le moment de visiteurs, ce n'était pas la saison, et Lotte semblait se consacrer uniquement à moi. Elle recevait pourtant, du moins les gens de la ville, mais je ne sais par quel miracle elle se trouvait toujours seule et libre à mes heures. Moi, je quittais tout pour elle. Croiriez-vous que je ne lui aurais pas seulement dérobé une demi-journée, fût-ce pour chercher le dérivatif nécessaire au platonisme qu'elle m'imposait ? Heureusement le hasard s'en mêla : vous jugerez s'il le fit bien.

Un soir d'octobre, j'avais dîné chez Mme Richter et, par exception, avec de nombreux convives : car, d'ordinaire, je n'y dînais qu'en tête-à-tête et, comme je disais, maritalement. Je rentrai au Château après minuit, heure indue en Souabe. J'avais mangé copieusement : Mme Richter est une excellente directrice de cuisine, qui fait de savantes combinaisons des recettes viennoises et françaises. J'avais en outre bu pas mal de vin du Rhin et de Champagne, j'étais fort gai et je sentais très vive-

ment ma solitude. Je m'endormis quand même assez vite, étant accoutumé à me coucher plus tôt; mais ma tête ne cessait point de travailler, ni mes sens de percevoir vaguement.

Je crus entendre sonner deux henres, et ensuite frapper à ma porte. Un coup plus fort acheva de me réveiller. Je fis de la lumière et, comme je ne m'enfermais jamais au verrou, je criai d'entrer. Je vis paraître la comtesse de Glückstadt, en robe de chambre. Elle m'informa que Sa Majesté avait une insomnie et me priait de venir lui faire la lecture à l'instant même, comme j'étais. Je fis observer en riant à la comtesse que je n'oserais point. Elle haussa les épaules et, passant par mon cabinet de toilette, alla attendre, sur la galerie de la bibliothèque, que je fusse vêtu à peu près décemment.

Mon hilarité ne dura point, je me sentis de la pire humeur, et aussi mal en train que possible pour lire la *Revue des Deux-Mondes* : vous conviendrez que ce n'est pas une lecture de nuit. J'envoyai au diable la Reine et ses insomnies, je me dis que, si elles étaient fréquentes, cela promettait de devenir drôle, je pestai de tout mon cœur contre la tyrannie des grands, et j'invoquai les droits de l'homme.

Enfin, il fallut bien rejoindre Augusta : elle me conduisit par les chemins que j'avais déjà pris la veille de ma présentation, et qu'elle ne se doutait guère

que je connusse. Nous descendîmes dans l'atelier, d'où nous passâmes dans la chambre de la Reine qui était immédiatement voisine. J'y retrouvai les meubles bourgeois et le palissandre de la maison Hirsch. Au reste je n'y voyais goutte, l'éclairage n'étant que d'une lampe; le lit seul apparaissait lumineux, bien que relégué dans le coin le plus sombre; et même on ne s'expliquait guère d'où cette lueur pouvait provenir : elle semblait émaner du lit même, des draps blanchâtres, du visage surnaturel de la vieille Reine, de ses fards phosphorescents.

Sa Majesté portait une blouse rose; une mousseline de soie blanche la coiffait en sphinx et dissimulait l'absence de perruque. Ses doigts de morte étaient chargés de bagues. Je saluai profondément. La Reine daigna s'excuser du dérangement qu'elle me causait, puis elle me pria de m'asseoir près de la lampe, c'est-à-dire fort loin du lit. Mme de Glückstadt me remit un livre et prit sa tapisserie au gros point.

Je ne fus pas fâché d'avoir à lire autre chose que la Revue, mais je pensai être le jouet d'un rêve quand je vis que le livre était un de ces romans licencieux qui m'étaient l'autre jour tombés sous la main. Seul, je n'ai jamais pu feuilleter un de ces romans-là sans un peu de honte et de malaise : jugez de ce qu'ajoutait à mon embarras la pré-

sence de deux femmes. Je n'ai de ma vie été si gêné de ma contenance. La Reine veut qu'on lise bien, il fallait que je misse le ton : j'y tâchais malgré mon effarement. Mme de Glückstadt ne faisait pas un point plus vite et Sa Majesté ne sourcillait pas. Je pris mon parti, ma voix s'assura, et longtemps je déclamai dans le silence.

Enfin la Reine s'assoupit. Augusta me prit le livre des mains; mais, au lieu de le fermer, elle en poursuivit la lecture tout bas, avec une curiosité ardente, maintenant avouée. Elle était penchée sous la lampe. Je n'osais partir sans avoir reçu congé; et puis je commençais moi-même à être fort troublé de toutes ces bizarreries. Mm de Glückstadt, hâtivement et sommairement vêtue, me parut fort bien, et son désordre me parut propice. Je m'approchai d'elle, feignant à mon tour de m'intéresser à la suite du récit, que je lus sans façon par-dessus son épaule. Nos corps se frôlaient, et comme elle ne me repoussait point, je jugeai le moment venu de jouer une scène à la Casanova.

Je sentais bien que mon audace était surtout littéraire et que, sans un peu d'aide, je n'arriverais jamais à mes fins; mais je soupçonnais la Glückstadt d'être infiniment plus pratique et moins novice que moi. Je n'hésitai pas à risquer le tout pour le tout, et je pris l'offensive si franche-

ment qu'il fallait que l'ennemie cédât, à moins de crier au secours, d'éveiller la Reine, de faire esclandre. Je comptais qu'elle y regarderait à deux fois. J'avais cependant grand'peur. Mais tant pis! De fait, elle affectait d'être absorbée dans sa lecture au point de n'apercevoir pas même que je l'attaquais en fourrageur. Alors je me décidai à lui dire tout bas et de sang-froid qu'elle serait fort aimable de me reconduire à ma chambre, attendu que je ne saurais jamais retrouver le chemin tout seul.

Elle fit un signe de consentement, et se rajusta pour m'accompagner. Je crus que j'avais sottement manœuvré, que la partie était perdue : mais elle n'eut garde de me ramener par où nous étions venus, et elle me fit d'abord traverser sa propre chambre, qui avait deux portes, l'une donnant sur l'appartement royal, l'autre sur les corridors. Tandis qu'elle fermait l'une, je courus à l'autre, la fermai et retirai la clef.

Je hasardai alors une de ces gamineries qui nous deviennent impossibles à partir d'un certain âge, mais que mon air d'extrême jeunesse me permettait encore. Avant que l'aimable personne, d'esprit et de gestes un peu lents, pût se reconnaître et se retourner, j'avais jeté à droite et à gauche tout le superflu, et même le nécessaire, de mon costume, et je m'étais fourré dans son lit. « Oh! ces Fran-

çais!... » murmura-t-elle. J'entendais déjà le langage des étrangères, et je savais que cette exclamation signifie qu'elles capitulent. Heureusement! car mon stratagème me réduisait maintenant à l'expectative. Augusta ne me laissa point languir. Elle me déclara gaiement, non sans un peu de lourdeur germanique, que ma présence dans son lit ne l'empêcherait pas de s'y mettre : je lui repartis que j'y comptais bien, et elle sauva par la plaisanterie ce qu'il y a toujours d'un peu ridicule dans le déshabillage, même pour les personnes de son sexe. Elle ne prolongea d'ailleurs ce badinage que juste ce qu'il fallait, et me fit constater ensuite que, sans prendre les agréments de l'amour au tragique, elle les prenait au sérieux.

Comme elle était avec cela fort raisonnable, elle n'attendit pas l'alouette ni le jour, et, au bout d'une petite demi-heure, elle me reconduisit chez moi. J'invoquai les usages protocolaires pour obtenir qu'elle me rendît ma visite et demeurât dans ma chambre aussi longtemps que j'étais demeuré dans la siennne. Je vous avoue que j'étais déjà dans le demi-sommeil quand elle se glissa dehors. Les événements de cette nuit me paraissaient dignes d'être médités, mais je remis au lendemain la réflexion et la psychologie.

Au reste, j'avais depuis quelque temps perdu l'habitude des examens de conscience solitaires :

ce n'est plus qu'en dialoguant avec Mme Richter que je faisais des découvertes en moi. Il ne me semblait point malhonnête de lui confier ma bonne fortune : je mettais avant tout les droits de son amitié, et n'aurais cru commettre d'indélicatesse qu'en lui gardant un tel secret. Je ne le trahissais point par vanterie, ni par intérêt : je n'avais nul espoir d'exciter son émulation. Enfin, le tour de nos conversations était théorique, nous envisagions les événements de notre vie comme des données de l'expérience, et nous traitions cette matière à la façon des savants professionnels, sans émotion comme sans réserve.

Considérant de ce point de vue sérieux mon aventure, Mme Richter y voyait d'abord un inespéré sujet d'étude pour sa curiosité comme pour la mienne. En effet, elle avait cette opinion (dont j'ai mainte et mainte fois par la suite vérifié la justesse), que les différences de race sont irréductibles, et ne peuvent manquer de produire, entre deux êtres qui s'aiment, d'exceptionnelles, d'instructives réactions. A la vérité, dans la première ébullition, toute superficielle, de l'amour, rien de oien notable ne se manifeste; mais au bout d'un temps assez bref, les deux amants nés ennemis se heurtent, quand ils veulent se rapprocher, à la oclison invisible qui les sépare. Leurs sensibilités sont divergentes; tout, de l'autre, les choque, jus-

qu'à l'anatomie, jusqu'au langage des gestes, qui est étranger.

J'objectai à Mme Richter que je n'aimais pas du tout Augusta, et ne pensais pas en conséquence que notre conflit pût jamais offrir le moindre intérêt scientifique. Les conditions de l'expérience auraient été plus favorables, si j'y avais eu elle pour partenaire. Elle ne fit seulement pas mine de comprendre et me répliqua que je tombais mal, vu qu'elle avait la prétention d'être une des rares personnes véritablement cosmopolites, et pouvant être appareillées à des individus de n'importe quel pays. Elle ne portait pas sur moi le même jugement, et me réputait au contraire étroitement français — tout en me reconnaissant une aptitude à pénétrer les âmes étrangères. Elle voyait peut-être juste en ce qui me concerne, mais elle se trompait sur elle-même : car elle était, encore une fois, bien Allemande, en dépit de ses ambitions et de son parler parisien.

Mme Richter, qui avait le sens du confortable, ne prisait pas seulement les avantages scientifiques de ma liaison avec la comtesse de Glückstadt. Elle me félicita d'avoir résolu au mieux, pour l'hygiène et pour la commodité, cette grave question de la maîtresse, et d'avoir désormais la tête libre pour rêver à une organisation définitive de ma vie.

Je n'avais que faire d'y rêver : c'est elle qui me dic-

lait des plans d'avenir. Elle n'imaginait point pour moi d'autre débouché que la littérature. Non qu'elle m'attribuât du génie, une vocation, ou même des promesses bien certaines de talent. Elle n'était pas comme vous, qui voyez vos amis sous la catégorie du sublime : elle jugeait les siens rigoureusement. Mais, à défaut de génie, elle m'accordait une intelligence à toute fin, et une volonté surtout faite d'obstination permanente. Elle me trouvait avec cela fort instruit, et j'étais particulièrement sensible à cette louange : car depuis que je vivais parmi des Allemands, dont l'appareil d'érudition m'a toujours imposé, je n'étais pas éloigné de croire que je ne savais rien du tout. L'ensemble de ces qualités lui semblait présenter les garanties d'un joli succès et d'une belle carrière littéraire, en France.

Je lui déclarai ma repugnance pour l'état de littérateur, dont je jugeais d'après certains camarades de l'École, que j'avais vus, démangés d'écrire, porter à de pauvres journaux des chroniques sans signature. Elle se moqua de mon information; je vis qu'elle en savait beaucoup plus long que moi (cela n'était point difficile) sur les gens de lettres, même, ou surtout, les parisiens. Je tins bon; je ne voulais entendre parler ni de métier, ni de concurrence, et je n'admettais la vie littéraire que dans une oasis comme Brenz. Elle rit beaucoup

et me demanda si je prenais Brenz pour Weimar et moi-même pour Gœthe. Je renchéris et lui dis que mon antipathie pour la besogne des lettres allait jusqu'à la haine de la littérature. Je ne me souciais pas d'écrire, mais de vivre. Elle me demanda : comment? Je répondis : intégralement. Elle rit encore, et nia que je fusse homme d'action, ayant le goût de l'aventure.

Par la suite, elle trouva un moyen terme entre mes ambitions actives et le destin littéraire où elle prétendait me confiner. Elle découvrit que j'étais né pour le théâtre, et comme je lui objectais d'ordinaire contre le métier d'écrivain qu'il consiste à surproduire avec la certitude de la mévente, elle me fit remarquer que, dans le commerce dramatique, les lois de l'offre et de la demande sont observées plus exactement. On ne sait pas toujours pourquoi on fait un livre, et encore moins pour qui : mais on fait des pièces pour la consommation d'un public que les statistiques peuvent évaluer. Mme Richter était fort avertie de ce que peut gagner en France un dramaturge à succès. Elle avait même des idées sur une rénovation possible de notre théâtre; elle m'engageait à m'assimiler certains essais allemands contemporains, dont il y aurait à tirer parti. Elle me commentait aussi, avec une intelligence d'ailleurs merveilleuse, Ibsen, alors bien inconnu chez nous, et me remontrait

qu'avec un peu d'adresse, nous pourrions lui faire d'utiles emprunts sans altérer notre originalité latine.

Ces leçons m'intéressaient assez peu. Je trouvais Mme Richter trop pratique, je la trouvais même terre-à-terre et, oserai-je le dire? médiocre. Je regrettais nos entretiens de naguère, où la sentimentalité se combinait si heureusement avec les idées générales; et je me demandais avec mélancolie s'il était déjà l'heure du malentendu, suivant elle fatal entre les êtres de race diverse. Le mari revint sur ces entrefaites, pour les études préparatoires des pièces que l'on devait jouer au printemps.

Ce retour me donna quelque ombrage, ou bien je crus qu'il ne pouvait manquer de m'en donner, n'imaginant point l'amitié amoureuse sans accompagnement de jalousie. Au fait, je ne craignais peut-être que le dérangement de mes habitudes : j'étais devenu fort maniaque. Avec cela, je ne me dissimulais point que ce Richter m'inspirait une curiosité très vive, et une sympathie. Je jugeais cela un peu baroque, mais j'ai depuis vérifié maintes fois que telle est ma nature : je m'affectionne toujours au mari de la femme que j'aime, et je suis avec lui contre elle, dans l'occasion.

Un jour donc, en arrivant chez Lotte, je trouvai le maître de la maison installé dans mon fauteuil. C'était un bel homme barbu, qui rappelait simulta-

nément Émile Augier et l'Empereur Frédéric III. Cette composition de sa physionomie est bien indicative de son caractère et de son talent. Allemand de race, Français de culture, Richter possède, et même il possède trop, notre théâtre contemporain. Il me charma d'abord par le bon style de ses manières, et par la façon exquise dont il me parlait ma langue. Il ne demeura qu'un petit quart d'heure, par politesse; après quoi il se retira, avec cette tranquillité du mari qui sait à quoi s'en tenir sur la vertu de sa femme, dès qu'elle n'a affaire qu'à des gens de petite importance, comme j'étais. Cette preuve de sa clairvoyance me piqua, mais me fit concevoir pour lui une haute estime. Là-dessus, Lotte m'impatienta pendant deux heures, à me redire ce qu'elle m'avait dit cent fois des infidélités de ce don Juan quadragénaire : j'étais en humeur de l'excuser, je l'enviais d'avoir pu nous fausser compagnie, j'aurais bien voulu moi-même pouvoir l'aller retrouver où il opérait. Heureusement, toujours préoccupée de mon avenir dramatique, Lotte m'enjoignit de suivre le travail des répétitions. Je profitai de ce congé dès le lendemain.

Je déjeunai à part avec Richter avant midi, et il m'emmena au théâtre, où jamais encore je n'avais pénétré. On n'y a d'accès que par la cour du Château. La salle est petite, et dans le goût prétendu français de leur XVIIIe siècle; mais la couleur en

est charmante, grise et bleue, avec des draperies bleu et argent. Les loges sont des boudoirs; il semble qu'on y puisse avoir l'idée de faire n'importe quoi, sauf d'écouter une pièce. Je ne voulus pas croire d'abord que ce théâtre-là fût utilisable à autre chose qu'à des galas de cour, ou peut-être à de certaines fêtes : j'avais ouï dire, en effet, qu'il fut le premier théâtre d'Europe où l'usage s'établit de supprimer les lumières pendant qu'on joue; mais il ne s'agissait pas, en ce temps-là, d'éviter des distractions aux spectateurs. Il y a aujourd'hui plus de sérieux un peu partout, même à Brenz. On y a perdu aussi le goût des opéras galants et vieillots. La scène de ce théâtre en miniature est immense : Richter y a pu appliquer les plus récentes inventions de la machinerie, et jouer Shakespeare sans le hacher d'entr'actes et sans escamoter un changement.

Il montait cette année-là *Antoine et Cléopâtre*, plus un drame, dont il était l'auteur, et qui n'avait rien du tout de shakespearien. Le contraste m'amusa, d'autant qu'on alternait les études : nous passions d'Alexandrie à Berlin, et de la bataille d'Actium à un milieu allemand fort bourgeois.

Pour diriger les répétitions, Richter ne se plaçait point, comme on fait en France, dans un guignol. Il s'asseyait au centre même de l'orchestre, d'où il ne bougeait que rarement pour grimper sur le

plateau. Il me gardait auprès de lui, et ne parlait guère qu'à moi. Il me demandait à tout propos des conseils, avec une déférence dont j'étais embarrassé plutôt que flatté. Je protestais que je n'y entendais rien : il n'outrait pas la politesse jusqu'à nier mon incompétence, mais il m'assurait que j'avais de l'instinct. Je n'étais pas médiocrement fier de passer des journées entières dans la compagnie de cet homme célèbre et de l'accaparer. C'est tout juste si je m'avisais de loin en loin qu'il était, si je puis dire, exclusif de sa femme; et, entre nous, je la lâchais allègrement pour lui. Je ne suis pas, à proprement parler, volage : je suis un sentimental instantané. Si je me laisse prendre, c'est du premier coup et tout entier : Richter m'avait pris.

Quant à sa cuisine théâtrale, je feignais de m'y amuser, mais ce n'était qu'un prétexte; je n'avais pas la vocation, décidément. La technique de la mise en scène me laissait particulièrement froid. Je ne pouvais point supporter de factice dans les sentiments ni dans le langage : j'acceptais sans peine, en revanche, toutes les conventions du plus vieux théâtre, et le travail qu'on se donnait pour perfectionner l'illusion me paraissait aussi oiseux que vain. Moi, un minimum d'illusion me suffit; je crois que j'eusse préféré Shakespeare sans décors, avec le traditionnel écriteau. Pour

tout dire, *Antoine et Cléopâtre* m'ennuyait considérablement. Je m'intéressais davantage à la pièce de Richter. Je voyais bien qu'elle ne valait pas grand'chose : elle avait l'air d'une pièce de chez nous, traduite et superficiellement adaptée. Telle quelle, je la tenais encore pour un document valable des mœurs allemandes. — Mais j'étais beaucoup plus curieux des comédiens que des comédies : j'en voyais de près pour la première fois.

Ce sont de braves gens, et des enfants (je parle des mâles). Ils ont beaucoup moins de vanité qu'on ne croit; ou du moins ils l'allient à une humilité excessive. Ils quêtent les encouragements. Au moindre compliment, ils s'attendrissent, ils ont les larmes aux yeux : ils se feraient tuer pour vous. Heureusement que, cinq minutes plus tard, ils n'y pensent plus. On s'attache aussi extraordinairement à eux pendant le temps qu'on les fréquente, mais on les oublie dès qu'on a le dos tourné. Ils sont trop simples pour mériter une longue attention. Je me lassai vite d'eux, parce qu'ils ne saisissent rien du premier coup. Et puis leur métier ne me plaît point, il est anormal et un peu bas : non pour les raisons que l'on allègue d'ordinaire, mais parce qu'il y a une disproportion trop choquante entre l'effort et la fin de l'effort.

Je trouvai, comme vous pensez bien, plus

d'agrément dans le commerce des femmes. La troupe comptait deux artistes du premier rang, une Allemande et une Italienne. L'Allemande, Lisbeth Reichmann, jouait le principal rôle dans la pièce de Richter. C'était une personne à principes, de caractère aigre et de volonté têtue. Elle refusait de teindre ses cheveux gris et de se farder pour la scène. Naguère fort belle, elle s'était laissé envahir par l'embonpoint; mais la dureté de ses traits lui faisait encore une physionomie, et ses yeux noirs semblaient toujours ardents de colère. Elle jouait de mauvaise humeur, avec brusquerie. Elle n'admettait point les conseils, mais elle les suivait quand elle les trouvait bons, car elle était fort intelligente. Elle répétait en pantoufles, pour ménager ses bottines. Elle était d'ailleurs fort riche, grande propriétaire, ne pensant qu'à ses terres et à ses bêtes. Elle tenait en laisse un mari fluet, de dix ans plus jeune qu'elle, comique sans talent, mais qu'elle imposait, n'admettant point qu'il vécût à ses dépens. Elle était jalouse, et interrompait le travail pour lui faire des scènes. Elle l'accusait de « vouloir du bien » à l'Italienne, Matilde Alinari, maîtresse avouée de Richter, et elle l'en accusait sous le nez de Richter.

Matilde Alinari jouait le rôle de Cléopâtre, avec un teint cuit et bilieux qui légitimait la bizarre qualification de gipsy, donnée par Shakespeare

à la reine d'Égypte. Elle se refusait, comme la Reichmann, aux artifices cosmétiques du théâtre, et ne mettait pas de rouge sur son jaune. Elle avait le regard aussi ardent mais moins mauvais, les cheveux tout noirs et coiffés à la diable, traversés d'une mèche blanche. Elle méprisait l'épargne, s'habillait de travers et vivait de rien. Elle était passionnée de théâtre; elle travaillait avec un acharnement de débutante, ne laissait rien au hasard et semblait toujours jouer d'inspiration. Mais elle se flattait d'être encore plus amoureuse qu'artiste. Elle se faisait gloire de sa liaison avec Richter et ne tolérait point qu'on la soupçonnât d'infidélité. Lorsque la Reichmann l'en accusait positivement, elle perdait toute mesure : ces deux furies tragiques s'injuriaient comme deux poissardes. Elle surveillait aussi son Richter et l'invectivait à l'occasion, criant qu'il couchait avec une petite fille, en effet appétissante, qui jouait le bout de rôle de Charmion.

Je ne crus pas d'abord que cela fût vrai, mais j'eus l'aveu de la personne même, qui ne trouva pas de meilleure excuse à me donner quand je la priai pour mon propre compte. Cet échec me fut fort sensible; mais je m'avisai qu'au fait il était le premier que j'eusse encore subi, et cela me rendit plutôt fat. Je trouvai une consolation dans ma philosophie stoïcienne, qui me préserve de désirer

longtemps ce qui n'est pas dans l'ordre de la nature — ou à la portée de mes mains.

Je poussai même le stoïcisme jusqu'à me féliciter de ce refus, qui me sauvait d'un fameux embarras : car je me demande comment je m'en serais tiré, avec la meilleure volonté et le plus riche tempérament du monde, entre Charmion et Augusta. La comtesse, ne doutant point que j'eusse des tentations et des facilités de la tromper, employait le plus sûr moyen pour me mettre hors d'état de le faire. J'étais à sa discrétion : elle en abusait. Je ne pouvais plus dormir qu'au théâtre; aussi n'ai-je gardé aucun souvenir précis des dernières répétitions.

La *Gazette des étrangers* publiait déjà les premières listes de pèlerins. La ville prenait un air de fête. Les restaurateurs de Berlin y installaient des succursales dans des baraquements ou sous des tentes, et arboraient à travers les rues leurs enseignes de calicot blanc. Les habitants qui devaient recevoir des pensionnaires secouaient leurs tapis, battaient leurs meubles et lavaient leurs planchers, toutes fenêtres ouvertes. La garnison même prenait part à ce remue-ménage; la vieille Reine montait à cheval et passait des revues.

Quoique les Parisiens ne se déplacent guère au début du printemps, le snobisme en attira quelques-uns à Brenz. Je trouvai un matin dans mon

courrier une enveloppe au cachet des Affaires étrangères : le chef du cabinet m'annonçait sa prochaine venue, et me priait de lui retenir une chambre. Je courus chez les Hirsch. Le cœur me battait quand la servante m'introduisit dans le salon. La famille entière y était réunie. Je vis qu'elle s'était augmentée d'une unité. Un grand jeune homme, presque aussi jeune que Hans, se tenait près du piano. Anna me le présenta comme son fiancé. Je voulus revoir mon ancienne chambre, sous prétexte de m'assurer si elle pouvait à la rigueur convenir à un aussi haut personnage que le chef du cabinet. Anna me conduisit et, dès la porte refermée, me témoigna d'un baiser tendre que ses fiançailles ne lui avaient pas fait perdre la mémoire.

Le chef du cabinet arriva le surlendemain; j'allai le chercher à la gare. Je craignais de ne pas le remettre à première vue. Il y eut en effet, de part et d'autre, un peu d'hésitation; mais il n'y eut pas d'étiquette, et nous nous abordâmes en vieilles connaissances, dès que nous nous fûmes seulement reconnus : j'attribue ces intimités soudaines, ordinaires entre voyageurs, à un petit attendrissement sot de l'exil qui leur est commun, et au sans-gêne de leurs chapeaux mous.

Mon nouvel ami me félicita de quelques notes que j'avais envoyées au quai d'Orsay, conformé-

ment à ses instructions. Comme j'étais honteux de ces notes, qui me paraissaient vides et même niaises, je crus d'abord qu'il se moquait; mais je vis bien que non, et que j'avais déjà, sans m'en douter, acquis une certaine importance au Département. Je jugeai dès lors politique de me mettre en frais pour le chef, et je me proposai de le piloter dans Brenz. Mais M[me] Richter ne m'en laissa pas le loisir : elle devait donner un rout entre les deux représentations, je l'aidais aux préparatifs, et surtout je l'inspirais de mes conseils. Elle me prenait pour un arbitre des élégances : elle m'avait bien pris pour un homme de théâtre, et l'autre pour un diplomate!

Le soir de ce même jour, je demeurai fort tard chez elle. J'en partis cependant avant que Richter fût rentré. La nuit était douce et claire. Je tournai le dos à mon domicile royal, je m'en allai promener au clair de lune. Je fredonnais le *leitmotiv* de la Saint-Jean, qui était doublement de circonstance : car le décor de Brenz endormi rappelle fort celui de Nuremberg au deuxième acte des *Maîtres*. Pour achever l'illusion, j'entendis au loin un bruit de dispute, des cris aigus, un charivari. Des fenêtres s'ouvrirent, et des bourgeois effarés, en chemise, s'interpellèrent d'un côté à l'autre de la rue.

Comme je passais devant la maison Hirsch, je

me heurtai au chef du cabinet qui était sur le trottoir, un flambeau à la main. Je lui demandai s'il était somnambule, et je courus où l'on criait. C'était près de là. Des gens ahuris, déshabillés, somnolents, formaient rassemblement devant une maison à un étage, où je savais que logeait Charmion. Sa chambre était illuminée. Je reconnus derrière les vitres la silhouette tragique de Matilde Alinari qui gesticulait à contre-jour. On l'entendait d'en bas vociférer en italien.

Je bousculai les curieux, je montai en hâte, je pensais trouver la Charmion assassinée! Grâce à Dieu, il ne s'agissait pas de meurtre, mais tout bonnement de flagrant délit. Je me remis vite d'une alarme si chaude, et je profitai du spectacle comme d'un pis-aller encore acceptable, à défaut des faveurs positives que la coquine m'avait refusées. Il n'était plus en son pouvoir de se dérober, du moins à ma vue. Elle me parut bien séduisante, comme sont toutes les femmes surprises, mais les femmes de théâtre encore plus : car elles jouent sans y penser.

Richter faisait moins bonne figure : les auteurs dramatiques n'ont pas le même métier ni les mêmes ressources que leurs interprètes, et ne sont, en ces circonstances, que des hommes pareils aux autres, c'est-à-dire ridicules. Sa mine piteuse et penaude, son silence, son dos arrondi

sous l'orage faisaient un impayable contraste avec les façons shakespeariennes de Matilde, qui tantôt l'invectivait, et tantôt se penchait dehors, comme pour se précipiter ou pour haranguer les gens d'en bas.

Je n'eus pas le loisir d'être embarrassé de ma contenance, car Richter, dès qu'il m'aperçut, bondit sur moi, et me déclara, en termes surannés, que c'est le ciel qui m'envoyait. Il me serra les mains avec force. « Emmenez cette toquée chez elle, me dit-il, et tâchez de la calmer. Au reste je suis à peu près sûr qu'elle ne tentera pas de se tuer *cette fois-ci*, puisqu'elle ne s'est pas encore jetée par la fenêtre. » Il ajouta qu'il n'allait prendre que le temps de se vêtir, et qu'il nous rattrapait : je pourrais alors le laisser seul avec sa maîtresse outragée, pour courir en avant chez sa femme, à qui j'apprendrais le scandale en douceur et dont j'essuierais le premier feu.

Il était si pitoyable que je n'osai lui remontrer l'ennui et l'inconvenance de ces deux démarches, ni mon vif désir d'aller me coucher. Je pris l'infortunée Alinari par le bras : elle me suivit sans résistance. Sa pension était à deux pas. Elle me conta durant le trajet comment elle avait su l'infidélité de Richter par une dénonciation de Lisbeth Reichmann. Son excitation et sa volubilité me facilitèrent mon rôle : elle monologuait, je ne pus

placer un seul mot jusqu'à l'arrivée de Richter, qui d'ailleurs tint sa promesse et ne nous laissa pas en tête-à-tête plus de dix minutes.

Dès qu'elle le vit,elle lui sauta au cou, criant qu'il était un misérable : mais comment ne pas pardonner n'importe quoi à un poète et à un amant tel que lui? Je commençais à être de trop. « Allez chez ma femme! dit Richter, entre deux baisers mouillés de larmes. — Allez-y, insista Matilde. Ah! la pauvre! Doit-elle assez souffrir par toi! » Et soudain émue de solidarité féminine, elle me conjura d'être bon pour cette malheureuse Mme Richter.

Il était deux heures du matin, je ne tenais plus debout. J'envoyais tous ces fous au diable, et me félicitais à part moi d'avoir plus de raison qu'eux — à mon âge. Je me sentais mortifié quand même de n'avoir à faire en tout ceci que besogne de témoin, d'intermédiaire ou de messager. Je sonnai violemment à la porte de la maison Richter. Un domestique parut à une lucarne, tout à la pointe du pignon, et me cria de passer mon chemin, si j'étais saoul. Je me nommai : il n'en devint guère plus poli, mais il descendit m'ouvrir, en maugréant. Mme Richter accourut; je trouvai qu'elle avait un peu trop de flottement dans ses vêtements de nuit, et je fis des comparaisons de déshabillés à l'avantage de la petite Charmion. Elle me pria de lui dire d'un seul coup et sans ménagement si son mari

était assassiné. Je lui repartis, sur un ton de badinage, que je venais bien lui annoncer un accident, mais d'infiniment moins de conséquence que la mort, et dont j'imaginais qu'elle allait rire plutôt que pleurer.

Je le croyais de bonne foi, la sachant blasée sur ces fredaines, et je tombai de mon haut quand je la vis m'entamer une scène dans le goût de l'Alinari. Seulement, elle ne monologuait point comme l'autre; ses plaintes entrecoupées appelaient des répliques: je n'en trouvais pas. Cette psychologie déconcertante m'irritait. Le langage même de sa douleur m'était inintelligible, étranger. Il me choquait sans m'émouvoir. Je sentis pour la première fois nettement l'antipathie foncière et irréductible des races. Enfin l'odieux Richter arriva. J'assistai à de nouvelles embrassades et à une reprise du « J'ai pardonné ». Je leur déclarai que j'en avais assez de m'occuper de leurs affaires, et je les plantai là.

Je rentrai vite. J'éprouvais le besoin de vérifier qu'il n'y a pas que les barbons qui plaisent. Au lieu de remonter chez moi, j'allai à tâtons chez Augusta et frappai à sa porte, assez doucement pour n'éveiller personne dans le voisinage, assez fort pour l'éveiller elle-même. J'y eus quelque peine, et quand je pénétrai enfin au nid, je l'y trouvai docile, mais somnolente. Je ne lui rapportai

que compendieusement les incidents de la soirée, et je me mettais en devoir d'y ajouter un épisode à mon compte, quand nous fûmes dérangés mal à propos par un appel de la Souveraine. Mon amie se précipita chez son auguste maîtresse, d'où elle revint, consternée, m'apprendre que je devais m'habiller en hâte, et faire le grand tour pour entrer par l'autre porte dans la chambre de Sa Majesté. La vieille, qui ne dormait pas, réclamait une lecture de *Mélanie ou les dangers de l'innocence.*

Je pestai, mais je n'avais qu'à obéir. Pour comble, je ne pus remettre la main sur ma cravate blanche. La Reine avait un œil terrible. Elle remarqua dès mon entrée cette faute de tenue. Elle ne m'en fit pas de reproche, mais elle ne cessa de me regarder fixement au lieu de m'écouter lire; en sorte que je perdais ma peine, elle ne s'endormait point. J'allais toujours, j'étais furieux; pour passer ma colère, j'ajoutais de mon cru des énormités au texte...

« Chut! » murmura Mme de Glückstadt. La Reine avait enfin les yeux clos et respirait régulièrement. « Venez... — Ah! non! » répliquai-je à peine bas, et je décampai comme un fou, sans explication. Heureusement je connaissais les êtres : je me fusse rompu le cou dans l'escalier. Je m'enfermai dans ma chambre au verrou et je me jetai sur mon lit, pleurant de fatigue.

Quand je m'éveillai après quatre heures de pauvre

sommeil, j'étais encore tout vibrant de colère, d'une colère d'enfant, boudeuse et prête aux larmes. Je voulais donner ma démission, partir pour Munich et Paris par le premier train. Ma fatigue m'empêcha de commettre cette sottise : je n'avais point le courage ni la force de faire une malle. Je pensai même, un instant, manquer le soir *Antoine et Cléopâtre*. Je me plaisais du moins à espérer que tout irait de travers, et ne doutais point que le public, volontiers prude, fît grise mine aux héros du scandale nocturne.

En quoi je me trompais bien. Le récit colporté de l'imbroglio occupa les étrangers toute l'après-midi : c'était une aubaine à Brenz, où on ne s'amuse guère, et ils arrivèrent au théâtre dans les meilleures dispositions. Quant aux personnages du roman comique, ils étaient tous contents. Lisbeth Reichmann savourait sa vengeance ; la petite Charmion ne regrettait point d'avoir été surprise officiellement avec un homme aussi important que Richter ; Richter lui-même, sa maîtresse et sa femme s'adoraient à qui mieux mieux, avec une inconscience et une sérénité qui me révoltait. Les extravagances que Matilde Alinari avait faites et dites au cours de cette nuit lui servirent comme d'une répétition supplémentaire. Elle en tira plusieurs effets inattendus pour son rôle de Cléopâtre, où j'avoue qu'elle fut belle. Enfin la fantasmagorie

de la mise en scène m'enleva moi-même, qui en avais vu, durant de longues semaines, la fastidieuse préparation.

On jouait, comme à Baireuth, vers la fin de la journée. Les spectateurs seuls étaient admis à pénétrer dans la cour du Château : le peuple faisait la haie devant la porte. J'aperçus Hans, Anna et le fiancé; mais je ne pouvais frayer avec eux — pas même avec le chef du cabinet, étant désigné pour la loge royale. Je m'y trouvai pêle-mêle avec des princes, dont les papotages bourgeois ne m'amusèrent que peu d'instants; et profitant de mon obscurité pour m'esquiver, j'allai voir le spectacle d'une loge supérieure. Après la représentation il y avait souper à la cour : je n'en étais point, j'allai me coucher.

Ma mauvaise humeur dépendait de ma fatigue : au réveil, quand je repassai les événements de ces deux derniers jours, ils me parurent plaisants. J'allai rendre une visite matinale aux Richter, je les trouvai en proie aux étrangers, qui tous faisaient acte de politesse pour être invités au rout du soir. Cette presse m'importuna, j'allai me promener dans les champs. Mais j'y retrouvai la foule. Les étrangers tuaient le temps comme ils pouvaient. Ils avaient réquisitionné tous les vieux landaus de collection qui sont à Brenz, et ils erraient le long des chemins.

Les indigènes assistaient à ce défilé. Je revis Hans, Anna et le fiancé; et pour leur montrer que je faisais, à l'occasion, bon marché du protocole, je me joignis à eux : ils en parurent confus. Anna était pourtant plus occupée de son futur que de moi; elle ne se gênait pas plus avec lui qu'avec moi l'été dernier; et je ne sais comment il se fit qu'au premier tournant, ils nous lâchèrent. Je poursuivis ma promenade, seul avec Hans, qui parlait peu.

Nous traversâmes le petit bois où il m'avait conduit le premier jour, et nous nous assîmes au bord de l'eau. Je sentis une brise de souvenir, un parfum d'amitié lointaine. Hans me regarda, ses yeux clairs étaient d'une suppliante puérilité. Il me demanda timidement, après un long silence d'hésitation, si cela me faisait beaucoup de peine que sa sœur se mariât. Je feignis de ne pas comprendre son arrière-pensée, et je répondis : « Au contraire, tout ce qui vous arrive d'heureux me fait plaisir. » Mais il avait une autre arrière-pensée, que je devinais aussi : il voulait savoir s'il était maintenant le préféré. Ma réponse hypocrite l'en assura : Anna m'était donc devenue indifférente, puisque ce mariage ne me chagrinait point! Il rougit d'aise, et je fus touché; et je songeai que ceux qui errent à travers le vaste monde égoïste, y rencontrent partout quand même des cœurs délicats, frisson-

nants, comme, au long de toutes les routes, on rencontre de ces fleurs humbles, lourdes sur leurs tiges frêles, et vibrantes au moindre souffle.

Jamais mieux qu'en ce jour de printemps ma sensibilité ne s'était mise d'accord avec la sensibilité allemande. Mon cœur eut l'illusion jusqu'au soir d'avoir trouvé sa patrie véritable dans l'exil, et il est singulier que cette illusion ait précédé immédiatement une crise de nostalgie aiguë. Je commençai de me sentir dépaysé le même soir, à la réception des Richter. La bigarrure en était cependant divertissante : des artistes, que l'on se nommait tout bas, coudoyaient indistinctement des globe-trotters de rien et des Altesses, que les maîtres de la maison allaient chercher ou reconduire jusqu'à la porte. J'ai pas mal fréquenté depuis ces réunions cosmopolites : d'ordinaire l'esprit des nomades est contagieux, leurs groupements fortuits ont l'apparence d'une société organisée, bien que sans siège fixe, qui emporte avec elle son atmosphère ; et on se figure qu'on y pourrait vivre et se passer à jamais de l'air natal. Mais ce soir-là j'étais rebelle, tout m'était prétexte pour réagir, tout me choquait intimement, jusqu'à la bonhomie des domestiques, à l'ordonnance du buffet, chargé de grosses viandes, de melons en tranches, de glaces copieuses, à même les assiettes...

J'eus peine, le lendemain, à supporter la pièce de

Richter, dont le germanisme m'avait été naguère si sympathique. Ensuite, Matilde plia bagage, et Richter demeura pour plusieurs semaines à la merci de sa femme. J'étais de trop. Au lieu de me rejeter sur Mme de Glückstadt, comme il eût été naturel, je me désaffectionnai d'elle davantage; et ce fut un nouveau supplice de lui dissimuler mon indifférence.

Enfin, un jour, elle m'apprit que la Reine devait retourner cet été à Carlsbad et, d'abord, faire un voyage de deux mois. Mon intrigante amie avait su obtenir que l'on m'emmenât, et d'avance elle se faisait une fête de l'intimité plus libre que nous allions goûter tous les deux. Je répondis assez faiblement à son enthousiasme, et je trouvai moyen de me ménager avec la Souveraine un entretien particulier. Je démontrai à Sa Majesté qu'il m'était indispensable de retourner pour trois mois en France, et qu'elle n'avait nul besoin de mes services pendant son déplacement et sa saison d'eaux. Elle ne fit point difficulté de m'accorder le congé que je sollicitais. Pour éviter une scène, je n'informai Augusta de mon départ qu'à la dernière minute. Je me sauvai de Brenz comme un voleur, je revins en droiture à Paris, sans permettre à ma réflexion de se poser. Je ne repris, pour ainsi dire, conscience que chez moi. Oh! comme je m'y sentis tout de suite près d'autrefois — loin d'hier!...

LETTRE VII

Je recouvrai à l'instant même l'habitude de tous ces gestes que nous imposent, ni plus ni moins qu'aux animaux qui font corps avec leur maison, la forme de notre logis légitime, la place de nos meubles familiers. Je me surpris refaisant de l'un à l'autre ces chemins qui ne sont jamais droits, et dont les détours immuables, jamais ni délibérés ni voulus, sont la résultante, en fin de compte logique, d'une tâtonnante adaptation. Tous mes muscles, jusqu'à ceux du visage, se remettaient à jouer d'eux-mêmes selon un rythme ancien depuis longtemps modifié ; et ma physionomie, en reproduisant mécaniquement des expressions d'autrefois, déterminait de vagues réviviscences de mes états d'âme d'alors.

Ce réveil de ma mémoire automatique m'amusa cependant plutôt qu'il ne m'attendrit, et je n'y gagnai point de me sentir ici véritablement chez

moi. J'avais, même en agissant, l'impression de ne rien faire que me souvenir; j'allais et venais dans un rêve du passé. Dès que le machinal de cette façon d'être ne m'émouvait point, il ne pouvait manquer à la longue de m'impatienter. Je commençais, au bout de moins d'une heure, à m'irriter de ne m'y pouvoir soustraire, je me surveillais moi-même hostilement, et déjà je travaillais à me corriger de cette mimique importune comme de manies ou de tics.

Je ne sais quoi me gênait aussi, non pour reconnaître le décor de mon enfance, mais pour sympathiser avec lui. Je m'aperçus bientôt qu'une fois encore ma perspective avait changé, une fois encore les choses m'apparaissaient plus petites, comme le jour où j'étais revenu grandi après le bref exil de la Commune. Ne pouvant cette fois me flatter d'avoir grandi encore durant mon absence, je devais attribuer à une cause morale cette diminution apparente des objets : je compris que mon âme avait élargi ses frontières et reculé son horizon; c'est pourquoi je me trouvais petitement et à l'étroit dans mon domicile natal.

Je méditai gravement là-dessus au lieu de tirer sans retard ma bordée à travers Paris. Je manquais d'entrain au plaisir; j'étais *inconfortable*, comme parlent les Anglais; enfin j'étais dépaysé. L'évanouissement brusque de tous mes souvenirs alle-

mands m'indiquait assez que je n'étais pas davantage chez moi à Brenz, et j'en conclus que je n'étais plus chez moi nulle part. Je me vis égaré dans le vaste monde, sans port d'attache, à l'instant même où je venais de rentrer à mon port d'origine.

Cette contradiction m'étonna et me causa un effroi superstitieux. Je vous ai dit que je m'étais beaucoup nourri de Taine : je professais sur le milieu et sur la race des théories que j'avais empruntées à ses livres, en les déformant à peu près comme ont fait depuis les politiciens qui se prétendent ses disciples, c'est-à-dire en les simplifiant à l'excès, en les habillant de formules inflexibles et en leur donnant figure de dogmes. Je me reprochai mon exil volontaire et ma complaisance à recevoir les suggestions d'une autre race comme une infidélité envers la mienne, dont cette excommunication était le châtiment. Je ne fus pas loin de me considérer comme une espèce de maudit sans feu ni lieu, un Ahasvérus.

Il est vrai qu'on ne se fait pas de soi-même, à moins de vingt-cinq ans, une telle idée, sans concevoir encore plus d'orgueil que d'effroi, et vous sentez bien que je n'y manquais pas. J'admettais qu'une personne ordinaire n'est point achevée si elle ne tient à sa famille, à sa patrie, au sol où dorment ses morts, si elle se réduit, en un mot, à

l'individuel de soi; mais j'admettais aussi qu'une individualité excessive est permise et avantageuse aux unités d'exception. Si mon intelligence brisait les cadres d'une patrie, si mon observation devenait mondiale et ma sensibilité universelle, j'y trouvais encore mon compte. Au moins, j'étais bien sûr d'avoir échappé à la destinée médiocre du commun de mes compatriotes, à ce fonctionnarisme dont c'était déjà la mode de médire; et tant pis si je ne l'avais pu qu'au prix d'une existence un peu déréglée, incertaine, errante, peut-être aventureuse.

Vous jugerez par cette emphase qu'en dépit de leur provenance positiviste, mes idées étaient fort teintées de romantisme. Il est ordinaire, à cet âge, et je m'y trouvais d'autant plus enclin pour l'instant que je demeurais obstinément solitaire et désœuvré. Je n'avais pas voulu renouer avec mes anciens amis, d'ailleurs peu nombreux et peu intimes. Je tenais à mon isolement. J'estimais que cette heure de repos m'était accordée pour me ressaisir, pour méditer, et je me faisais un devoir de bâtir des projets. Je n'en bâtissais point, quelle que fût ma bonne volonté; et quand je croyais penser à mon avenir, je ne pensais littéralement à rien. Ma conscience n'apercevait rien nettement, sauf, par éclairs, la fâcheuse incapacité où je croyais être de jamais rien faire de pratique. J'in-

criminais alors, de parti pris, mon éducation, mais sans nulle sincérité : car j'étais au contraire fort vain de mon bagage de luxe, au point que je me remettais de temps à autre, par snobisme, à des lectures grecques ou latines.

Cette crise de vague et de langueur ne dura heureusement que cinq ou six jours, grâce à l'extrême régularité de mes appétits sensuels, qui, en se réveillant, ranimèrent et déterminèrent mon activité. Il est précieux d'avoir un tempérament brut régulier, et même sensible aux influences de saison. L'être humain se raccorde à la nature en subissant une des grandes lois animales sans privilège d'humanité, et voilà au moins un correctif intermittent à cette individuation excessive dont je vous parlais ci-dessus. J'ajoute qu'on n'est réellement le bon animal qu'il faut être, que si l'on n'embrouille pas trop la sensualité avec le sentiment. Ceux qui ont besoin d'aimer pour faire l'amour sont des espèces de malthusiens : il faut le faire à tout hasard et sans se restreindre aux choix du cœur, si l'on veut décidément — et si l'on peut — se conformer aux procédés aveugles et prodigues de la nature.

Je suis porté d'instinct à cette distinction saine de la sensualité et du sentiment. Avant d'être homme, je concevais *a priori* que la possession amoureuse est un acte de tout autre ordre que le

simple acte viril. Les circonstances de ma vie favorisèrent cette disposition. Je vous ai conté mes débuts avec une personne de la rue d'Édimbourg et, depuis, mes relations simultanées avec Augusta que je n'aimais point, et avec Mme Richter que j'avais assurément aimée dans les premiers mois. Je ne m'en accommodais pas moins de goûter avec l'une des plaisirs que je ne pensais même plus à souhaiter avec l'autre.

C'est Augusta que, pour le moment, il s'agissait de remplacer, et dans le plus bref délai. Ayant moins de relations et moins brillantes à Paris qu'à Brenz, et point du tout d'Augusta sous la main, j'y suppléai comme vous devinez d'après ce que je vous ai fait connaître de mon tempérament. J'étais bien un peu honteux de m'adresser où je faisais, et la preuve, c'est que je me cherchais des excuses de m'y plaire. Mais je raisonnais, et je raisonnais juste. Quelle différence y a-t-il entre les filles que l'on racole dans certains promenoirs publics, et celles qui sont franchement parquées? Je voulais aussi me faire accroire que, si je préférais ces dernières, c'était moins par paresse de courir et par commodité que par curiosité de leur psychologie. (Je faisais collection de leurs mots, et je vous en citerais quelques-uns, s'il ne me répugnait de m'appesantir sur une telle matière.) La vérité est que l'objet de ma satisfaction me devenait d'une

incroyable indifférence, dès que mon cœur n'était pas en jeu.

J'étais de plus fort amateur d'une liberté absolue, qui n'est possible que dans le cercle de ces créatures anonymes et dans leur demeure réservée. Tout y devient licite. Avec les autres femmes, si bas qu'on les ramasse, il y a encore des convenances, une façon de protocole. A celles-ci, on peut tout leur dire : on est protégé par l'incognito et assuré contre la divulgation. J'en profitais, ce qui est de cet âge, mais avec une fantaisie perverse qui n'en est point. Je ne sais, comme on dit vulgairement, où j'allais chercher ce que je leur débitais, qui était tout au rebours de mes goûts simples et, si j'ose dire, classiques. Il est vrai, que dans l'ordre de l'amour, le naturalisme sans frein tend toujours à la perversion, et cela ne peut sembler paradoxal qu'à première vue. Les primitifs ont bien des traits communs avec les dégénérés; et je trouve notamment curieux que le XVIII[e] siècle, où il n'était question que de se retremper aux sources de la nature, nous ait en fin de compte laissé, comme expression juste de son érotisme, le livre des *Liaisons dangereuses* et le roman infâme de *Justine*.

Ces titres, le dernier surtout, vous pourraient induire en désobligeantes erreurs sur mon cas. Tranquillisez-vous : je ne me débridais qu'en pa-

roles, et c'est la seule occasion où il me souvienne d'avoir menti sérieusement. Mais ce besoin de vider un bas-fond d'instincts ignobles — qui existait donc en moi — me paraît déjà suffisamment caractéristique, humiliant, et j'ai quelque mérite à le confesser. J'ajoute qu'au milieu même de ces dévergondages, je gardais mon quant-à-moi. Les contacts où je m'exposais ne me souillaient point, et il n'en restait rien sur moi dès le seuil franchi. J'ai toutefois gardé, de ces commerces faciles et indifférents, une habitude de n'attribuer aucune conséquence à l'œuvre de chair. La fonction amoureuse, que les religions et les morales ont environnée de mystère ou assaisonnée de péché, ne me paraît à moi qu'une fonction comme les autres, un peu vile, mais agréable et sur quoi on épilogue trop. Quand je raisonne, je pense comme les philosophes; mais je ne vais pas jusqu'à sentir comme eux, et si l'on ne m'avait, dès le premier âge, inculqué la bienséance, je crois que j'aurais de par le monde les façons de l'Ingénu.

Je vous donne là des détails circonstanciés, a faire croire que cette campagne n'en finit plus. Elle dura, au contraire, fort peu; et comme je viens de vous exposer pour quels motifs de tempérament je trouvais pleine et entière satisfaction dans les infimes régions de la galanterie, je me vois assez embarrassé de vous déduire pour quels

autres motifs je changeai si vite mes batteries. En vérité, je n'en sais rien. Je crois que ce fut uniquement par sotte vanité. Il me parut convenable, vu mon âge et ce que j'appelais ma situation, d'avoir une maîtresse en propre.

Je commençai par définir de quoi au juste j'avais besoin, tout comme s'il se fût agi de chercher un appartement. Si l'on avait connu en ce temps-là les petites annonces matrimoniales, je n'aurais pas manqué d'en user. J'en aurais apprécié d'autant plus la commodité qu'elles ne facilitent pas seulement la recherche, mais les préliminaires, où je me sentais encore novice et timide, mes bonnes fortunes antécédentes ayant toutes été trop exceptionnelles et romanesques pour me débrouiller quant aux bonnes fortunes banales.

Il ne s'agissait plus, comme la première fois, de me procurer simplement une adresse et d'y aller : car, pour tant faire que prendre une maîtresse, je ne me fusse pas contenté d'une aussi peu huppée que mon initiatrice. Je ne voulais pas entendre parler de grisettes du Quartier latin. Il me parut donc que ma recherche devait se limiter à un monde que j'appelais celui des petites ouvrières, sans savoir exactement ce que c'est.

Je me représentai, avec inconscience, qu'une femme assez jeune, de figure passable, de goûts modestes et d'intelligence ordinaire, vivant de son

travail, mais d'un travail poin[illegible] salissant, serait heureuse d'entrer en relations a[illegible]vec moi. Je l[illegible]ginai — cela n'était pas défendu [illegible] aussi conf[illegible] que possible à mon permanent i[illegible] phys[illegible] mais j'étais résolu d'avance, selon ma ph[illegible]ilos[illegible] coutumière, à m'arranger, le cas échéant, [illegible] peu près. Je me mis naïvement à chercher m[illegible] peu près rue de la Paix et aux environs. Je [illegible] surpris d'y rencontrer pas mal de concurrents [illegible] l'affût : ils avaient pour la plupart une bonne tre[illegible]taine d'années de plus que moi.

J'ignorais alors (je poursuis ma comparaison[illegible] qu'on finit toujours par trouver l'appartement que l'on cherche, mais d'ordinaire au moment qu'on y renonce et à l'endroit où on oubliait de regarder les écriteaux. C'est à la lettre ce qui m'arriva, comme je revenais pour la quatrième fois de mon absurde promenade, irrité contre le hasard et encore plus contre moi-même : car j'avais croisé plusieurs femmes qui ne m'eussent point dégoûté, et je n'avais seulement pas osé leur adresser la parole. Je parlais à moi, du moins — j'ai toujours eu cette fâcheuse habitude de monologuer par les rues — et je venais de me cingler d'une malsonnante épithète, quand je m'arrêtai nez à nez avec un ami qui me remercia en riant, ayant pu croire que je la lui destinais.

C'était un secrétaire d'ambassade; j'avais fait

sa connaissance chez cet autre ami, futur diplomate, où je passai une partie de mes dernières vacances avant de m'interner à Normale. Je ne vous ai pas mentionné en ce temps le personnage, pour le peu de compte que j'en fis alors. Il ne se signale d'ailleurs à lui tout seul par aucune supériorité. Il a toutefois cet agrément d'être si bien élevé, si distingué malgré un physique ingrat, un peu homme des bois, qu'on peut trouver en sa compagnie une sorte de plaisir confortable et assez délicat, même si on cherche de préférence chez les gens les qualités autres que mondaines. J'avais été content de le revoir deux ou trois fois pendant mon séjour à l'École, étant cette année-là particulièrement sensible au charme de la distinction. Il avait eu la fantaisie de faire une fois un crochet pour passer me voir à Breuz vingt-quatre heures, en retournant à son ambassade, à Vienne; et, depuis cette longue journée d'intimité, nous étions restés amis, encore qu'intermittents.

Jean de Portrieux — c'est son nom — prenait la carrière en amateur. Il menait à Vienne une existence fort à part, et se libérait de toute obligation. On ne savait jamais trop où il habitait, il changeait à tout propos de domicile, et résidait volontiers dans les pensions de famille où fréquentent des Américaines. Il demeurait d'ailleurs à son poste le moins possible, et il obtenait on ne sait

comment tous les congés qu'il demandait. Son véritable siège était à Paris, où il avait, en effet, mieux qu'un pied-à-terre. Il avait loué un pavillon rue de Berri, au fond de la cour-jardin d'un hôtel. Ses mœurs étaient assez extraordinaires. Il ne pouvait absolument pas se dispenser de cohabiter avec une femme; mais, dès qu'il en avait une installée dans son logis, il n'y prêtait guère plus d'attention qu'aux autres meubles. Il ne faisait point chambre à part, mais le lit commun ne lui servait qu'à dormir; et il éprouvait un aussi impérieux besoin de tromper chaque jour sa maîtresse en titre que de l'avoir à son côté chaque nuit.

Je lui dis que j'étais charmé de le voir, et cela était vrai, bien que j'eusse besoin de le voir en effet pour y penser. Il me pria de venir chez lui le même soir, vers neuf ou dix heures, si je n'avais rien à faire de mieux, afin de nous entendre et d'organiser une partie pour un autre jour. Il m'avisa par la même occasion qu'il était en ce moment avec une femme célèbre. La nommée Aurélie, modèle, avait inopinément vu sa notoriété d'atelier se répandre dans le grand public, à la suite d'un concours de beauté organisé par un journal, où elle avait remporté les deux prix : celui d'ensemble et celui de gorge — je vous demande pardon, j'écris l'histoire.

Cette annonce m'allécha. Vous savez que j'aime les beaux corps, et j'étais d'autant plus curieux d'un

modèle que je n'en avais, ma foi, jamais eu, ni même vu de près aucun. En me rendant après dîner chez Portrieux, je n'étais préoccupé que de savoir si je pourrais juger d'Aurélie en tant que modèle, et si elle me recevrait en costume de concours : elle me reçut en peignoir de bain. C'est parce qu'elle ne me connaissait pas ; mais, au bout de cinq minutes, estimant que la connaissance était faite, elle se débarrassa de ce vêtement superflu, et revint sans cérémonie à sa nudité professionnelle.

Elle exécutait, dans cette tenue primitive, tous les gestes de la civilisation la plus contemporaine, comme de fumer une cigarette, de faire la cuisine du thé, et de vous en offrir gentiment une tasse. Elle y mettait si peu de malice qu'on n'y prenait pas garde non plus. Portrieux la regardait de la tête aux pieds avec une parfaite indifférence : moi aussi. Je me rendais bien compte du pourquoi; mais j'étais fâché de me trouver si peu sensible à la perfection de ses formes. Elles ne me procuraient même pas l'émotion de la beauté.

Je me demandai si, en dépit de ma prétendue compétence plastique et de mes goûts prétendus antiques, je n'étais pas tout bonnement un moderne vulgaire et intéressé, pour qui vaut la définition de Stendhal « que la beauté est une promesse de bonheur ». Je tiens aux opinions que j'ai une fois

conçues de moi-même. Je fus choqué de m'apercevoir que je faisais état du visage insignifiant, des yeux sans regard, de la voix rauque et des propos niais. Je feignis de croire que, si je prêtais au visage une attention hérétique, c'était la faute d'une ridicule coiffure en bandeaux plats qui me tirait l'œil : je me déclarai ensuite à moi-même, sans admettre d'objection, qu'il n'y avait rien de mieux à souhaiter pour moi qu'une maîtresse de cet ordre; et si peu que celle-ci me portât à la peau, je crus devoir pester contre Portrieux, qui, je l'eusse gagé, ne touchait pas à son trésor, et qui n'en faisait pas moins le chien du jardinier.

Mais je fis réflexion qu'Aurélie me servirait quand même à nouer des relations dans le monde de ses pareilles, et que c'était en somme ce que j'en pouvais attendre de mieux, puisque je ne tenais pas à elle personnellement.

Quand il s'agit d'ordonner la fête, qui fut d'abord fixée au lendemain, j'alléguai mon célibat, le fâcheux déséquilibre d'une partie à trois; enfin, je ne consentis à venir que si Aurélie me promettait d'amener une petite amie pour mon usage. Elle me répondit sans hésiter qu'elle avait mon affaire : je goûtai fort cette façon toute simple de commander et d'être servi. Pour m'assurer que sa promesse n'était pas en l'air, je lui demandai le nom de la personne. Elle me répondit : Louise Charrier. Sur

quoi, Portrieux ayant affirmé que Louise Charrier était justement ce qu'il me fallait et qu'on l'aurait le lendemain, je fus tout à fait tranquille. Nous décidâmes qu'on dînerait rue de Berri pour être plus à son aise. Je partis, rêvant d'une orgie à l'antique.

Toutefois, je crus devoir venir en habit. Portrieux était en veston de chambre, Aurélie à son ordinaire — vous m'entendez; et quant à la demoiselle Louise Charrier, nous eûmes toutes les peines du monde à la faire résoudre d'ôter seulement son chapeau : ce détail vous illustre, si je puis dire, le contraste saisissant des deux femmes.

Le hasard me jouait un bon tour : ma maîtresse présomptive se trouvait appartenir justement à la catégorie où, jusqu'à hier, je l'avais cherchée par principe, et où, depuis hier, je ne la cherchais plus. Elle était ouvrière en couture : j'avais négligé, la veille, de m'informer de sa profession, ne doutant point que l'amie du modèle fût modèle elle-même. Je ne pris pas facilement mon parti de la déconvenue, et je la fis d'abord payer à la pauvre fille, que je jugeai hostilement. Tout, en elle, me déplaisait : sa modestie, sa parfaite convenance d'allures et de langage, sa timidité mélancolique, et jusqu'à cette élégance de couturière qui ne se croit pas tenue à plus mal travailler pour soi que pour autrui.

Je me hâtai de prendre pour acquis qu'elle ne

m'inspirait aucun désir, oubliant que, d'habitude, je n'en demandais tant à mes servantes, et qu'il était au moins peu conséquent de faire pour la première fois le dégoûté, le jour où l'on m'en offrait une appétissante. Elle était de visage délicat, avec de grands yeux craintifs : je ne méconnaissais pas son charme, mais il m'importait peu, puisqu'il ne répondait pas à mon idée. Sa blouse flottante ne révélait point sa gorge, et marquait seulement la finesse de la taille ronde : je n'y tiens pas. Pour le corps, auquel je tiens, je me hâtai de décider, à vue de nez, qu'il n'existait guère. Mais je conclus, d'humeur hargneuse, qu'il n'y fallait pas regarder de si près pour ce que je voulais faire de cette femme et pour le peu de temps que je lui accordais.

J'étais à cent lieues de soupçonner que tout un avenir, qui dure encore, dépendît de cette passade, et que le hasard d'une rencontre qu'un rien eût pu faire manquer, se trouvât justement conforme à ce que le destin voulait de moi. Mais tel est le procédé habituel de la nature, qui ne dégage le nécessaire qu'en essayant tous les possibles, et qui donne par la coïncidence l'illusion de la providence et de la logique.

Nous étions fort libres de nos gestes, Portrieux n'ayant jamais chez lui de domestiques visibles. Le dîner venait de chez un pâtissier. Nous nous servions nous-mêmes, ou plutôt c'est Aurélie qui nous

servait : cette statue animée, ce convive de marbre, allant, venant, changeant les assiettes, rapportant les plats, donnait un spectacle d'une originalité assez divertissante. Je profitai de l'absence de tout témoin salarié pour établir d'abord, et par les manifestations les plus familières, que je considérais déjà Louise comme mon bien propre. Cette façon d'agir devait paraître indécente par le contraste de la réserve qu'observaient Portrieux et sa maîtresse. Ils ne se tutoyaient même pas, comme il est de règle quand l'un au moins des interlocuteurs est nu. C'est Louise et moi qui avions l'air d'être le ménage. Je dois dire qu'elle se défendait de son mieux, mais comme par acquit de conscience, et manifestement sans aucun espoir, ni même aucune prétention, de m'échapper. J'en conclus qu'elle était d'accord avec Aurélie sur le dénouement inévitable de la soirée, et qu'elle résistait pour la forme, par timidité ou par coquetterie.

Comme je ne suis point fat, il ne me vint pas même à l'idée qu'elle pouvait aussi bien s'être sentie du premier coup prise et subjuguée par moi, et qu'en pareil cas toutes les femelles de la nature se débattent ainsi contre leur désir, s'épouvantent au seuil de leur destinée entrevue. L'événement m'a prouvé depuis que la cause de ses refus éperdus était ce pressentiment et cette horreur sacrée de l'amour inéluctable. Au reste, il n'y a point de vanité

à en tirer. Vous sentez bien que je ne me targue pas d'avoir plu : ce n'est pas ici une bonne fortune flatteuse, mais l'amour, commandé par l'instinct de l'espèce; les personnes sont agies et inconscientes; la révélation est presque toujours instantanée.

La brutalité est ce qu'il y a de mieux pour venir à bout d'une femme qui a peur de son désir : j'en usai, d'instinct. Je ne crois pas avoir jamais dit plus de grossièretés en une seule fois, ni fait preuve d'une pire éducation. Je m'exprimai toute la soirée comme un palefrenier, et je mis mes gestes en harmonie avec mes paroles. Pour achever de démentir mon caractère, je me grisai : Portrieux ne donnait à boire que du champagne brut, dont il avait pris l'habitude à la table des pensions américaines où il fréquentait.

Malheureusement pour moi, Louise avait obtenu de l'eau, elle était de sang-froid et ne perdait rien de mes sottises. Elle les écoutait avec une résignation angélique, mais avec étonnement : on eût dit qu'elle me sentait différent de moi-même et qu'elle s'étonnait de ne me point reconnaître, comme si elle m'eût en effet déjà connu. Ses grands yeux tristes, un peu vagues, infiniment doux, ne se tournaient vers moi qu'à la dérobée : ils semblaient craindre de me gêner et de me faire honte en me regardant. Quand elle osait un instant les poser sur moi, c'était pour me rassurer par l'expression d'une

tendresse indulgente et capable de surmonter tous les dégoûts. Si je devenais plus entreprenant, ses regards soudain s'alanguissaient, et je ne pouvais pas discerner si elle me demandait grâce ou si elle s'abandonnait voluptueusement à ma merci.

Portrieux, qui me savait la tête solide, s'étonnait aussi de me voir lancé, et je démêlai confusément que mes extravagances bruyantes ne lui plaisaient point. Il ne desserrait guère les dents. En revanche, mon excitation se communiquait à l'ordinairement impassible Aurélie. Elle commença par rire, sans arrière-pensée, de mes gaudrioles ; puis le rire devint nerveux et symptomatique, enfin elle s'oublia jusqu'à entreprendre son ami comme j'entreprenais Louise. Dans le costume où elle était, une femme a toujours raison d'un homme, même aussi résolu que Portrieux à l'abstention. Quand il vit qu'il n'avait qu'un moyen de mettre fin aux importunités de sa maitresse, il prit son parti, tout juste courtoisement. Il haussa les épaules, il se leva, et sans dissimulation ni cérémonie d'aucune sorte, il l'emmena dans la chambre à côté.

Je me serais cru déshonoré si je n'avais, à l'instant même, tiré de mon tête-à-tête avec Louise les mêmes avantages que Portrieux de son tête-à-tête avec Aurélie. Louise sentit l'inutilité de la résistance, et toutefois ne cessa point de m'opposer, à

l'encontre de son propre désir, cette résistance instinctive qui est du protocole naturel. J'obtins d'elle, sans difficultés autres qu'apparentes, ce plaisir du sofa et du coin du feu que j'ai toujours trouvé fort médiocre. Elle n'en parut pas juger ainsi, en dépit de mon égoïsme coutumier. Je ne pensais pas que la friande comtesse de Glückstadt m'eût rien laissé à découvrir après elle de la sensualité féminine, et je fus bouleversé d'avoir, sans le faire exprès, tiré de l'instrument que mon dédain voulait banal, des vibrations que je ne soupçonnais point. Je compris qu'il ne s'agissait pas de tempérament. Permettez-moi encore une expression romantique : je sentis passer l'amour comme on sent quelquefois passer la mort, et ce fut mon tour d'avoir l'effroi sacré. Je fus dégrisé soudain. Je la regardais avec stupeur. Elle me regardait avec une expression de gratitude plus qu'humaine.

Alors je recouvrai un peu de ma délicatesse, assez pour pressentir toutes les choses viles et répugnantes qui ne pouvaient manquer d'arriver d'ici à quelques instants et pour n'en supporter point l'idée. La rentrée des autres, leurs plaisanteries grasses, leurs aveux et leurs questions, le cynisme d'Aurélie et sa nudité satisfaite, les dédains moroses de Portrieux, je voulus épargner tout cela à Louise, et peut-être à moi surtout.

« Sauvons-nous », lui dis-je, tournant la chose en plaisanterie. Elle me suivit docilement; et par l'antichambre obscure, à tâtons, nous cognant sans bruit à tous les meubles, nous décampâmes. Nous riions de penser à l'ahurissement du couple quand il ne nous trouverait plus. Mais le rire de Louise s'éteignit vite. Sa reconnaissance était grave et attendrie. Je sentis que je l'avais touchée profondément par cette inspiration de la soustraire aux curiosités et de l'isoler avec moi dans la nuit. J'arrêtai un fiacre, Louise me dit tout bas son adresse et nous ne parlâmes plus. A mon tour, je lui sus gré de ne pas m'importuner de ses pudeurs tardives. Elle négligea de me demander si je la méprisais. Elle s'appuyait contre moi timidement et amoureusement tout ensemble. J'étais étourdi; ma lucidité, qui, d'ordinaire, s'avive encore en pareil cas, se troublait.

La maison où habitait Louise, rue de Châteaudun, tout près de Notre-Dame-de-Lorette, me surprit par sa confortable et presque luxueuse apparence. Il y avait encore de la lumière dans l'escalier, à plus d'onze heures. L'appartement, fort petit, me parut coquet. Je soupçonnai mon amie d'être entretenue ou, comme on dit, « aidée » par quelque petit rentier, par quelque fonctionnaire modeste, et cela me causa un déplaisir qui ne pouvait procéder que de la jalousie. L'inconséquence d'un tel

sentiment me fâcha, je ne songeai plus qu'à partir. En montant, j'avais cru rester. Elle le croyait aussi, je le lus dans ses yeux; mais elle ne fit aucune tentative pour me retenir et je fus sorti aussitôt qu'entré, non toutefois sans lui avoir demandé très cérémonieusement la permission de revenir la voir le lendemain.

Je n'y manquai pas, mais je vins surtout par curiosité, pour apprendre d'où elle tirait ses ressources, et comment elle pouvait, n'étant qu'une ouvrière, être aussi décemment logée. Cela m'avait préoccupé depuis la veille, et diverti de penser au reste, comme il eût été plus naturel et plus agréable. Elle vint m'ouvrir elle-même, et d'abord elle me déplut, aussi fort que la première fois. J'eus peine d'ailleurs à la reconnaître : je devais m'y attendre, la connaissance étant si fraîche; pourtant cette hésitation de ma mémoire m'affecta, d'autant que je la sentis plus vivement par le contraste de la familiarité naïve avec laquelle l'amoureuse m'accueillit. Je perçus le défaut d'harmonie actuelle, ou même possible, entre ses sentiments et les miens. Je lui fis quelques caresses, par bienséance, et je lui posai tout de suite la question qui me brûlait les lèvres. — Nous étions dans la pièce d'entrée, qui tenait lieu de salon, assis côte à côte sur un de ces divans-lits à trois coussins du temps de Louis-Philippe; un roquet, à qui il fallait plus de temps qu'à

sa maîtresse pour s'accoutumer à moi, me jappait aux jambes.

Louise me révéla qu'elle appartenait à une petite famille bourgeoise, résidant aux environs de la Capitale, dans une ville où il y a de la cavalerie. Elle avait été séduite à dix-sept ans par un officier, qui lui avait promis le mariage et l'avait lâchée enceinte au bout de trois mois, profitant d'un opportun changement de garnison. La mère de ce drôle, qui était brave femme, l'avait sauvée de la rue, lui avait meublé ce logis de quelques restants de son propre mobilier, et lui servait, en mémoire de l'enfant mort à sa naissance, une modeste mensualité qui, jointe aux gains de la couture, lui permettait de vivre convenablement. Ce petit roman était pour me rassurer, mais je ne sais pourquoi il ne m'agréa point, et Louise acheva de me crisper en me parlant avec feu de sa bienfaitrice. L'excès de cette humeur hargneuse provoqua une réaction dès que je me trouvai seul. Je me détendis. Je crus m'apercevoir, brusquement, que j'étais par chance tombé sur une créature d'élite, et je m'attendris à l'idée que, peut-être bien, j'allais devenir amoureux de ma maîtresse. Je m'enthousiasmai.

Je jugeai par cet enthousiasme qu'un tel amour est la plus grande exaltation du moi sur laquelle un individu puisse compter, et je tressaillis du désir d'aimer Louise. Je fis, si je puis dire, un effort du

cœur. Ma sensibilité ne refusait point le travail, mais je ne pris pas garde qu'il manquait à ce travail un élément bien nécessaire : la personne même de Louise, ou l'idée de la personne de Louise, n'y jouait aucun rôle. Je ne pensais pas du tout à elle, je ne pensais qu'à moi ; enfin tout cela était, comme disent les psychologues, purement subjectif. Le nom de Louise me revenait bien de temps à autre, car on ne peut aimer sans noms, comme on ne peut penser sans mots : mais il n'était pour moi, exactement, qu'un son, un signe conventionnel, qui ne me suggérait même plus l'image de la chose signifiée. Moi qui ai la mémoire des yeux instantanée et fidèle, je cherchais, et je ne retrouvais plus, les traits de cette femme, après ne l'avoir pas seulement vue, mais explorée de mes caresses et possédée. Elle m'était présente, mais irréelle, comme un fantôme, et cette fantasmagorie me causait un malaise vague, qui allait jusqu'à l'appréhension. Je me demandais, avec une anxiété que j'éprouvais alors pour la première fois, si je pourrais davantage la saisir quand elle m'apparaîtrait véritablement, et si mes sens ne me trahiraient point, étonnés par cette peur superstitieuse.

Lorsque je me rendis chez elle le lendemair j'étais nerveux à l'extrême, mais de sang-froid, ‹ maître de moi. J'étais, comme il m'arrive si sou vent, en état de pressentiment heureux : ma raiso

n'en veut pas tenir compte, mais c'est en vain qu'elle s'insurge, elle ne peut rien contre la certitude. A dire vrai, je ne saurais vous définir ce que je pressentais ni de quoi j'étais sûr. Mes sensations offraient quelque analogie avec celles que j'ai toujours éprouvées quand j'ai dû passer un examen. Cette nuit, la première que j'allais passer avec Louise et chez elle, cette nuit inaugurale me faisait sans doute l'effet d'une épreuve, et j'étais sûr d'avance que l'épreuve serait favorable, sans préciser ce que j'entendais par des mots si mal appropriés aux circonstances.

Louise m'accueillit comme une servante humble. J'en fus touché et réconforté. Je la sentis déterminée à trouver tout bien, quoi que je fisse. L'autorité est la meilleure garantie du succès. Dès qu'on l'a obtenue, il devient facile de la mériter. L'homme qu'on écoute parle toujours bien, et celui qu'on admire d'avance est lui-même stupéfait des choses admirables qu'il accomplit, pour ainsi dire, machinalement.

Nous n'échangeâmes pas, Louise et moi, quatre mots. Je n'avais plus de questions à lui poser, et je la connaissais trop peu pour entamer d'autres sujets de conversation. Il était visible, du reste, qu'elle n'avait en tête qu'une seule idée; le champ de sa conscience était prodigieusement rétréci. Elle se débarrassa d'une matinée qu'elle avait jetée

sur ses épaules pour me recevoir, et elle fut au lit avant que j'eusse posé seulement mon chapeau. De là, elle me fixait, et je dus procéder sous ses yeux, sans aucune diversion de son regard ni de sa pensée, à cette opération du déshabillage qui est d'ordinaire assez gênante pour nous autres hommes. Mais je reconnus de nouveau les avantages de l'autorité : je me sentis si fort à mon aise sous ce regard indiscret mais adorateur, et — pardonnez-moi — si sûr de plaire, que j'en abusai. J'oubliai que l'Église nous commande de nous vêtir et de nous dévêtir modestement, et je le fis avec les pires coquetteries, avec une lenteur infâme.

Je daignai enfin prendre place auprès de mon impatiente amie ; mais il fallut bien renoncer alors à mes habitudes égoïstes et me contenter de la plus médiocre part des plaisirs que je lui dispensais. L'action que j'exerçais sur tout son corps, à ma stupeur chaque fois renouvelée, semblait magnétique plutôt que morale : car le contact même n'y était pas nécessaire, il y suffisait parfois d'un regard impérieux et appuyé. Rien n'exalte l'orgueil comme cette sensation d'un pouvoir physique : car un pouvoir moral est toujours critiqué par la conscience, qui a son point de vue des coulisses, au lieu qu'elle n'aperçoit jamais clairement les causes d'un pouvoir physique, ni ses ressorts,

ni ses limites. Elle le sent indéfini, elle a l'illusion du miracle. L'être qui dispose de la matière d'un autre incarne des énergies plus qu'humaines, prête sa personnalité à la nature et se sent réellement dieu. Cette ivresse, comparable à celle de l'inspiration, me parut infiniment supérieure à la volupté. Je ne la goûtais pas cependant sans révolte sourde et sans scrupule : j'aime réaliser ce que je veux et ce que je sais vouloir, mais point davantage, ni employer des forces qui ne sont pas miennes, et cela me fait l'effet d'une tricherie. Oserai-je vous avouer aussi qu'une jalousie honteuse me poignait, et qu'enfin je haïssais Louise comme on ne hait que dans la luxure, chaque fois que je mesurais la disproportion de ses plaisirs avec les miens?

Mais la diversité de mes sentiments était trop déconcertante et trop complexe pour que j'en pusse faire ainsi l'analyse dans l'étourdissement de cette nuit, ou même dans le grand apaisement, dans la lucide fatigue du lendemain matin. Je revins chez moi, somme toute, gai. Ce pouvoir exorbitant de bouleverser une créature vive, qui d'abord m'avait surpris, puis flatté, à présent, m'amusait. — Vous n'en reviendrez pas d'apprendre qu'au bout de quelques jours il m'exaspéra.

Que voulez-vous? Le champ de ma conscience n'était pas rétréci comme le champ de la sienne. Ma pensée restait libre et ample. La tendresse que

j'avais souhaitée ne pouvait naître en moi de rapports animaux et réduits à des récidives monotones de l'acte de la possession. L'amour m'était rendu impossible par celui que j'inspirais.

Je ne pardonnai pas à Louise cette déception, je la lui fis payer en abusant, mais désormais par jeu sadique, de mon pouvoir sur elle. Pour tourner en dérision ses transes amoureuses, il m'arrivait de les provoquer à distance et au commandement. Je passe vite sur ces répugnantes et cruelles gamineries. Elles furent d'abord irréfléchies, mais pas longtemps. Je ne pouvais pourtant pas ne pas voir que je faisais souffrir Louise, en narguant sa chère passion et les preuves naïves qu'elle m'en donnait. Mais elle ne se plaignait pas : elle n'exprimait en paroles ni sa passion ni sa souffrance, je lisais l'une et l'autre dans ses pâles yeux ardents et résignés. Est-ce que même elle se rendait compte de souffrir? Elle était si passive! Et cela encore, je ne le lui pardonnais pas. Sa douceur me cédait trop.

Je dus bien m'avouer à la fin qu'il était au-dessus de mes forces de seulement continuer à la voir. Les prétextes ne me manquaient pas : mes parents venaient de partir pour Trouville, et il était plus que naturel, il était obligatoire que je les suivisse. Louise ne se permit aucune objection, et c'est ainsi que nous nous séparâmes, elle soumise. moi indifférent, après une liaison qui n'avait pas

excédé trois semaines. Je quittai, sans esprit de retour, cette femme qui avait été ma femme au sens le plus légitime du mot, avec qui je n'avais pas échangé cent paroles, et que je puis dire que je ne connaissais pas.

Je doute qu'on ait jamais fait à Trouville autant de psychologie que moi, pendant le mois et demi que j'y restai. Je crus devoir toutefois me mêler d'abord un peu à la vie mondaine. Ces petits accès de snobisme présentent chez moi l'assez bizarre caractère d'être causés par un scrupule de conscience : je me crée des obligations; il est vrai que j'y renonce vite et dès que j'ai constaté qu'elles m'ennuient. La vie de casino et de plage ne tarda pas de me paraître vide, mesquine, peu digne de moi : je retrouvai cette sensation d'être à l'étroit qui m'avait déjà gâté le plaisir de mon retour à Paris. Elle me suggéra comme alors des considérations générales sur ma vie et sur mon avenir. J'y rêvais toutes les après-midi, seul, dans la position horizontale et, à cause de la grande chaleur, dans une tenue assez peu différente de celle qu'avait adoptée une fois pour toutes l'amie de Portrieux.

Mais j'étais impuissant à maintenir mon attention sur les généralités, et je ne pensais malgré moi qu'à mon aventure récente, qui me paraissait d'ailleurs suffisamment riche d'enseignements sur moi-même pour me fournir des réponses à toutes les questions

que je me posais, si j'étais seulement capable d'en découvrir le sens profond. Cette préoccupation de Louise ne me venait pas de la sensualité. J'eus au contraire, de ce côté-là, une accalmie de plusieurs jours, due à une forte fatigue et à une satiété de cette femme trop facile à émouvoir, qui se traduisait par un dégoût de toutes les femmes : même, lorsque mes sens se réveillèrent, en vertu de leur impitoyable régularité, je n'eus pas l'idée d'en chercher une autre pour les satisfaire. J'étais plus porté que jamais à dissocier le physique du moral de l'amour, et ce fut uniquement d'un point de vue moral que j'envisageai mes relations avec Louise Charrier.

En somme, elle m'était demeurée incomprise. Le pourquoi de mon pouvoir sur elle m'était une énigme, qu'il fallait que je déchiffrasse pour voir si je l'avais exercé comme il faut. J'en cherchais le mot, mais sans méthode, au hasard des idées incohérentes qui se pressaient en moi. Une surtout m'obsédait, une conception, pour moi toute neuve et encore mal définie, des relations entre hommes et femmes : je soupçonnais pour la première fois qu'ils ont des devoirs réciproques, et qu'il y a une sorte de code sentimental, que je ne formulais pas, mais auquel j'avais le remords sourd d'avoir manqué. J'essayais de déterminer en quoi : car enfin on n'éprouve pas l'amour au commandement. Il

était peut-être fâcheux pour Louise, et pour moi aussi, que je n'eusse pu partager les sentiments que je lui inspirais; mais je niais ma responsabilité et ne voyais pas que j'eusse à me reprocher rien. Je me reprochais pourtant malgré moi quelque chose, dont l'imprécision était agaçante. Ma logique me paraissait irréfutable, mais j'y passais outre, et cela d'ailleurs me révoltait : car ma raison n'admet point que mon cœur ait des raisons qui la contre-carrent.

Pour comble, ce remords absurde affectait des formes quasi-évangéliques. Je me souciais peu de le justifier, je ne retenais que le fait : j'avais rendu Louise malheureuse; elle m'aimait et je ne l'aimais point, ce n'est donc pas moi qui avais le beau rôle ni la bonne part. J'avais péché contre la charité — je descendis à user de ce vocabulaire.

Je me fis la concession d'écrire à Louise, par bonté. Au fait, je me sentis piqué qu'elle ne m'eût pas prévenu, bien que nous n'eussions pas parlé de correspondre, et que je lui eusse au contraire donné, en lui disant adieu, tous les motifs de croire que c'était pour jamais. Je lui en voulus d'y avoir tacitement consenti, et je lui écrivis enfin une lettre, où il y avait presque autant de reproches sous-entendus que d'excuses et de protestations. Mon style se fit hypocrite, onctueux et, si j'ose dire, sacristain. Je haussais les épaules en me re-

lisant, mais j'envoyai tout de même cette prose, par paresse de la recommencer.

Je reçus, trois jours plus tard, une réponse où il y avait plus de formules amoureuses que Louise ne s'en permettait de vive voix, mais moins de frénésie, et où l'absolu de sa servitude s'exprimait avec sérénité. Je me vis une correspondance à entretenir : j'avais bien besoin de me mettre cette corvée sur les bras! Qu'allait-il me rester de temps pour méditer sur les problèmes dont la solution me paraissait urgente? Comme pourtant je me fis scrupule d'espacer mes lettres, et que mon attention me parut décidément rebelle à se fixer où je voulais, je pris mon parti de mes vacances perdues; je jugeai que je n'avais plus qu'à compter inutilement les jours jusqu'à mon nouvel exil, maintenant désiré. J'étais impatient de l'automne. Enfin mon congé s'acheva. Je ne fis que toucher barre à Paris, où j'eus la fantaisie de passer une seule et dernière nuit avec Louise, et je partis pour Brenz.

Le trajet me parut interminable : je trépignais d'arriver. Dès la gare, et surtout au Château, je retrouvai ce même plaisir que naguère en arrivant à Paris, des gestes habituels et automatiques; mais je prétendis me persuader qu'il était ici bien plus grand. Le vrai est que j'étais diverti de l goûter par une sensation obsédante et fort pénibl de dédoublement du moi : je ne pouvais me dé

fendre de songer que celui qui a deux foyers n'en a pas. Mais je me raidis contre la déception, je m'exaltai de parti pris, et je me fis artificiellement pleurer de tendresse à l'idée que j'allais revoir ma bonne vieille Reine. C'est un bonheur que je n'*espérai* point longtemps, comme dit le peuple; car, étant débarqué un samedi soir, je fus admis après moins de douze heures à lui baiser les mains.

Elle m'accueillit avec une bienveillance goguenarde, l'œil allumé comme aux heures nocturnes où je lui lisais vous savez quels livres. Je devinai ses arrière-pensées en me rappelant une anecdote que m'avait contée un de mes camarades diplomates. Le roi du pays où il était en mission ne trouvait jamais que deux phrases à dire aux secrétaires et aux attachés de l'ambassade de France, quand il daignait leur adresser la parole :

— ... Allé à Paris cette année?

— Oui, Sire.

— 'tites femmes?

C'est à quoi rêvait mon auguste maîtresse, mais elle ne me posa point la question, ses lèvres étant aussi bégueules que ses oreilles l'étaient peu.

Malgré le piquant de cette entrevue, je me promettais encore plus de plaisir de revoir Mme de Glückstadt. Je devenais presque amoureux d'elle rien qu'à penser qu'elle n'était pas du tout amou-

reuse de moi — sauf l'obligatoire protocole sentimental allemand, et qu'elle ne cherchait en ma compagnie qu'une récréation sensuelle, hygiénique, où chacun, sans trop s'occuper de l'autre, savait s'en donner à cœur joie. Comme j'allais dès ce même soir, et sans m'être fait annoncer, la surprendre dans son lit, je la rencontrai à mi-route, qui venait me surprendre dans le mien. Elle avait ses mules à la main, comme un simple petit jeune homme qui rentre chez soi à une heure indue, et ne se soucie point d'éveiller la famille. Moi, j'avais mes pantoufles sous le bras. La symétrie de nos précautions nous fit rire, non sans une pointe d'attendrissement. Je fus ravi de ce début, y ayant longtemps que je n'avais aimé d'une façon amusante.

Nous disputâmes dans la chambre de qui on irait. Elle préférait la mienne, par gaminerie, et moi la sienne, par goût du confortable; par raison aussi, car la Reine pouvait toujours appeler et mieux valait nous ébattre à portée de sa voix. Je l'emportai, comme d'habitude. Cinq minutes plus tard je reprenais possession de ces charmes qui m'étaient familiers, je recevais ces caresses qui m'étaient coutumières, avec le même plaisir que j'avais retrouvé, la veille, mon décor usuel et mes meubles, mais avec aussi, vous pensez bien, quelque chose de plus. Puis nous bavardâmes en

fumant des cigarettes Laferme, dont le parfum plus oriental acheva de me dépayser.

Je priai Augusta de me raconter le séjour à Carlsbad, bien que ses faits et gestes durant mon absence me fussent, à tout prendre, indifférents. Elle se dispensa de me répondre, et crut devoir me reprocher ma fuite de Brenz. Je lui répliquai que c'était de l'histoire ancienne, et que l'essentiel était que je fusse revenu. Elle en convint, d'autant que je lui en donnai des preuves positives. Ensuite elle me demanda, avec une coquetterie un peu lourde, comment j'avais pu me passer d'elle six semaines.

— Fort bien, dis-je avec une aimable impertinence.

Elle rit, puis, reprenant son sérieux :

— Tu ne m'as pas trompée ? fit-elle.

Je jugeai cette question incongrue; et pour lui bien montrer que je la jugeais telle, j'en ris comme un dieu; après quoi je devins sérieux comme un pape, j'affectai même un air piqué, et je lui dis que je ne croyais pourtant pas lui avoir jamais donné lieu de soupçonner que je pusse demeurer chaste pendant près de trois mois.

Elle parut consternée de cet aveu sans artifice : je n'eus point de pitié pour son chagrin, que je trouvais sot, et, renchérissant, je me mis à lui raconter par le menu mes amours avec Louise Charrier. Mais je

m'aperçus tout d'un coup que c'était peut-être bien pour me les remémorer à moi-même, et que l'obsession allait recommencer! Je me tus aussitôt. Je déclarai à Augusta qu'elle eût à me laisser tranquille avec mes infidélités qui n'avaient aucune importance d'aucune sorte; qu'au surplus je me moquais absolument de cette Louise; que je ne serais seulement pas capable — et je disais vrai — de lui en donner le signalement; qu'enfin je n'étais plus à Paris, mais à Brenz, où j'entendais reprendre mes habitudes de Brenz, y compris les amoureuses, et je le lui prouvai encore, par un argument que j'ai toujours vu, avec les Allemandes, être sans réplique. Elle se tint, en effet, pour satisfaite, et il ne fut plus question de rien.

Pour achever la restauration de mes habitudes, j'allai dès le lendemain voir Mme Richter. J'escomptai en chemin, comme il m'est ordinaire, le plaisir de reprendre contact avec cette intelligente personne. Je me promis de lui rapporter minutieusement, comme à un médecin ou à un directeur, toutes mes impressions de voyage, et les inquiétudes que venait de me suggérer mon bref séjour au pays natal, enfin d'étudier avec elle le problème toujours irrésolu de mon avenir. Mais lorsque je fus devant elle, après deux ou trois minutes d'une émotion fort douce et partagée, je ne pus rien trouver à lui dire que l'histoire de mes amours avec Louise ; je

ne consultai que son expérience féminine, sur l'énigme de ce sentiment brusque, absolu, muet, que j'avais conscience et un peu honte d'avoir inspiré, sur le sens des manifestations voluptueuses outrées qui en avaient été le seul signe extérieur, sur l'anomalie de mes propres états d'âme, de mon illogique remords, de mon arrière-goût de péché. Je parlais d'abondance, malgré moi, humilié que ma volonté surprise ne dirigeât plus mes discours, mais content de croire que tout à l'heure, avec sa haute philosophie doublée de pratique, Mme Richter m'aurait élucidé en un clin d'œil toutes mes ténèbres.

J'oubliais que cette femme d'élite devient à l'instant la plus ordinaire et la plus brute des femmes dès qu'il s'agit de pur sentiment, et même si sa personne n'est point en cause. J'eus beau donner à mes récits un tour quasi-scientifique, elle s'attendrit. Et elle s'attendrit à l'allemande. Je vis qu'elle se représentait ma petite ouvrière de Paris sous les traits d'une Gretchen. Vous savez que les fausses notes me rendent fou. Je me mis à rudoyer Mme Richter, et à lui parler avec le plus impatient mépris, ce qui n'eut d'effet que de réveiller mal à propos ses prétentions à la compétence en fait de parisianisme : et elle m'offrit une nouvelle édition de la Louise qu'elle imaginait, travestie cette fois en héroïne de la Vie de Bohême. Je pris pour

injure personnelle qu'elle osât ravaler mon aventure, où je soupçonnais du mystère et je ne sais quoi de transcendant, jusqu'à la confondre avec les niaiseries larmoyantes de Murger. Je me tuai à lui dire que cela ne se passait pas dans une mansarde, et elle consentit à la fin à changer de style, mais ce fut pour en adopter un encore plus mal approprié. Elle passa de Murger à Tolstoï. Comment? elle me servit des ressouvenirs de Dostoïevski, et m'assimila mon honnête petite maîtresse à la prostituée formidable de *Crime et Châtiment!* Pour le coup, je me sentis devenir mauvais, et la seule comparaison de cet ordre qu'elle aurait pu justement faire est de moi à Raskolnikof : car je la regardai avec des yeux d'assassin. Jamais je ne m'étais plus furieusement heurté à cette muraille discontinue mais, par places, infranchissable, qui sépare les êtres de race diverse.

Une amitié où les intelligences ont si grande part menace ruine dès que leur entente cesse, fût-ce une minute : le cœur a tout de suite comme un vertige de désaffection. D'ailleurs, tous nos liens les plus tenaces sont si précaires qu'il semble qu'il suffise de les entamer pour les rompre. Notre sensibilité contradictoire est toujours le lieu d'un travail double et simultané, qui en secret nous détache des êtres en même temps qu'il nous attache à eux; et c'est justement quand elles touchent au

plus haut de leur exaltation que nos amitiés sont le plus sujettes à ces faillites brusques et inexplicables, où nous sommes stupéfaits de reconnaître l'aboutissement d'une hostilité lente, jusqu'au dernier jour inaperçue..

Le peu de satisfaction que je tirai de cet entretien faillit compromettre à jamais ma liaison avec Mme Richter. Je sentais l'absurdité de nous brouiller pour si peu; mais *il devait y avoir autre chose.* Enfin, je ne pouvais pas faire autrement que de me tenir éloigné d'elle, et ma colère contre elle n'en finissait pas de s'apaiser. D'autant que je n'y tâchais point. Au contraire. La vieille plaisanterie est toujours juste : je n'aimais plus Mme Richter, et j'en étais fort aise — puisque je ne l'aimais plus. Je me dis en bougonnant que, n'ayant désormais personne en compagnie de qui penser, eh bien, je penserais tout seul. Je redevins sauvage et misanthrope comme à l'École Normale, et, de même qu'en ce temps-là, fanatique de philosophie. Je sentis que ma personnalité était de nouveau en travail pour grandir, et tout frémissant d'orgueilleux espoir je m'ensevelis dans les livres, pour y subir passivement cette dernière métamorphose.

Il va de soi que je jetai mon dévolu sur les philosophes allemands. Respirant leur atmosphère, je ne doutais point que je fusse actuellement plus apte à les bien entendre, et à recevoir d'eux une influence

qui ne fût point qu'intellectuelle, mais humaine et presque physique. Je tirais aussi quelque vanité de pouvoir les lire dans leur texte; j'avais la superstition de leur baroque vocabulaire, qui flattait ma pédanterie et mon goût de la virtuosité : en effet, c'en est une de se débrouiller dans leur terminologie. Mais je pensais qu'il faut les prendre comme ils sont. Toute individualité, qu'elle soit de personne ou de race, forme un tout organique, où les prétendus défauts sont aussi nécessaires que les qualités. On aime tout de ceux qu'on aime, parce qu'on aime leur personne totale, et non point un choix de leurs fragments. J'ai toujours tenu pour de purs sots les gens soi-disant éclairés, qui regrettent chez Hugo sa redondance et, chez Wagner, son excès de logique.

J'entrepris d'abord Hegel. Même au temps où j'étais féru des Anglais et où je comprimais de mon mieux mes instincts métaphysiques, le prestige de celui-là m'avait séduit. Je le connaissais déjà un peu par des œuvres de seconde main. Quand je m'attaquai au monstre lui-même, je fus surpris et bien humilié de me rebuter du premier coup. Je crois que, par point d'honneur et par entêtement, je l'aurais quand même avalé tout entier, si le hasard ne m'avait alors mis sous les yeux quelques-unes des plus mordantes pages que Schopenhauer a écrites contre lui. Les sarcasmes d'un compa-



triote me parurent justifier mon antipathie, et rassurèrent à propos ma conscience trop scrupuleuse d'ancien bon élève.

Au reste, j'avais du parti pris en faveur de Schopenhauer, par réaction contre la scandaleuse bêtise de la presse et du vaudeville français, où son nom est devenu une sorte de vocable générique pour désigner le Teuton scolastique, assommant et incompréhensible. Avouez qu'il est assez plaisant que des ignares, qui n'ont rien lu, choisissent pour type représentatif de ces qualités-là celui de tous les penseurs allemands qui en est certes le plus indemne. Dans les déserts arides, dans l'éther glacial de la métaphysique, l'humanité vivace, sanguine, hargneuse de Schopenhauer me ravit. C'est lui qui me ramena au réel et me fit reprendre pied; c'est lui qui me reparla de l'amour : et je compris que tout mon besoin de réfléchir philosophiquement ne venait que du problème d'amour qui me hantait depuis Paris.

J'eus vite fait de construire à mon usage une doctrine de l'amour, qui n'était point fort originale, ainsi que vous en pourrez juger, mais que je n'ai pas moins conservée toute ma vie, sauf de négligeables variantes, ni plus ni moins que si j'en eusse été l'auteur et, par conséquent, le propriétaire légitime. J'attribuais l'amour à un instinct de sélection, qui nous fait flairer dans la foule l'être,

si je puis dire, complémentaire, apte à collaborer avec nous aux progrès de l'Espèce. Et tout en reconnaissant que notre façon de vivre compliquée, les raffinements de notre civilisation, les rencontres fortuites créent des goûts, des désirs, des affections de loin ressemblantes à l'amour et qu'on peut à la rigueur nommer de son nom, entre des individus qui n'étaient point fatalement destinés l'un à l'autre, je ne tenais pour valable nul autre amour que cet amour théorique.

Il ne me parut point douteux que Louise m'eût aimé ainsi. Tout me le démontrait : ses allures d'esclave et son humilité mystique, l'absence de sa conscience que trahissait le regard vide, le quiétisme de sa sensualité, enfin ce magique pouvoir que j'avais de lui suggérer le plaisir. Je ne m'étais pas trompé le premier soir quand j'avais senti passer près de moi l'amour comme on sent passer la mort. Je compris pourquoi j'avais alors frémi d'une horreur sacrée, et moi-même défailli presque, lorsque Louise s'était abîmée en moi, d'un geste qui signifiait le renoncement plus encore que la passion.

Mais ce que je ne pouvais plus comprendre, si la nature avait en effet des vues sur nous, c'est que Louise y eût obéi seule, et que moi, je m'y fusse dérobé. Car, de l'expliquer par la sécheresse et par l'impuissance de mon cœur, cela était en vérité trop mesquin, et puis je n'ignorais pas

les ressources de ma sensibilité toujours vibrante, toujours en appétit d'aimer. Je me demandai avec tremblement si l'inégalité des conditions n'était pas la honteuse cause de ma froideur. Je dus m'avouer qu'en dépit de ma prétendue excellence intellectuelle, les préjugés sociaux comptaient pour moi. J'étais scandalisé qu'entre cette femme de rien et moi il pût s'être établi un lien si solennel, fatal, probablement indissoluble. Mais je ne voulus pas admettre qu'une sotte vanité bourgeoise eût suffi à paralyser mes sentiments, je haussai un peu mon point de vue et j'aperçus la vérité. Notre inégalité n'était pas seulement dans l'ordre social, mais aussi dans l'ordre naturel. Si la créature humble qui m'aimait avait seule entendu la voix de l'instinct, c'est qu'elle était toute proche de la nature et que j'en étais éloigné; j'en étais retranché, comme j'étais retranché aussi de la communion de ma race.

Avant tout, cette découverte me procura la joie sévère qu'éprouve tout chercheur de problème quand il touche à une solution, quelle qu'elle soit. Puis, je m'attardai à me complaire dans le spectacle de mon harmonie. Comme tout se tenait bien en moi! Comme j'étais conséquent à moi-même, dans toutes les parties de mon caractère, dans tout l'ordre de mon destin, sans démenti ni disparate! Mais soudain je redevins en proie à l'épouvante qui

m'avait déjà saisi quand je m'étais vu sans lien avec ma patrie ni avec ma famille. Et maintenant c'est de la nature même que je me voyais séparé! J'eus un nouvel accès de romantisme et je me désespérai orgueilleusement d'être hors la loi, sur un mode byronien plutôt que philosophique.

Mais en même temps j'eus l'agrément de comprendre pourquoi mes remords, pourquoi ce sentiment de péché contre lequel s'insurgeait ma raison, niant que je fusse responsable de ne pouvoir pas aimer Louise. Somme toute, je professe la morale stoïcienne, et mon grand, ou mon seul principe, a toujours été qu'il faut vivre conformément à la nature. C'était donc une façon de péché, comment? c'était le péché suprême, d'avoir dévié d'elle et résisté au plus essentiel de ses commandements. Mon libre arbitre n'y était pour rien. Mais je ne croyais pas qu'il fût pour rien dans aucun de mes actes. Et puis, que ce fût ou non ma faute, le fait positif demeurait, qui prouvait que je n'étais pas « en état de grâce ».

Vous voyez comme je passai de la terminologie stoïcienne à la chrétienne. Cela m'induisit à étudier chez les théologiens les théories du péché. Elles me parurent admirables, et je fus confondu de ce qu'il y a de vérité psychologique dans certains dogmes, qui, au regard de la raison, ne supportent pas l'examen. Toutes mes idées sur la critique

furent bouleversées. J'entrevis même la possibilité d'un retour à la foi. Je tressaillis, je fus transporté d'enthousiasme, et je me sentis tout d'un coup des dispositions au *credo quia absurdum* qui. vous en conviendrez, chez un logicien de ma sorte, étaient au moins inattendues. Elles m'étonnèrent, elles m'effrayèrent — et elles me ravirent. Ma fantaisie improvisa une légende dorée de ma conversion miraculeuse, dont Louise Charrier était l'instrument.

Elle était faite pour ce rôle comme pour jouer un personnage de Tolstoï ou de Dostoïevski. Je sentis l'absurde de mon imagination, et j'excusai dès lors celle de Mme Richter, qui n'était guère plus risible. N'ayant donc plus le droit d'en vouloir à l'amie que j'avais trop longtemps négligée, je recommençai de fréquenter chez elle assidûment. Je n'étais pas fâché de rompre ma retraite : la solitude absolue, même dans l'intellectuel, est malsaine. L'homme qui n'a que soi à s'opposer hasarde sa raison. Mes velléités imprévues de christianisme n'étaient-elles pas un prodrome de folie? Heureusement leur excès seul suffisait déjà à provoquer la réaction.

Ce n'est pas toutefois Mme Richter qui me remit dans la voie droite. Le jour où je retournai chez elle, j'y fis connaissance d'un nouveau personnage, qui s'associa d'abord à nos conversations et,

peu après, chercha de préférence le tête-à-tête avec moi. C'était un tout jeune philosophe, de Kœnigsberg, comme Kant, qui, dans son cercle d'intimes, passait déjà pour une des gloires de demain. Je vous ai dit que M[me] Richter correspondait avec toutes les célébrités établies, allemandes ou étrangères, et qu'on ne traversait point Brenz sans s'arrêter chez elle. Elle était aussi à l'affût des célébrités à venir, et elle ne s'y trompait guère, ayant, outre son intelligence, une sorte de flair bourgeois du succès. Max Eberfeld est un des rares qui l'aient déçue, mais ce n'est la faute de personne s'il est mort moins de deux ans plus tard en Italie, phtisique et à moitié fou.

Je ne crois pas d'ailleurs qu'il se fût élevé tout à fait au premier rang : il n'avait qu'une originalité partielle ; il était tout imprégné de Nietzsche qu'il avait fréquenté à Silz-Maria, et de qui, plus tard, il ne me parut être qu'une réplique. Mais je connaissais alors Nietzsche trop imparfaitement pour n'éprouver pas en présence de son disciple une admiration sans arrière-pensée, analogue à celle des artistes qui, faute des chefs-d'œuvre originaux de l'art grec, vénérent les copies romaines.

Notre premier abord fut très froid et même hostile. Le physique d'Eberfeld plaidait peu pour lui : il avait un profil fort accusé, peut-être sémite, des yeux noirs furieux et égarés, de grosses mous-

taches en rouleaux, une barbiche de colonel; et son front énorme était plutôt une difformité qu'une beauté. Il avait une beauté pourtant, une seule, mais émouvante, que je n'aperçus que plus tard : la beauté de ses mains douloureuses, épuisées, aux doigts aigus de mystique. Il parlait un français châtié, et ses façons voulaient évidemment être françaises : il n'en trahit pas moins, dès qu'il me vit, par toutes ses inflexions, par tous ses regards, une instinctive, une invincible méfiance de l'intelligence française, de notre information sommaire et de nos procédés oratoires. Mais ce sentiment n'était que dans son inconscient, et je sus, je vérifiai plus tard qu'il avait un sens exquis de notre sensibilité, et le respect, le goût, presque la superstition de notre culture. J'avais, moi, la superstition de la culture allemande, et pourtant je cédai comme lui à l'instinct latent d'hostilité. Nous prîmes contact comme sur un champ de bataille, quand nous étions si bien faits pour nous entendre!

Eberfeld ne ressemblait pas du tout à l'idée que je m'étais formée d'avance de ce que doit être un philosophe allemand : je le connus bien vite à son langage, exempt de scolastique et de pédanterie, mais où éclatait à tout propos, comme à son insu, la plus remarquable érudition philologique, et une érudition historique et littéraire prodigieuse en tout état de cause, encore plus chez un homme à

peine plus âgé que moi. Quant à l'érudition philosophique, dont il ne devait pas davantage manquer, je ne sais s'il la dissimulait par coquetterie, mais on n'en surprenait rien. Il avait l'expression naturellement poétique et ailée, magnifique, volontiers délirante. Son verbe abondait en images, et il ne craignait point de mêler aux conversations familières les figures qui ne sont admises que dans le grand style. Mais il maniait cette langue si aisément, et il l'imposait avec une si arrogante autorité qu'on ne se fût point permis de la juger ampoulée ou bizarre. Il emportait votre admiration et ne la laissait plus souffler. Il ne respirait que sur des hauteurs où il était malaisé de le suivre et de s'acclimater. On ne pouvait causer avec lui que sur le ton de l'enthousiasme, cela est fatigant; et, en fait, on ne causait point : on l'écoutait. On l'écoutait comme une musique trop substantielle et trop complexe, avec une attention douloureuse, avec un recueillement surhumain — et aussi avec des effarouchements de pudeur : car ses formules hermétiques semblaient toujours révéler des arcanes, violer d'éternels mystères. On sortait de ces entretiens épuisé, la pensée plutôt assommée que grandie, les nerfs crispés, les membres mêmes recrus.

Bien qu'Allemand et moi Français, il était, comme vous voyez, quelque peu plus orateur que

moi. Mais on sentait toujours les plus rassurants dessous à son éloquence et à sa poésie : de même, pour reprendre ma comparaison musicale, le langage de la symphonie, qui n'a pas d'équivalent ni de traduction possible dans l'idiome de la raison, satisfait néanmoins celle-ci par la mathématique du rythme et par le rationnel de l'harmonie. Eberfeld ne fut cependant point sans me déconcerter d'abord : il heurtait avec une fougue et une brutalité étourdissante toutes celles de mes idées qui me semblaient le plus solides et auxquelles je croyais tenir le plus. Sa critique de la connaissance me scandalisait, si je puis dire. Je n'ai jamais rencontré de scepticisme plus radical. Il professait bien que la suprême joie est de connaître, mais je ne suis pas sûr que le mot « vérité » eût un sens pour lui. Son dédain ne discernait guère entre ceux qui affirment, ceux qui nient et ceux qui doutent. Il traitait les données de la conscience comme des matériaux qu'il était libre d'ordonner au gré de son esthétique; et la fin de son effort intellectuel était une sorte de délire ou de fureur, une multiplication de la personne humaine par l'ivresse surhumaine.

L'individu était la seule réalité qu'il considérât, et il se gardait de les considérer tous, ne comptant que les élus prédestinés à vaincre. Il jugeait que c'était pour eux un devoir étroit de remplir cette

destinée, et même de l'outrepasser, de soumettre leur puissance originelle à une culture intensive, et surtout de ne pas l'affaiblir par une sympathie déprimante pour le troupeau. C'était là toute son éthique : autant dire qu'il n'en avait point. Aussi avait-il voué une haine singulière à la morale et aux morales diverses. Il les attaquait de deux côtés, par une critique dogmatique et par une critique historique dont le succès était égal, et il démantelait ces forteresses en un tournemain. La cause de son acharnement contre toute morale est qu'il tenait, et avec raison, toute morale pour ascétique. Il n'avait point de peine à prouver qu'elles prêchent toutes le renoncement, ou au moins la limitation de la personne, qu'elles entravent donc l'expansion et réduisent la joie, qu'enfin elles sont abrutissantes, pernicieuses; et c'était à ses yeux un bienfait public de les saper, comme, aux yeux de Lucrèce, d'abolir la crainte des dieux.

Son espèce de farouche et méchant optimisme m'étonnait, mais me séduisait aussi. Jusqu'alors j'avais estimé que le meilleur biais pour ne pas souffrir de la brièveté de notre personne, est de ne pas nous attacher à elle trop amoureusement, non plus qu'à ce qui est viager. L'ascétisme, outre son utilité sociale, me paraissait un bon calcul. Mais un orgueil secret, en opposition avec cet esprit de pratique et cette timidité bourgeoise, me

faisait, en fin de compte, individualiste âpre et féroce comme Eberfeld. J'avais aussi trop de jeunesse et trop de goût à vivre pour admettre les observances diminuantes et la tristesse du Bien classique. Enfin j'avais la passion de l'inégalité, j'étais gagné d'avance à toutes les doctrines qui font bon marché de la foule. Je m'égayai de découvrir que tous mes plus forts instincts étaient en opposition diamétrale avec les principes auxquels je croyais croire ; je me félicitai d'avoir trouvé sur mon chemin ce démolisseur frénétique, et je le laissai porter la pioche dans les vieux quartiers mal famés de mon intelligence.

Il m'abattit Schopenhauer qui, quinze jours avant, était mon idole. Il en parlait comme Schopenhauer lui-même de Hegel, avec un esprit diabolique. Nos entretiens, sur ce ton de diatribe, avec des épigrammes au couteau, ne ressemblaient guère à des controverses d'école : c'étaient des façons de lutte à mains plates ou de corridas philosophiques. J'y aimais jouer un rôle actif, mais celui de simple spectateur ne me déplaisait pas non plus : je comptais les coups, je flairais le sang, et je jouissais de sentir tous mes appétits s'assouvir ensemble, depuis les plus nobles jusqu'aux plus animaux.

Max Eberfeld acheva ensuite mon christianisme : c'est le plus inoubliable service qu'il m'ait rendu.

J'avais des rancunes toutes fraîches contre cette religion, par qui, récemment, je m'étais encore vu près d'être repris. Aussi je jubilais, quand je l'entendais lancer contre elle des brocards, au prix desquels ceux de Voltaire ne sont que des gamineries. Sa haine du Christ était directe, immédiate, personnelle : il était vraiment l'Antechrist. Je dois dire qu'il passait la mesure du goût et même du bon sens. N'eût été la transcendance de ses discours, l'on eût parfois cru entendre un conseiller municipal de petite ville. Je l'appelais, à ces moments-là, le *Surhomais*.

Mais les fautes de goût ne diminuent point la valeur d'une argumentation, et j'étais persuadé par la sienne, si j'étais, de temps en temps, écœuré de ses lazzi. Sa critique historique est ce qui agissait le plus efficacement sur moi. Je lus en quelques jours, sous sa direction, une masse formidable d'ouvrages traitant de notre religion, de ses origines, de sa physique, de sa théologie; et quand je vis d'ensemble comment on avait de bric et de broc, dans toutes les écoles dégénérées et abêties, parmi les détritus informes de toutes les philosophies mortes et en travail de décomposition, ramassé, pillé les éléments du futur dogme, pour en composer un des touts les plus pauvres et les plus incohérents qui soient dans l'histoire de la pensée humaine, alors je sentis enfin mon affran-

chissement définitif, l'impossibilité enfin assurée de toute rechute de foi.

Je me passionnais à ces lectures comme au temps de mon premier éveil d'esprit, je me sentais reporté aux heures fiévreuses et fécondes de ma puberté intellectuelle, et je tressaillais d'aise de me retrouver jeune par miracle, j'en aurais pleuré de tendresse. Je lisais, je travaillais avec ardeur, mais sans nul recueillement. Je m'enfermais dans la bibliothèque : j'y étais dérangé à tout propos. C'est la Reine qui m'appelait, c'est Augusta dont l'amour ne respectait aucun asile. Les exigences de ma maîtresse ne m'importunaient pas. D'ordinaire, mes crises de travail s'accompagnent de frigidité ; mais ce n'était pas une crise comme les autres : je vous ai dit que je répétais ma puberté, qui n'est pas un âge où le physique se laisse dominer par le moral. Je vous prie de croire que mon corps voulait aussi être de la fête. Je ne boudais pas quand Augusta venait me divertir de mes bouquins. Au vrai, je ne me laissais pas divertir : je me laissais aimer, ce n'est pas un si grand embarras, et j'ai dû m'en acquitter plus d'une fois avec un livre à la main. J'y mettais bien un peu de pose et de sadisme ingénu. J'étais cynique et gai.

Le soir, j'emportais des douzaines de volumes dans ma chambre. Couché, dormant à demi, je

lisais encore. J'avais observé que cette lecture, à peu près inconsciente et automatique, n'était point perdue pour le cerveau. Souvent je n'avais pas encore soufflé ma bougie que mon insomnieuse Souveraine me faisait lever, et je passais sans ménagement d'un apologiste à *Théodelinde ou les inconséquences de la chasteté*. Mais c'était surtout Max Eberfeld qui venait me relancer chez moi. Il y faisait invasion à tout propos, et comme pour noter d'heure en heure où j'en étais. Je n'ai jamais vu pareille ardeur de propagande, bien qu'il se vantât au contraire d'écarter les disciples, et qu'il eût pour devise: « Ne me suis pas, c'est la vraie façon de me suivre. » Il haïssait en phtisique, comme ils aiment, avec une sorte de priapisme morbide: et son visage ravagé, livide, hirsute, devenait, par éclairs, d'une sinistre beauté. Il était impatient de m'en voir finir avec le dogme, il me méprisait d'avoir besoin de revenir sur des questions depuis si longtemps réglées. Allons! je perdais mon temps, il me gourmandait. Ce qu'il avait hâte d'extirper de moi, c'est la morale chrétienne : elle lui semblait le type même de la morale, la plus perfide invention des parias de l'humanité en révolte contre leurs maîtres, et ayant pour l'abaissement de l'Espèce, triomphé d'eux.

Il ne se contentait pas de proclamer que le christianisme fut une maladie et une décadence, d

rappeler que cette religion fut celle des esclaves, des névrosés et des femmes, qu'elle nia la vie, qu'elle propagea la haine du genre humain, et qu'elle empesta le monde occidental du malsain relent de l'Orient d'où elle venait : il expliquait aussi pourquoi, comment, ces esclaves, ces névrosés, ces femmes avaient pu triompher d'une civilisation et l'anéantir. Il prétendait que Darwin a superficiellement vu, mal formulé les lois de la concurrence vitale et de la sélection : ce n'est pas les forts qui suppriment les faibles, c'est la coalition des faibles qui supprime les forts. Je n'adoptai point sans restriction cette critique de Darwin. Eberfeld s'indigna de cette dissidence : je ne faisais pourtant qu'obéir à son précepte de « le suivre en ne le suivant pas ». Mais je vous ai dit qu'il était homme, inconséquent, passionné, c'était son charme.

Donc, je me permis de trouver que le point de départ de sa critique était juste, mais qu'il ne la poussait pas assez loin, et qu'il se trompait ainsi que Darwin sur le rythme de la sélection. J'admis que, par une sorte de flux et de reflux, les plus forts triomphent d'abord des plus faibles, et ensuite la coalition des faibles triomphe des forts : mais la lutte se poursuit au sein de la coalition triomphante, les meilleurs y éliminent les pires, et une fois de plus c'est l'élite qui triomphe, pour

être ensuite, une fois de plus, vaincue par le troupeau. Et je trouvais justement dans l'histoire du Christianisme la preuve de ma théorie. Oui, les ennemis du genre humain ligués ont détruit la civilisation antique; mais, à peine installés dans la place, ils ont accommodé les ruines qu'ils avaient faites. Leur religion, devenue culte d'État, a continué l'Empire et désavoué l'Évangile. Ces anarchistes ont restauré l'ordre et créé une société. Quant à leur morale, comment l'appeler une morale de parias, quand les parias sont devenus les maîtres? Ils règnent depuis seize cents ans : ils ont eu le temps de changer de principe, et ils n'y ont pas failli L'Église enseigne-t-elle l'Évangile? Elle a fondé une loi nouvelle, un troisième testament.

J'éprouvai un immense orgueil : ainsi, après plusieurs semaines de contact avec un homme tel que Max Eberfeld, et tout en recevant son influence, j'avais pu préserver l'indépendance de ma personne. Je m'en estimais prodigieusement : je dois dire qu'il m'en estimait beaucoup moins. Il attribuait toute contradiction à la sottise ou à la mauvaise foi. Cette faiblesse n'est pas rare, même chez les plus vigoureux esprits; mais chez l[ui] c'était plutôt une manie qu'une faiblesse, u[ne] sorte de délire de la persécution, premier sym[p]tôme de son dérangement cérébral. Je fus bi[en]

obligé de m'apercevoir qu'il m'écrasait de son mépris. Six semaines plus tôt, j'en eusse été démoralisé; mais à présent je savais ma force et, comme on dit, je ne craignais personne. Nous nous quittâmes presque mal, et je n'y fus pas sensible : j'avais pu fréquenter quotidiennement cet homme et l'admirer passionnément, sans que nulle sentimentalité se mêlât à mon admiration. C'est peut-être la seule fois que mon cœur se soit ainsi abstenu, car il saisit tous les prétextes d'aimer : mais j'avais eu commerce avec Eberfeld dans les régions supérieures, et bien que tous deux étant hommes d'abord, nous ne nous étions souciés ni l'un ni l'autre de notre humanité. Je fus indemne de toute émotion quand je lui serrai la main, sur le quai de la petite gare de Brenz. Et je savais qu'il allait mourir, que je ne le reverrais plus, que je ne l'écouterais plus jamais!

Pourtant, ce départ me laissa un grand vide, un délabrement insupportable. Rien ici ne m'agréait plus, ni la monotonie de ma fonction, ni l'amour que me dispensait Mme de Glückstadt, ni l'entretien de Mme Richter, à qui je faisais des visites qui n'étaient plus que des corvées.

Par réaction, ou simplement par fatigue, j'avais brusquement cessé de lire et de réfléchir. Je me détachais de tout ce qui est allemand : je m'en aperçus et je m'en félicitai, comme d'un signe que,

peut-être, je me rattachais à ma patrie, à ma race et à mon groupe social. Mais alors j'aurais éprouvé de la nostalgie : je ne regrettais, je ne désirais rien.

La seule image de naguère qui revînt me visiter parfois était celle de Louise Charrier. Je pensais à elle sans amour, mais toujours évangéliquement, et ma conscience demeurait lourde du péché ancien qui n'avait été ni remis, ni expié. Je ne pus me défendre de me dire, en me méprisant un peu moi-même, que sans doute Max Eberfeld avait raison d'appeler cette morale : morale de serfs et d'efféminés, puisqu'aux heures d'atonie elle recouvre ainsi son prestige à nos yeux, et nous trouve sans résistance.

Je ne puis d'ordinaire supporter longtemps la vie désheurée, mais je ne pensais pas alors qu'il valût la peine de faire un effort, puisque je quittais Brenz dans peu de semaines et pour jamais, devant passer trois mois dans ma famille avant mon départ pour le régiment.

Je me séparai enfin de ces êtres et de ces choses qui, durant un si long temps, avaient été toute ma vie et que je ne pensais plus revoir : je leur fis un adieu froid, et même avec Augusta je rompis sans larmes. Je ne me trouvai pas moins désheuré à Paris et n'y cherchai non plus de remède : ce n'était pas davantage la peine de rien

entreprendre ni de rien installer pour une aussi brève période. Mais dès le jour de mon arrivée je retournai chez Louise, aussi naturellement que si nos relations ne se fussent point discontinuées et que j'eusse entretenu avec elle une fidèle correspondance : je la retrouvai aussi telle que si elle m'eût toujours attendu.

Tout se passa entre nous très simplement, sans fastidieuses explications; nos effusions mêmes ne furent point excessives. La joie de Louise était trop intérieure pour se démontrer par des gestes ou par des phrases; et puis elle craignait toujours de me lasser. Moi, je me sentais plus attendri que je n'avais espéré de l'être, je me savais gré de mon émotion, je savais gré à Louise de m'avoir ému.

Le lendemain je lui accordai une bonne part de mon après-midi : je me croyais tenu à des formes; j'éprouvais pour elle de la déférence, quelque sympathie, point d'amour; je n'avais rien à faire. C'est pour ce dernier motif surtout que je revins encore le surlendemain; j'étais comme un écolier en vacances; et ce bref espace de temps, que je ne jugeais point suffisant pour rien entreprendre, le fut pour organiser et pour établir ce qu'il y a de plus lent, et de plus graduel : une habitude des sens où le désir est machinal et où le cœur est étranger. Jamais « collage » — il faut emprunter à l'argot ce terme — n'évolua dans une pire atmos-

phère de veulerie et d'ennui. Le remords sourd, qui était toujours au fond de moi, ne me suggérait même plus de divagations morales. J'étais si dégoûté de moi-même en cet état vil que je devenais impatient de partir pour le régiment, malgré une appréhension très vive, et même puérile, des écœurements pires que j'y subirais. J'étais un peu comme le garnement qu'on force à s'engager et qui se rend bien compte lui-même que c'est pour lui le seul moyen de liquider sa mauvaise vie... J'avais d'ailleurs le pressentiment très net que mon départ ne changerait rien, et que cette nouvelle rupture avec Louise serait encore de pure formalité.

Il me parut cependant que je m'éloignais d'elle et de Paris en excellentes dispositions. Je me sentais alerte, courageux, résigné à la prestation de ma personne. Je savais par expérience que la réalité est toujours, en bien comme en mal, au-dessous de ce qu'on imaginait, et que rien, en fin de compte, n'est littéralement insupportable. Je n'ai, de plus, jamais admis que les événements soient bons ou mauvais en eux-mêmes : je ne les crois que susceptibles de devenir l'un ou l'autre, selon que le patient sait ou non en tirer parti. Ils ne sont qu'une donnée, peu déterminée, fort maniable ; à nous de la mettre en œuvre. Le vulgaire, qui entrevoit cette vérité, dit que malheur est bon

à quelque chose : moi, je dis que le hasard n la chance ne comptent et que chacun est l'auteur de sa destinée. Beaucoup de jeunes sots, qui considèrent leur temps comme une denrée sans prix, croient que cette année perdue au service compromet tout leur avenir et voue leurs cervelles éminentes mais fragiles à l'abrutissement définitif. J'estimais que, tout au contraire, il y a à faire profit de cette solution de continuité dans la vie intellectuelle. Je me flattais de rénover mon esprit en le laissant dormir douze mois. Je me promettais bien de n'être que soldat du premier au dernier jour, et de faire rigoureusement ma « cure militaire » comme l'on dirait aujourd'hui. Je ne m'interdisais pas, enfin, certaines visées plus ambitieuses, et j'espérais qu'après une année entière de vie exclusivement citoyenne, je me trouverais réintégré, pour ainsi dire automatiquement, dans le corps social.

Ma fermeté d'âme s'accrut encore durant le voyage, où j'eus l'occasion de lier connaissance avec quelques-uns de mes futurs camarades; car je mesurai d'abord la supériorité que me donnait sur eux mon aînesse de quatre ou cinq ans, et surtout mon habitude de vivre. Ils me parurent des gamins à peine issus des jupes maternelles (plusieurs furent conduits jusqu'à la porte du quartier par la maman); et je prévoyais avec une pitié méprisante comme ils pleureraient silencieuse-

ment ce soir dans leurs lits étroits : je ne craignais pas pour mes yeux, ayant, quant à moi, déjà dormi tant de nuits loin du foyer, et dans je ne sais plus combien de couches fortuites. — Je n'étais pas non plus trop effrayé des brutaux contacts populaires que j'allais avoir à subir, et je pressentais que j'en souffrirais moins que naguère du commerce avec mes condisciples de Normale, demi-bourgeois.

Tous mes pronostics se vérifièrent, et d'abord celui-ci. En décembre, les « conditionnels » furent mis à part; mais, pour débuter, on nous distribua dans les pelotons pendant une quinzaine. Ce demi-mois, et plus tard mes vingt-huit et treize jours furent les seuls temps de ma vie où je pus regarder le peuple de près. Je fus étonné de lui voir justement toutes les qualités qu'on lui nie et, en première ligne, ce que les parvenus d'hier, tout fats de se croire décrassés, appellent prétentieusement les bonnes façons.

Je n'ai rencontré dans aucun autre milieu plus de serviabilité, de courtoisie digne. Le respect de ces gens pour l'intelligence et pour l'éducation me parut naïf, exempt d'envie. Physiquement, ils se croyaient très supérieurs à nous, ils nous protégeaient, mais sans morgue, avec une bienveillance un peu ironique, un peu pitoyable et gentiment attendrie.

Au reste, les idées préconçues qu'ils avaient de nous se trouvaient à peu près être aussi fausses que les idées que nous avons en général d'eux. Leurs corps inachevés, tardifs, justifiaient peu leurs prétentions à la force, et les conditionnels, plus précoces, mieux nourris, résistaient à des excès de travail qui, eux, les eussent mis sur le flanc. Quant à l'intelligence, elle n'était pas non plus prodiguée à nous et chichement mesurée à eux comme ils avaient la modestie de l'imaginer. La niaiserie de presque tous les fils de famille, leur ignorance honteuse, leurs idées vieillottes m'impressionnèrent aussi douloureusement que l'ouverture d'esprit des illettrés et des incultes m'émerveilla.

J'ai vu depuis que, malheureusement, beaucoup d'hommes du peuple, en arrivant à l'âge mûr, se racornissent, et ne sont plus que des bourgeois encore diminués; mais je trouvai chez ceux de cet âge un raisonnement toujours sûr, une saine hardiesse d'idées, et surtout une sagesse avisée, mesurée, peu rassurante pour les imbéciles qui font métier de duper le peuple.

Malgré l'intérêt que je pris à étudier ce milieu nouveau, les huit premiers jours furent terribles. Je vivais dans un cauchemar, le corps disloqué. Mais dès que la courbature céda, j'eus des impressions enivrantes de force et de souplesse physique :

la chair ne connaît pas de plaisirs plus intenses, je les préfère au bref enthousiasme de la volupté. L'homme sain aime à n'oublier jamais entièrement qu'il est d'abord une créature brute, et je ne sais point gourmandise plus délicate pour une conscience raffinée que savourer des joies animales avec toutes les ressources de l'humanité.

Cette vie militaire nous délivre aussi provisoirement de tout souci matériel, de toute responsabilité, et ce n'en est pas le plus beau; mais il faut bien cela et la discipline pour mater les individualités, les subordonner, les briser, les mettre au pilon et les amalgamer à l'ensemble. J'avais souhaité que ma personne reçût cette mortification salutaire : sincèrement ou de parti pris, je me félicitais de la sentir peu à peu s'incorporer à l'unité supérieure du régiment. Je trouvais de l'attrait à des exercices assommants, mais collectifs. Je me plaisais aux manœuvres d'ensemble, aux revues, aux charges en ligne. — Je n'ai rien de plus à vous dire de l'évolution que je subis : elle se poursuivit telle jusqu'au dernier jour, et, en la formulant, je l'ai suffisamment décrite. Quant aux épisodes militaires, ils traînent dans tous les livres spéciaux : vie monotone et. comme dit Verlaine, « humble aux travaux ennuyeux et faciles »; m[illegible] pour qu'elle soit « une œuvre de choix » il y fa[illegible] « beaucoup d'amour » et je n'en avais point, je

n'avais que de la patience, de la raison et des préjugés systématiques.

Dès les premiers jours, j'avais aussi ardemment que mes plus jeunes camarades désiré la première permission. Nous l'obtînmes au bout d'une quinzaine et je partageai l'enfantillage de leur joie. Moi qui me passais de Paris si aisément, je pris un plaisir incroyable à le revoir et à flâner dans les rues. Je ne fis guère autre chose de toute la journée. Le soir, quand il fallut repartir, j'aurais bien voulu voyager seul; mais je ne pus éviter mes compagnons d'armes et nous montâmes pêle-mêle dans un wagon.

Deux ou trois restaient dans leur coin, mornes et désolés, ou endormis; mais les autres bavardaient comme des écoliers qui rentrent au dortoir et se racontaient leur journée. Tous l'avaient employée — du moins ils le prétendaient — à rassasier leurs sens totalement sevrés depuis quinze jours : car j'ai à peine besoin de vous dire que, dans notre trou de garnison, le personnel féminin était médiocre et sollicitait peu l'appétit. Je les enviai d'en avoir souffert, car moi, je n'avais pas même songé à m'en apercevoir. Le surmenage et l'ahurissement d'une vie nouvelle m'eussent dû paraître des causes suffisantes de cette inhabituelle patience à jeûner; mais comme j'étais pas mal plus vieux que ces gamins, n'allai-je pas me demander



si, par hasard, je ne commençais pas à vieillir en effet et si mes facultés ne baissaient point?

Pourtant, l'émulation ne m'enflamma point davantage durant toute la semaine qui suivit; mais le dimanche, étant retourné à Paris, mes pas me portèrent chez Louise Charrier, pour ainsi dire, machinalement. J'y allai de même tous les dimanches, et quotidiennement pendant les plus longues permissions. La chaîne se trouva de nouveau rivée, si je puis dire qu'elle ait jamais été rompue, et dès lors mon ennui se partagea entre ces deux monotonies de ma vie amoureuse et de ma vie militaire.

La certitude que je ne m'affranchirais jamais de Louise émoussait en moi le désir d'être libéré du service. A quoi bon? Je ne comptais pas les jours. Comment? J'en arrivais à me demander si je ne rengagerais pas, pour m'assurer une faible chance de rompre mon servage amoureux en éternisant mon servage militaire. Je ne me doutais guère qu'un événement, auquel on ne pense jamais et qui est pourtant naturel, allait trancher la question.

Je me vois encore, un matin de clair printemps, au sortir de table, arrêté sur la première des trois marches devant la cantine, décachetant, lisant la lettre ou Louise Charrier me confessait qu'elle était enceinte. Je me vois, posé de biais, le bras arrondi, tremblant un peu, les paupières battantes;

je lisais de tout près comme si je fusse devenu soudain myope; j'avais sur toute la peau une fraîcheur. Je ne puis mieux vous dire mes sentiments : ils n'étaient que des sensations — sont-ils jamais autre chose? En vous écrivant je crois les éprouver encore, tant je me revois tel que j'étais; et je suis sûr qu'en ce moment-ci mon visage a la même expression.

Il fallut pourtant bien en venir à la réflexion. Les premières que je fis furent d'un enfantillage, d'une imbécillité incroyable. Je me souviens que jadis, au collège, un de nos camarades, faible d'esprit, se tua. C'était en cinquième, nous avions tous une douzaine d'années. Ce fait-divers ne nous causa ni peur ni émotion; non point que nous n'eussions aucune idée de la mort ou que nous fussions dépourvus de cœur : mais un tel accident, à notre âge, nous paraissait anormal jusqu'à en être ridicule; et quand M. le Proviseur vint officiellement nous en faire part, en phrases solennelles proférées d'une voix pleurarde, nous accueillîmes son discours par des rires mal étouffés. Avec cela nous ne doutions point que le drame qui nous faisait rire jetât quelque lustre sur notre classe, et nous étions fiers d'avoir eu parmi nous un cas de mort violente sans nous porter plus mal pour cela. La nouvelle de ma paternité fit à peu près sur moi le même effet. Je vous ai déjà signalé que je

ne me voyais pas mûrir et que je n'arrivais pas à me sentir homme. On n'a point l'âge que l'on paraît, mais l'âge qu'on a conscience d'avoir. J'étais donc enfant, et j'étais père! Que cela me paraissait comique! Je ne voyais que la drôlerie de la chose, et point du tout les conséquences. Et puis, j'étais gonflé d'orgueil.

Je levai un instant les yeux de sur mon papier pour regarder mes camarades qui sortaient de la cantine en poussant de puériles clameurs et en faisant des farces de collégiens : je me doutais bien que la plupart, en dépit de leurs fanfaronnades, n'avaient eu jusqu'à présent que des aventures espacées; plusieurs, arrivés au régiment dans l'état de l'innocence, n'en avaient dépouillé la robe que presque contraints et forcés, par crainte du ridicule, et sans verve; même, un d'eux n'était déniaisé que de la semaine dernière, et, le soir de son premier exploit, il nous avait fait rire follement en déclarant dans la chambrée « qu'il n'aurait jamais cru la nature humaine capable de telles sensations »; d'autres enfin, plus sauvages, ou peut-être disgraciés, tenaient bon contre toutes les railleries. Et moi j'avais fait un enfant! Je me jugeai, par comparaison avec les autres, une faç-de surhomme; et tout de suite, comme le gamin qui on a promis quelque chose de décidément tr invraisemblable et qui n'a pas confiance, je me m

à trembler que ce ne fût une fausse joie. Mais la lettre, que je relus, ne pouvait me laisser aucun doute. La grossesse datait de quatre mois, Louise ne s'était résolue de m'écrire qu'une fois la certitude acquise, et même elle n'avait pu me dissimuler si longtemps ses présomptions que grâce à la rareté et à l'intermittence de mes visites. Je calculai que l'enfant naîtrait vers l'époque de ma libération.

Un autre moi, qui raisonnait en moi-même à mon insu et machinalement, se décida pourtant à émettre cette opinion : « Eh bien, me voici dans de beaux draps! » Je daignai m'apercevoir que les pensées frivoles n'étaient point de saison, et qu'il y avait urgence à me recueillir. Au régiment, tout aboutit à des demandes de permissions; je sollicitai donc sur-le-champ celle du pansage : je ne sais pourquoi il me paraissait peu convenable d'étriller un cheval en d'aussi graves conjonctures. Mais je ne pus employer à rien d'utile ces heures de liberté. Je m'étais mis en grande tenue : je traînai mon sabre par la ville, où il me sembla que j'exhibais ma paternité, comme si les passants eussent pu en juger sur moi.

Je fis ensuite un bon dîner au restaurant, et je rentrai pour l'étude du soir. Nous y cessions d'être militaires pour redevenir collégiens. Ce quotidien rajeunissement, sur lequel j'étais cependant blasé, m'attendrit. Louise faillit bien en profiter. Je

m'avisai — il était temps — que je devais répondre à sa lettre, et je commençai de lui écrire sous le coup d'une émotion vraie; hélas! je ne sus point m'exprimer, et, pour dissimuler la gaucherie de mon style, j'eus recours à la commode mais intempestive ironie.

Ma tendresse me restait pour compte : j'en fis hommage aux deux camarades pour qui j'avais plus de penchant et qui étaient mes voisins d'étude et mes ordinaires gardes du corps. Je jouai la comédie des airs penchés et mélancoliques afin de les inquiéter (ils m'aimaient fort, et me respectaient à cause de mon grand âge). Je les laissai forcer mon secret; je pensai même leur montrer la touchante lettre de Louise, mais, toute réflexion faite, je m'en abstins parce qu'elle était farcie de fautes d'orthographe. L'émerveillement de mes deux amis me combla d'aise. Puis l'idée me vint qu'ils doutaient peut-être que l'enfant fût de moi, et cette hypothèse me les fit haïr une minute. Ce n'est qu'alors que je pris garde que nul doute ne m'avait effleuré. En vérité, je ne doutais point, même quand j'y tâchais, même quand je me représentais combien il eût été avantageux que je pusse douter. Je me louai complaisamment de cette magnanime confiance et de mon immense bonté.

Je revins par cette transition à des idées un peu moins sottes, d'autant que je passai une mauvaise

nuit et me réveillai morose. Je compris enfin qu'à mon âge, n'ayant situation ni fortune, il était déplorable de mettre un enfant au monde. Mais je dois dire aussi ce qui est à mon honneur : cette perspective ne m'effraya pas. Je ne considérai que mon devoir et la certitude où j'étais de n'y point faillir. Je me répétai, à mon ordinaire, qu'il y a parti à tirer des pires événements, et que celui-ci était au moins de nature à me faire envisager sérieusement la vie. Puis je suivis ma pente habituelle de la morale à la métaphysique, et je découvris qu'il était logiquement nécessaire que Louise eût un enfant de moi, puisque j'attribuais son amour à l'instinct sacré de l'espèce. Enfin je me flattai que cette paternité me tirerait de mon quant-à-moi et me rattacherait au corps social; mais j'avoue que je répugnais un peu à y être rattaché par une paternité qui ne fût pas légitime.

J'étais fort impatient de revoir Louise, moins par tendresse que par curiosité de ce que j'éprouverais en la voyant. Je demandai, comme de coutume, une permission pour le dimanche; mais il m'arriva un petit accident, qui n'est pas rare : j'attrapai deux jours de consigne et ma permission fut refusée. Ce contre-temps me jeta dans une désolation épouvantable. Je pleurai à chaudes larmes. Après quoi, je me révoltai et je compris ceux qui désertent. Louise dut à mon chagrin et à

ma colère une lettre presque passionnée. Mes deux camarades favoris me plaignirent et me cajolèrent de la plus aimable façon. L'un d'eux poussa même la gentillesse jusqu'à se priver de permission pour rester à me tenir compagnie. Je n'ai jamais chéri personne plus vivement que lui — peu importe que cette grande amitié n'ait duré que vingt-quatre heures. En somme la journée fut charmante; et, quand le soir vint, je me demandai, lâchement, s'il ne valait pas mieux que j'eusse eu un bon prétexte pour ne pas voir Louise ce jour-là, pour différer encore l'inévitable, la fastidieuse entrevue. Jusqu'à présent tout allait bien, parce que mon imagination faisait tous les frais; mais je commençais d'appréhender le réel.

Les alternatives de curiosité impatiente et de lâcheté me surmenèrent les nerfs toute la semaine. Quand j'allai à Paris le dimanche suivant, j'étais à bout. L'aspect douloureux de Louise me consterna. Je la trouvai informe, défigurée, ravagée. Je me sentis misérable, inégal à une telle épreuve, et peu s'en fallut qu'à dîner, avant de repartir, je ne fisse à mes parents l'aveu de ce qui m'arrivait, comme aux seules personnes capables de me prêter aide et secours. Je me tus, parce que je ne sus comment dire. En arrivant à la gare, je fus la première fois content de retrouver mes c rades; ils m'entouraient, comme pour cacher,

protéger ma fuite. Mais ce n'est qu'au quartier même que je me sentis en sécurité. Il me semblait qu'une fois derrière ces grilles interdites aux civils, j'étais dispensé de mes devoirs civils ; et de nouveau je songeai au rengagement, comme ceux qui ont peur de vivre pensent au couvent.

Cette idée indigne me hanta jusqu'au dernier jour. Je savais parfaitement bien que je ne la mettrais pas à exécution, et néanmoins je la caressais. J'en étais honteux, je ne l'avouais pas, même à mes confidents ordinaires. Ceux d'entre nous qui voulaient demeurer au service en avaient déjà fait la déclaration officielle ; moi, naturellement, je n'avais dit mot ; et toutefois, lorsque mon père m'écrivit pour me demander ce que je comptais faire au retour, je ne pus prendre sur moi d'y rêver ; je répondis évasivement ; je ne croyais pas à ce retour que je savais si prochain. Je me comportais en fataliste : je laissais les événements s'accomplir et le temps passer. Tous les trois ou quatre jours je recevais un bulletin de Louise, trois ou quatre fois par mois je la voyais, chaque fois plus valétudinaire et plus lourde. Je ne prenais aucune disposition pratique en vue du terme imminent. Je m'intéressais beaucoup plus à des futilités ; ma nomination au grade de brigadier me causa un extrême plaisir.

Cependant mes camarades ne tenaient plus en

place, c'est les heures qu'ils comptaient maintenant. Je les comptais pour faire comme les autres, mais je n'étais impatient que par contagion. Sur ces entrefaites, je reçus une très longue lettre de Mme Richter. J'eus remords de l'avoir négligée, mais il est à ma décharge qu'elle m'avait négligé aussi. Du moins elle pensait à moi, et assez minutieusement, puisqu'elle avait su calculer vers quelle date je quitterais le service, et qu'elle m'écrivait pour m'offrir une situation au débotté.

Une de ses innombrables amies étrangères, une Russe, la princesse Yashvine, restée veuve jeune, cherchait un précepteur français pour son fils unique, alors âgé de dix-sept ans. Mme Richter ne s'attardait pas à me faire les portraits ni à me détailler la psychologie de ces deux personnages, et elle ne me signalait en passant certaines bizarreries de la dame que pour m'en épargner la surprise fâcheuse. Mais elle s'étendait en revanche sur les avantages d'un préceptorat qui devait me permettre de pousser mes études, d'achever mon éducation cosmopolite, et de partager une vie princière.

La vie princière avait pour moi peu d'attraits, si je n'en devais jouir qu'à titre de parasite; de plus cette belle situation ne me menait à rien et je ne me jugeais plus d'âge à me contenter de provisoire. Enfin il était visible que Mme Richter avait considéré les intérêts de son amie beaucoup plus que les

miens. J'avais toutes les raisons de refuser; mais l'idée que je ne pouvais d'ailleurs faire autrement suffit à me convaincre que j'avais toutes les raisons d'accepter. La chance qui m'échappait me séduisait d'autant plus; je sentais se réveiller mes instincts de vagabondage, d'autant que j'étais retenu par une odieuse chaîne. J'oubliai que j avais peu de goût pour l'enseignement, et je ne vis plus tâche plus désirable ni plus noble que cette création seconde d'une intelligence. Je m'attachais déjà au jeune Serge Nicolaïévitch Yashvine, j'étais jaloux du cuistre inconnu qui usurperait ma place auprès de lui. Je me croyais de la famille. J'y flairais des aventures inédites. Il se trouva que j'avais envie de visiter toute la terre, mais en particulier la Russie.

J'eus un accès de haine furieuse et meurtrière contre Louise. Je ne lui pardonnais pas mon honnêteté, qui me défendait de la fuir jusqu'à Moscou, comme naguère j'avais fui l'École jusqu'à Brenz... Mais au fait, pourquoi...? L'exil valait bien le pis-aller du rengagement... Oh! j'étais bien sûr que je ne céderais pas à la tentation, mais... je n'eus pas le cœur de refuser tout de suite et catégoriquement : on ne sait jamais ce qui peut arriver. J'écrivis une lettre dilatoire, où je disais toute ma reconnaissance, et où je me rappelais par la même occasion au bon souvenir de tous les amis de Brenz, si cordialement oubliés depuis plus d'un an.

A quelques jours de là — cinq jours avant mon désarmement, je reçus à la fois deux lettres : l'une de Mme Richter, l'autre de Louise, écrite au crayon et toute tremblée. Malgré le bizarre, l'inquiétant aspect de celle-ci, j'ouvris l'enveloppe de Mme Richter d'abord. Elle me disait de réfléchir, de prendre mon temps et de porter moi-même ma réponse à la princesse, qui serait à Paris avant la fin de la semaine. Je lus enfin la lettre de Louise, quatre lignes, écrites de son lit. L'enfant était né. C'était une fille, et bien menue et bien faible. Ces épithètes m'humilièrent; je ne sentis pas autre chose. Je fis deux fois le tour de la cour; puis je repris le pauvre papier, je relus, je souris, et je recommençai de sentir à peu près les mêmes choses que j'avais senties en lisant l'aveu de la grossesse. Je ne comprenais pas bien; cela me paraissait drôle, et j'étais tout bouffi d'orgueil. Il me parut alors convenable d'annoncer à mes deux confidents que j'étais père. Ces braves garçons en furent émus et leur émotion me gagna.

Je ne pensai plus à Mme Richter ni à la princesse Yashvine, ni à l'élève que j'avais failli avoir. Je repris soudain conscience de mes obligations et de mes responsabilités. Néanmoins il ne me déplut pas d'avoir pu échapper — bien malgré moi - la corvée tragique de l'accouchement, et je me que, si je pouvais continuer à n'être ainsi père c

distance, cela ne manquerait point de commodité ni d'agrément. J'étais moins que jamais pressé de restituer au magasin d'armes ma carabine et mon sabre. Il le fallut pourtant; mais, au lieu de sauter dans le premier train, je m'attardai encore, sous prétexte que je ne pouvais point me dispenser d'assister à notre dîner d'adieu. Les autres s'en dispensèrent si généralement que nous n'y fûmes que six. On ne s'en amusa que mieux. Nous nous enivrâmes abominablement, nous fîmes une tournée dans les mauvais lieux, et il me resta trois heures à dormir jusqu'au départ du premier train.

Le réveil fut sinistre. J'entendis qu'on frappait à ma porte, j'écarquillai les yeux, ahuri de me trouver dans ma chambre en ville, où je couchais pour la première fois. Je criai d'entrer et fus encore plus ahuri de voir un soldat en uniforme qui me tendait une dépêche. On m'avait télégraphié de Paris au quartier. Au quartier, on avait eu l'intelligence de deviner où je devais être. Mais de qui cette dépêche? Je ne connaissais pas le nom. Puis je me rendis compte : c'était le concierge de Louise. Et alors je compris le texte : mon enfant, mon enfant que je n'avais pas encore vue, à qui je n'avais pas même encore choisi un petit nom, ma fille était morte la veille, à neuf heures du soir.

Je sautai pieds nus sur le parquet. Je voulais au moins faire preuve d'empressement. Je me frottais

les yeux. Je cherchais mon argent. Je trouvai une pièce dans le gousset de mon gilet qui était pendu. L'homme crut m'avoir apporté une bonne nouvelle; il me quitta en me disant adieu, merci, joyeusement. Seul, je relus la dépêche. A neuf heures! Si j'étais rentré la veille comme je devais, je serais arrivé deux heures avant; j'aurais assisté aux derniers moments de ma fille. J'eus honte, je fus penaud comme un enfant. Je fus lâche aussi, j'osai m'estimer heureux d'avoir esquivé encore ce devoir. Mais à la fin toute cette couardise me dégoûta. Je m'habillai vite, je me gourmandais à voix haute : « A présent, le comble serait de manquer le train! » J'entendais dans les chambres voisines mes deux confidents, je les bousculai, et nous arrivâmes à la dernière minute. J'enrageais de ne pouvoir voyager seul, j'aurais voulu me recueillir. Nous n'étions pas plus tôt en route que nous dormions chacun dans un coin : je ne me réveillai qu'à Paris, scandalisé d'avoir pu dormir. Je fis des adieux bourrus à mes intimes d'hier qui m'étaient déjà étrangers, et je pris une voiture à l'heure : j'étais obligé de passer chez moi et de me montrer à mes parents avant d'aller chez Louise.

Ils m'accueillirent assez mal, et vraiment, pour un retard de quelques heures, accoutumés comm ils étaient à mes absences, leur froideur me paru excessive. A ce compte, pensais-je, que dira Louise

Mais je savais bien qu'elle ne dirait rien, elle, et que j'allais la trouver résignée comme d'habitude, douloureuse secrètement, sans reproches. Aussi je n'avais pas trop grand'peur de la revoir; mais, ce qui m'épouvantait, c'était de voir mon enfant morte. Croiriez-vous que jamais encore, à cet âge-là, je n'avais vu de mort? Quelle chose affreuse et cruelle que le premier fût un être à qui j'avais donné la vie! Je ne l'avais seulement pas vue vivante : j'espérais qu'on me permettrait de ne pas la voir morte.

Louise ne trompa point mon attente : elle fut douce, elle était très faible, j'avais la courbature et l'abrutissement des lendemains de fête. Louise pleura silencieusement et je devinai qu'elle n'osait point me dire : « Entrez dans la chambre de la petite », mais que je devais prendre sur moi.

J'entr'ouvris la porte et je vis de loin, de très loin, la poupée de cire. Je ne sentis rien qu'un froid. Peu d'instants après j'étais dehors, dans la grande clarté grise de la rue. Je me réveillai comme d'un évanouissement.

Il me parut extraordinaire qu'un homme accoutumé comme j'étais au dédoublement pût subir une telle épreuve sans ombre de pensée ni même de sensation notable; et soudain j'aperçus tout le pauvre, tout le piteux de mon aventure, et la disproportion des idées grandioses ou transcendantes

qu'elle avait à tant de reprises suscitées ou remuées en moi; je fus sensible à l'horreur piètre du dénouement — je ne pus me défendre de penser qu'il était avantageux pour moi.

Net, synthétisé, fugitif, tout cela passa comme un éclair devant « l'œil de mon esprit », comme on dit que toute leur vie apparaît à ceux qui font une chute mortelle; puis je retombai dans cet état comateux, moins explicable peut-être par l'ivresse et la fatigue d'hier que par une détente morale, un engourdissement, une déperdition de vitalité : je ne tendais plus à persévérer dans l'être, et j'aurais glissé à la mort sans plus de révolte qu'au sommeil. Je ne suis pas insensible de nature, mais ma sensibilité était neutralisée : tout me devenait égal, par anesthésie; à la maison, où l'on fêta mon retour, je n'eus pas besoin de composer mon visage, je supportai sans peine l'antithèse de cette gaîté avec le secret de mort que je portais en moi, et aussitôt seul, je dormis...

Le convoi était à neuf heures; je pensais le suivre seul, mais j'eus la désagréable surprise de trouver dans le petit salon de mon amie, entre les concierges et quelques voisines, Aurélie avec Jean de Portrieux. Je n'avais pas vu ceux-là depuis deux ans. Il me souvint que je leur devais de naître Louise Charrier, et je m'étonnai d'avoir oublier ce détail si complètement. Portrieux et

nous donnâmes la main comme si nous nous étions vus la veille, en voyageurs de métier habitués à tenir peu de compte des séparations. Aurélie portait un chapeau ridicule, gigantesque et chargé de fleurs; elle était attifée aussi mal que possible et semblait mal bâtie. Je compris pourquoi j'avais peine à la reconnaître : c'est que je ne l'avais jamais vue que nue. L'heure pressait, je n'eus que le temps d'embrasser Louise et nous partîmes pour l'église à pied. Ensuite je trouvai moyen de m'isoler dans mon fiacre, où l'on voulut bien me laisser en paix, par considération pour mon chagrin.

Ma petite morte fut enterrée dans le cimetière de Saint-Ouen, où toutes les tombes d'enfant sont ensemble, ruisselantes de couronnes de perles bleues ou blanches. Le ciel était pâle comme hier, l'air tiède. Je ne m'étais mêlé en rien de ce qu'on appelle les formalités : je ne sus pas en temps utile que la concession n'était que de cinq ans, et aujourd'hui, il ne reste plus trace de cette tombe, la première que j'aie vu fermer. Bien que je n'aie jamais caressé ma fille, ni goûté la chaleur vivante ni admiré le mouvement de son corps, et bien qu'à peine je puisse me souvenir d'elle comme l'on se souvient des personnes, des êtres, il m'est infiniment douloureux que cette parcelle d'humanité, qui pourtant naquit de moi, soit égarée dans je ne sais quel ossuaire. J'en ai pleuré quand je l'ai

su, moi qui avais pu voir, sans verser une larme, mettre mon enfant dans la terre. — Dieu, que je souffrais alors de cette sécheresse! Et j'avais aussi la sottise de craindre qu'elle ne fît un mauvais effet sur les assistants. J'avais hâte de les voir partir. Pour leur marquer mon désir d'être seul, je leur donnai la main à tous, même au portier. Enfin, ils me laissèrent : dès qu'ils furent assez loin, je m'en allai dans une autre direction, sans jeter un regard derrière moi.

Peu à peu le brouillard de mes yeux se dissipait. Je recouvrais la lucidité de ma vision. L'atmosphère était limpide, les contours précis. J'apercevais, comme un myope, l'extrême détail des choses, je comptais les perles sur les tombes. Le charme funèbre de ce lieu me pénétra, et je sentis monter en moi, comme un flot tiède, cette joie de vivre qui s'empare toujours de nous dans le voisinage et par le contraste de la mort... Mes nerfs crispés cédaient, mes muscles las retrouvaient leur élasticité vigoureuse, je marchais en tendant le jarret, de ce pas militaire dont j'ai gardé longtemps le rythme et la mesure, comme les prisonniers libérés gardent l'habitude de la démarche en rond... Je me sentais jeune, jeune incroyablement, très fort, un peu féroce; l'horizon de mon avenir devenait à m yeux soudain net, et vaste, comme après un coi de vent, une fuite de nuages.

J'avais trop de littérature pour ne pas me rappeler alors Rastignac au Père-Lachaise, ses idées de conquête, et qu'en sortant de là, il court chez la Nucingen. Je précipitai le pas vers mon fiacre qui m'attendait à la porte. Je regardai l'heure, il était à peine onze heures et demie, et brusquement l'idée me vint que rien ne m'empêchait plus d'accepter l'offre de Mme Richter.

J'aurais peut-être dû réfléchir : mais on ne critique pas l'inspiration, je n'osais pas; et puis je ne pouvais pas, j'étais déjà tout à l'allégresse d'agir. Je vous ai dit que nous sommes des joueurs : nous raisonnons les coups sans importance, mais quand nous risquons le tout pour le tout, notre raison abdique et nous nous fions aux fétiches ou aux signes d'en haut. Jamais pourtant je n'avais poussé la légèreté jusque-là : songez que je n'avais pas même consulté, pas même averti mes parents... Je courus jusqu'à mon fiacre. Je tirai ma montre encore, pour m'assurer que j'arriverais à une heure décente, que j'avais le temps de faire la course avant déjeuner.....

Et je me fis conduire chez la princesse Yashvine.

FIN

TABLE

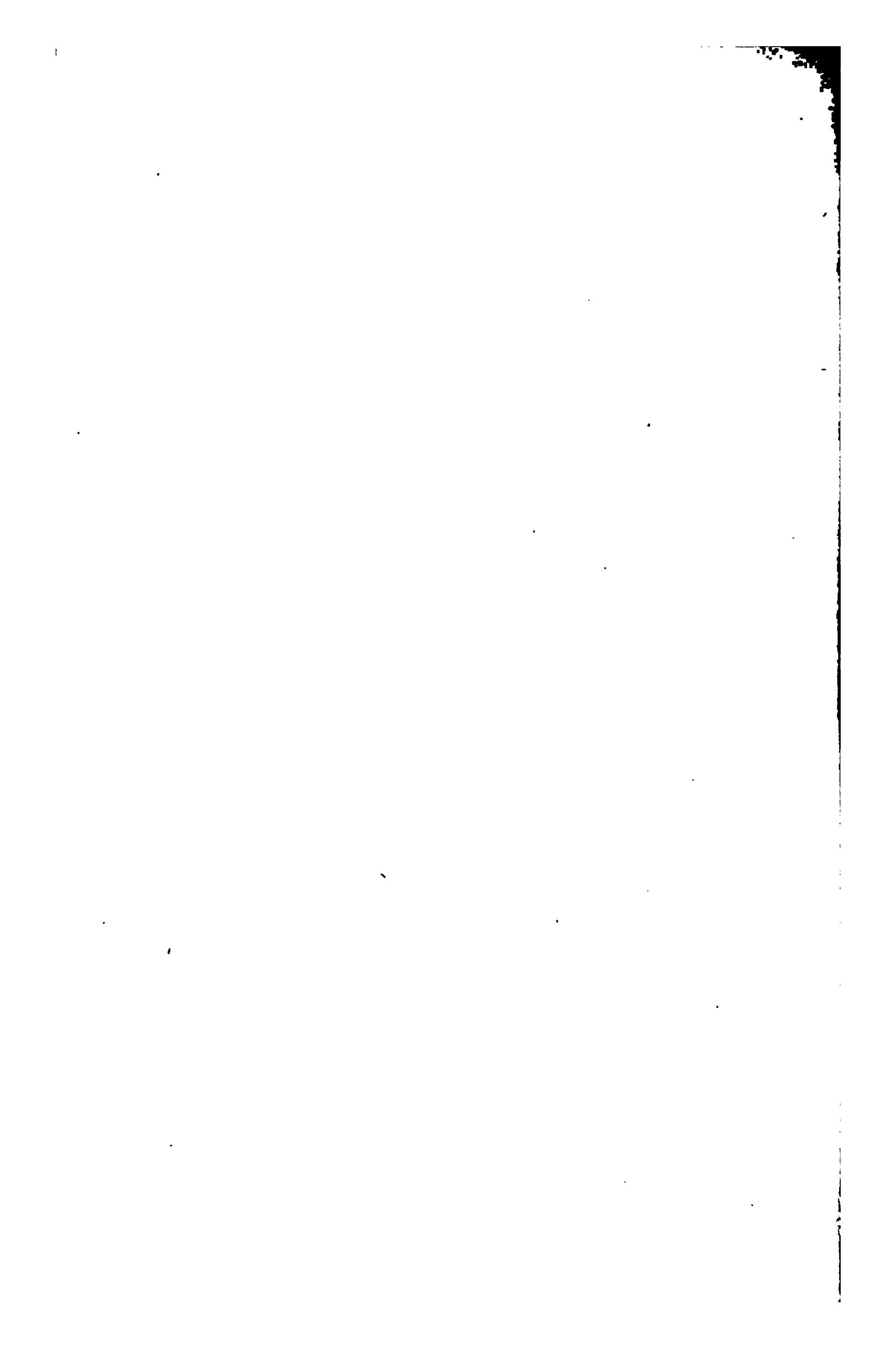


TABLE



TABLE

SAINT-DENIS
IMPRIMERIE H. BOUILLANT
20, RUE DE PARIS, 20



20 3556

ABEL HERMANT

Mémoires pour servir à l'histoire de la Société

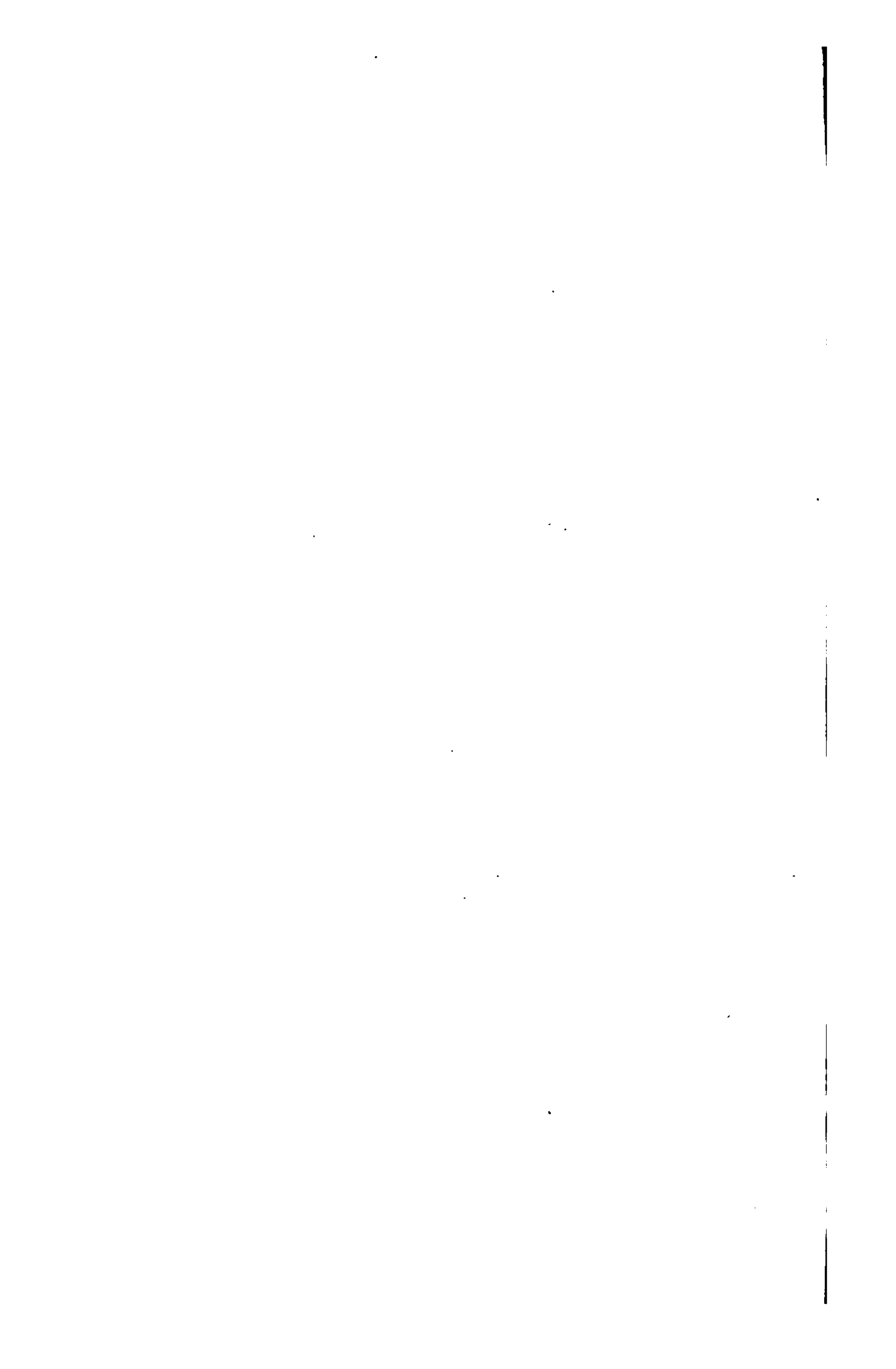
Confession d'un enfant d'hier

Onzième édition



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50.

1903
Tous droits réservés



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQ
Librairie Paul Ollendorff
50, Chaussée d'Antin, 50

OUVRAGES DE ABEL HERMANT

Monsieur Rabosson (L'ÉDUCATION UNIVERSITAIRE). . . . 1
Le Disciple aimé 1
Le Cavalier Miserey (Illustrations de JEANNIOT, gravees sur bois par G. LEMOINE) 1
Nathalie Madoré 1
La Surintendante 1
Cœurs à part. 1
Amour de tête 1
Serge. 1
Ermeline 1
Le Frisson de Paris. 1
Les Transatlantiques 1
Cœurs privilégiés. 1

SCÈNES DE LA VIE DES COURS ET DES AMBASSADES

1 — **La Carrière** 1
2 — **Le Sceptre**. 1
3 — **Le Char de l'État** 1

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ

Les Confidences d'une Aïeule (Illustrations de LOUIS MORIN) 1
Souvenirs du Vicomte de Courpière, par un témoin. . 1
Confession d'un enfant d'hier. 1

Sous presse :

Confession d'un homme d'aujourd'hui. 1

Dans la Petite Collection OLLENDORFF illustrée, à 2 fr. le volu

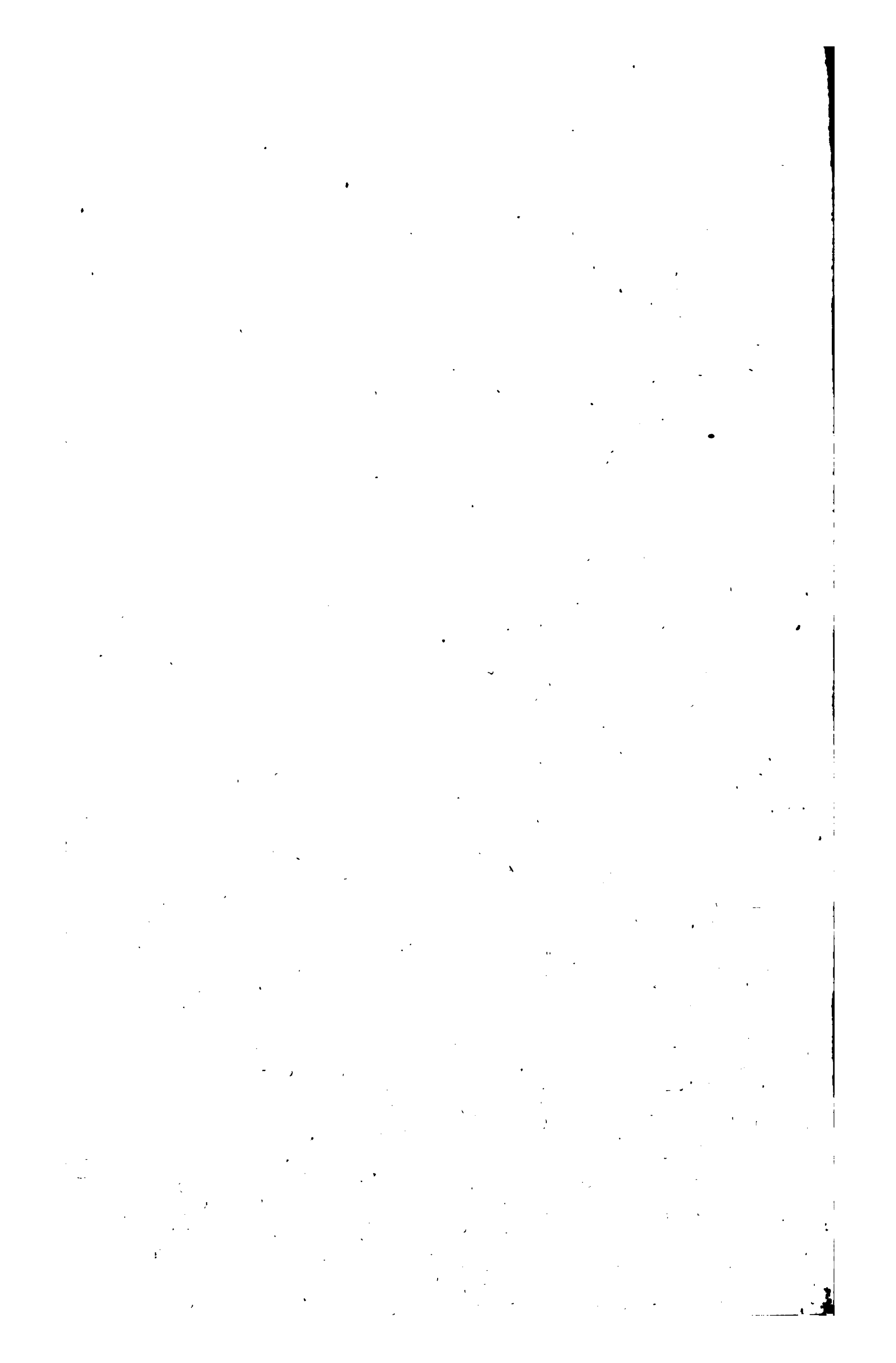
Eddy et Paddy, avec 36 dessins de J.-E. BLANCHE.

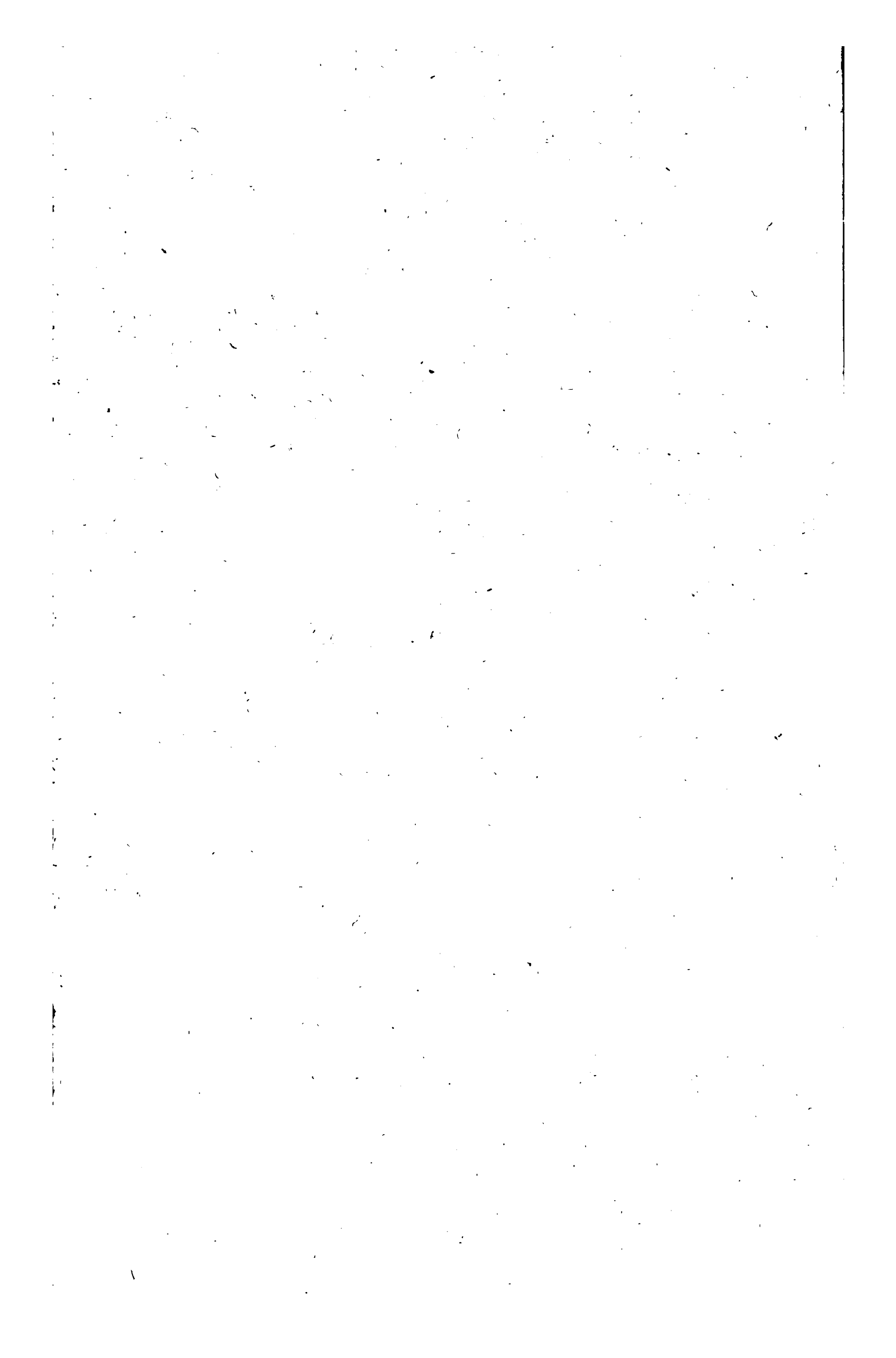
Discours (*Alphonse Daudet — Alexandre Dumas — Emile Zola — H. de Balzac — Arsène Houssaye*) 1

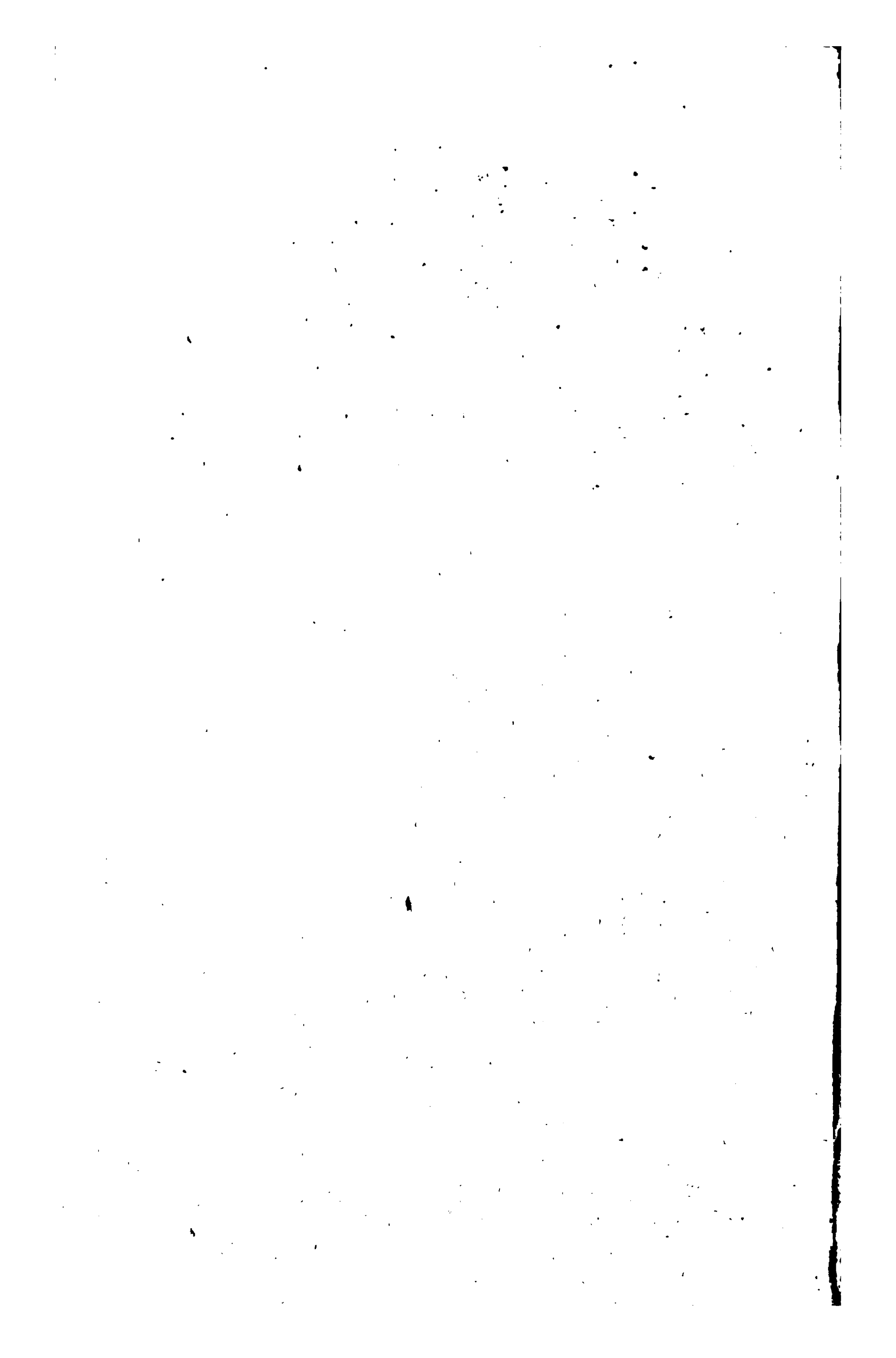
THÉATRE

La Meute, pièce en 4 actes. 1
THÉATRE DES DEUX-MONDES (**La Carrière — Les Transatlantiques**) 1
La Philippine, comédie en 1 acte 1
Le Faubourg, comédie en 4 actes 1
L'Empreinte, piece en 3 actes. 1
Sylvie ou la Curieuse d'Amour, comédie en 4 actes. . 1

40. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.







OUND IN LIBRARY.
SEP 21 1906



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03336 9